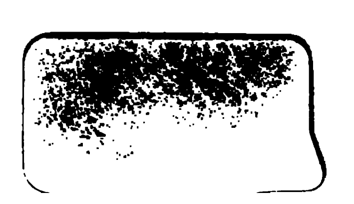



600007406N



ANTI-MACHIAVEL

OU

EXAMEN DU PRINCE

DE MACHIAVEL.

ANTI - MACHIAVEL

OU

EXAMEN DU PRINCE

DE MACHIAVEL.

CORRIGÉ POUR LA PLUS GRANDE PARTIE

D'APRÈS LE

MANUSCRIT ORIGINAL

DE

FRÉDÉRIC II.

AVEC

UNE INTRODUCTION ET DES NOTES HISTORIQUES.

HAMBOURG,
CHEZ FRÉDÉRIC PERTHES.

1834.

INTRODUCTION.

Bien peu d'écrits politiques ont obtenu un plus grand succès que le livre du Prince, de Machiavel; il en est peu contre lesquels on ait déclamé davantage, mais peu aussi que l'on ait plus mal compris. En même tems que l'on négligeoit, d'un côté, d'avoir égard au tems et aux circonstances qui ont enfanté cet ouvrage, on oublioit, de l'autre, de prendre en considération les relations personnelles de l'auteur. Ainsi, dans le cours des siècles, il arriva que ce livre fut regardé comme un manuel ou d'impiété et d'irréligion, ou de tyrannie et de despotisme; et alors on n'hésita pas à le condamner, on

s'efforça d'attirer sur lui un mépris général; d'autres, au contraire, firent ressortir l'opposition tranchée de cette ocuvre avec la morale ordinaire, comme aussi avec les sentimens que son auteur manifeste en d'autres écrits, et ceux-là se demandèrent si le livre devoit être pris au sérieux, ou si par hasard il n'avoit point été conçu dans le dessein de représenter le tyran sous la figure la plus abominable, pour en exciter l'horreur? — Il étoit réservé à notre siècle de découvrir et d'adopter le véritable sens.

Ce sont les noms de Rehberg (1), et avant tous de Leo (2) et de Ranke (3), qui désormais serviront de guide à toutes les recher-

(1) Le livre du Prince de N. M., traduit de l'Italien par A. W. Rehberg. Hanovre, 1810.

(2) Les lettres du chancelier et historiographe Florentin Nicolo di Bernardo dei Macchiavelli à son ami, trad. de l'Ital. par le Dr. Leo. Berlin, 1826. in-8°. — Voy. aussi la préface aux fragmens historiques de Machiavel, et le compte rendu de la traduction de Ziegler des Oeuvres complètes de Machiavel, dans les *Jahrbücher für wiss. Kritik.* 1832. p. 715 et suiv.

(3) Critique des historiens modernes. Leipzig et Berl. 1824. in-8°.

ches sur Machiavel; ce sont eux que Periès (1) et Kellermann (2) ont déjà suivis dans leurs travaux; et la discussion, élevée récemment sur le même sujet par le Hollandois Numan (3), en ne faisant pas usage des données déjà obtenues, s'est nui sans doute à elle-même. Il est vrai que, par suite de causes accidentelles, par ignorance de la lettre remarquable de Machiavel à Francesco Vettori, Rehberg et Ranke ont cru voir que le but du

(1) Histoire de Nicolas Machiavel. Paris, 1823. in-8°.

(2) *Commentatio de Nicolai Macchiavelli Principe. Lipsiae*, 1831. 4.

(3) *Diatribe academica in Nicolai Macchiavelli opusculum del Principe inscriptum*, *auctore Cornelio Star-Numan. Traj. ad Rhen.* 1833. 8.

Voyez aussi le compte rendu de Luden, par Rehberg, dans le *Jen. Lit. Zeitung*, 1810, Nr. 11, 12, Fichte dans *Musen*, 1813, p. 133, et dans *Vesta*, 1807, p. 17, et le troisième article d'une dissertation sur la littérature et la science en Italie, dans les *Blätter f. literar. Unterhaltung*, 1833, Nr. 251, p. 1446. L'ouvrage de H. Auger: le Prince de Machiavel, ou la Romagne en 1502, n'est rien comme roman historique; mais celui de M. Artaud: Machiavel, son génie et ses erreurs, Paris, 1833. 2 vol. in-8°, surtout pour la partie apologétique de notre introduction (voy. plus bas), mérite considération.

livre s'attachoit trop exclusivement à Lorenzo; mais c'est à eux cependant, comme aussi à M. Leo, qu'appartient le mérite d'avoir fait ressortir *le caractère et l'importance historique de Machiavel*, d'avoir éclairci la question de savoir *jusqu'à quel point cet écrivain s'est souvenu d'Aristote*, enfin *d'avoir fixé exactement le dessein de son ouvrage.*

En rappelant d'une manière plus étendue les résultats de ces recherches, nous nous imposerions un travail, qui ne satisferoit point les lecteurs étrangers au sujet qui nous occupe, et qui seroit superflu auprès de ceux à qui la question est plus ou moins familière. — Quelques réflexions seulement seront ici nécessaires, pour qu'on puisse tout d'abord, d'un regard plus perçant, embrasser le point de vue sous lequel Frédéric II a considéré l'ouvrage qu'il combat.

Vouloir juger, d'après ses ouvrages, le caractère de Machiavel, est toujours une tâche épineuse, surtout si l'on essaie de le faire, en concluant de la différence du caractère allemand et italien, à une plus grande ou moindre mesure d'intelligence et d'âme *(Ge-*

ches sur Machiavel; ce sont eux que Periès (1) et Kellermann (2) ont déjà suivis dans leurs travaux; et la discussion, élevée récemment sur le même sujet par le Hollandois Numan (3), en ne faisant pas usage des données déjà obtenues, s'est nui sans doute à elle-même. Il est vrai que, par suite de causes accidentelles, par ignorance de la lettre remarquable de Machiavel à Francesco Vettori, Rehberg et Ranke ont cru voir que le but du

(1) Histoire de Nicolas Machiavel. Paris, 1823. in-8°.

(2) *Commentatio de Nicolai Macchiavelli Principe. Lipsiae*, 1831. 4.

(3) *Diatribe academica in Nicolai Macchiavelli opusculum del Principe inscriptum*, *auctore Cornelio Star-Numan. Traj. ad Rhen.* 1833. 8.

Voyez aussi le compte rendu de Luden, par Rehberg, dans le *Jen. Lit. Zeitung*, 1810, Nr. 11, 12, Fichte dans *Musen*, 1813, p. 133, et dans *Vesta*, 1807, p. 17, et le troisième article d'une dissertation sur la littérature et la science en Italie, dans les *Blätter f. literar. Unterhaltung*, 1833, Nr. 251, p. 1446. L'ouvrage de H. Auger: le Prince de Machiavel, ou la Romagne en 1502, n'est rien comme roman historique; mais celui de M. Artaud: Machiavel, son génie et ses erreurs, Paris, 1833. 2 vol. in-8°, surtout pour la partie apologétique de notre introduction (voy. plus bas), mérite considération.

qu'au moyen des traductions latines de ce livre, insuffisantes sans doute, il soit parvenu cependant à s'en approprier l'esprit, ce qui nous semble plus probable; toujours est-il que, d'accord en cela avec tous les Italiens de son tems qui eurent la conscience de l'état et des besoins de leur patrie, Machiavel pensa, comme eux, à sauver ses compatriotes des calamités qui les menaçoient, à les guérir des maux sous lesquels ils gémissoient déjà. Aussi bien que d'autres personnages honorables, un Polydor Virgilio (1), un Giovanni Antonio Flaminio (2), un Varchi (3), il ne vit de salut que dans l'autorité d'un seul homme. Les circonstances, au milieu desquelles il vivoit, lui permirent de retourner à ses études historiques, qu'il a toujours constamment chéries, et comme il étoit aussi dans sa nature de s'attacher au côté politique et pratique de

(1) Voy. la préface de son libre: *de Prodigiis.*

(2) Voy. son poème sur le pape Jules II, dans le quatrième volume des *Carm. illustr. poët. ital. Flor.* 1719, p. 357 et suiv.

Dux opus est acris, populos qui cogat in unum,
Qui male concordes jungat ad arma manus.

(3) *Istor. fiorentina*, p. 25.

toute occupation intellectuelle, il ne tarda pas à pouvoir enseigner aux princes comment on peut acquérir et fonder une autorité nouvelle, et les moyens de la maintenir.

Il le dit lui-même (¹): „Tout ce que lui ont appris une longue expérience dans l'histoire moderne, et une lecture assidue des anciens, tout ce qu'il a approfondi avec tant de peines et de dangers, il le fait connoître au prince dans le tems le plus court. Il lui montre ainsi combien est vif son désir, que le prince atteigne toute la grandeur que sa fortune et son caractère lui permettent d'ambitionner.“ Mais à un autre endroit de sa lettre à Vettori, du 10 décembre 1513, il dit: „Quand vient le soir, je retourne chez moi, et sur le seuil de mon cabinet je dépouille d'abord mon habit de paysan, sali de boue et d'ordure, et je revêts des habits royaux, dignes de la magnificence des cours; ainsi paré comme il convient, je visite les anciennes résidences des hommes de l'antiquité; accueilli par eux avec amitié, je me nourris des mets,

(¹) Voy. sa lettre à Vettori, p. 116. Leo.

qui seuls sont de mon goût, et pour lesquels j'étois né; aucune sotte timidité ne m'empêche alors de converser avec eux, de m'informer des motifs de leurs actions, et leur courtoisie fait qu'ils me répondent. Durant quatre heures que je passe ainsi, je n'éprouve point le moindre dégoût, j'oublie tout souci, toute crainte du besoin, et la mort elle-même n'a rien qui m'épouvante, abîmé que je suis dans la contemplation de ces hommes profonds. Dante assure que jamais celui-là ne parvient à la sagesse qui ne retient pas ce qu'il a appris : aussi ai-je noté tout ce dont j'ai profité dans leurs entretiens ; je me suis encore occupé d'un petit travail *de Principatibus*, où je me plonge aussi avant que possible dans les idées de mon sujet, et où j'examine ce que c'est que le pouvoir d'un prince; combien il y en a de sortes; comment ces diverses sortes de pouvoir s'établissent, comment elles se maintiennent, comment elles marchent à leur ruine. Et si jamais quelqu'une de mes conceptions bizarres a pu vous plaire, celle-ci sans doute ne vous déplairoit pas. Elle pourroit être agréable à un prince,

surtout à un prince nouveau; aussi mon intention est-elle de le dédier à S. E. le prince Julien.“

Mais l'espoir que Julien, par la faveur de Léon X, seroit doté d'une principauté, ne fut point rempli, et Machiavel adressa son ouvrage à Lorenzo (1). — Nous nous croyons donc en droit de pouvoir rejeter l'opinion qui regarde cet ouvrage comme un livre d'instruction générale; il est beaucoup trop divisé en fragmens, beaucoup trop spécial, pour qu'il soit permis de l'envisager dans ce sens, et il ne peut aussi avoir été écrit dans le but de faire reconnoître un tyran; non, ce n'est rien de plus, rien de moins qu'un manuel de conseils, adressés au prince, pour lui apprendre comment il peut se rendre puissant, le maître et ensuite le libérateur de l'Italie. Ainsi quand M. Ranke, page 200, s'exprime ainsi: „Le sens du livre de Machiavel est, que l'Italie, abîmée de fond en comble, doit être contrainte, par tous moyens, quelque barbares qu'ils soient, d'obéir à un seul; que ces moyens

(1) Le 12 août 1515. Kellerm. p. 15.

barbares sont les seuls qui soient sûrs; qu'on devra ensuite s'unir contre les étrangers, les chasser, et renouveler la gloire de l'Italie;" nous souscrivons pleinement à cette sentence, à l'exception toutefois de ce que le savant professeur dit ici d'une union générale. Machiavel ne l'entendoit sûrement pas de la sorte, car voici comment il s'exprime lui-même dans une lettre à Vettori (1): „Je ris quand on me parle de la réunion des peuples de l'Italie, d'abord, parce que jamais ici une telle association n'a conduit à rien de bon; lors même que les chefs seroient d'accord, leur bonne intelligence resteroit sans résultat; car nous n'avons point de soldats qui méritassent seulement un quattrino, etc.; en second lieu, parce que les membres n'ont point un même esprit avec les chefs, etc. Enfin l'écrivain ne s'exprime nulle part là-dessus plus ouvertement qu'à la fin de son ouvrage: „Les Hébreux furent esclaves en Égypte, les Perses subjugués, les Athéniens dispersés, afin que la vertu de Moïse, le courage de Cyrus,

(1) Leo, p. 89.

la générosité de Thésée parussent au grand jour. L'Italie est plus esclave que les Juifs, plus opprimée que les Perses, plus dispersée que les Athéniens; elle est sans chef, sans ordre; brisée, pillée, déchirée, ruinée, c'est presque un cadavre. Elle attend un homme, qui la guérisse des coups qu'elle a reçus, qui cicatrise ses profondes blessures, qui l'affranchisse de la cruauté des barbares. Elle n'espère qu'en votre maison! Songez à ces hommes que je viens de nommer! c'étoit des hommes rares et merveilleux, mais c'étoit des hommes! les circonstances leur étoient moins favorables, ils n'avoient pas une cause plus juste: Dieu vous a favorisé d'un bonheur sans exemple; la mer s'est ouverte, la nuée vous a montré le chemin, la manne est tombée! Dieu ne veut pas tout faire, il ne veut pas nous retirer notre libre arbitre; le reste, c'est à vous de l'exécuter."

Dernièrement encore, cependant, M. Preuss n'en a pas moins proclamé véritable l'opinion qui ne voit dans le livre du Prince qu'un manuel de despotisme, et voici à peu près comme il exprime une idée tant de fois ré-

pétée, et presqu'aussi souvent contredite (1): „Machiavel, l'écrivain le plus clair de beau-

(1) Si Machiavel eut à se louer de la faveur de ses contemporains, le cardinal Reginald Polo fut le premier qui, voyant en lui le précepteur de la tyrannie, préféra élever contre lui une critique amère et violente, plutôt que d'examiner son livre d'un esprit tranquille et modéré. Voy. *Apol. ad Carol.* p. 28—35, et *Zeno a Fontanini*, I, 206. Il trouva un imitateur dans l'archevêque Ambrogio Catarino Politi; voy. *Disputationes de libris a christiano detestandis etc. Romae*, 1552 *ap. Ant. Bladium.* — Le commentaire du jésuite Innoc. Gentillet, *de Regno*, (imprimé d'abord à Florence en 1590, et traduit ensuite dans toutes les langues vivantes) laisse seulement douter si l'on doit s'étonner davantage de sa hautaine ignorance ou de sa haine sans motif contre tout ce qui est italien. — Hieron. Osorio, dans son livre *de Nobilitate christiana (Opera. T. I.)*, accuse l'auteur d'impiété, tandis que les traits satyriques d'Ant. Possevin s'écartent surtout du but, et font croire que celui qui les lance, n'a jamais lu Machiavel. *(Judicium de Nuce, Bodini, Mornaei, Macchiavelli etc. quibusdam scriptis. Lugd.* 1593. 8.) — Le *Principe christiano* de Pietro Ribadeneira (imprimé d'abord à Madrid, 1591, et traduit ensuite dans plusieurs langues vivantes) est conçu avec plus de dignité, mais, sans parler de Thom. Bozius et d'une foule d'autres encore, les *Sciocchezze scoperte nelle opere del M...* par un autre jésuite Giov. Lorenzo Lucchesini, ne doivent être nommées que pour compléter

coup et celui qui a déployé le plus de bon goût dans l'histoire de l'économie politique,

notre liste. — Au reste, le secrétaire florentin trouva aussi, de tous tems, des apologistes. — Après l'*Avviso*, placé en tête de l'édition de Palerme, de 1584, c'est le comte Gaspero Scioppio, qui ne balance pas, à Rome même, de prendre la parole en faveur de Machiavel. (*Paedia politices*, *sive suppetiae logicae scriptoribus politicis latae adversus ἀπαιδευσίαν etc. Romae*, 1623.) Le chancelier François Bacon (*Augment. scient.* VII. 2.) dit aussi: „Nous devons remercier Machiavel d'avoir dit sans déguisement ce que les hommes ont coutume de faire, non ce qu'ils devroient faire.“ Après lui viennent encore Anton. Magliabecchi (dans les *Notizie litterarie* en manuscrit dans la Bibl. Magliabecchi, voy. Bandini *de Vita Donii. Firenze*, 1755), Conring et Christ, auxquels il faut joindre Amelot de la Houssaye, et les rédacteurs de la *Raccolta degli huomini illustri Toscani.* Outre l'*Elogio di Niccolo Macchiavelli*, *cittadino e segretario Fiorentino, con un discorso intorno alla costituzione della società ed al governo politico*, écrit probablement pour une édition préparé à Naples, et un autre *Elogio*, prononcé par Giov. Batt. Baldelli à l'Académie de Florence, et imprimé bientôt après, les travaux de plusieurs écrivains nous offrent encore en grand nombre, des aperçus justes et précieux (voy. Schlosser, Buchholz, Schlegel, Rehberg, etc.). Toute cette riche étoffe, M. Kellermann l'a employée avec autant de savoir que de goût, dans son livre, qu'on pourroit appeler un traité

a écrit son livre dans le but de donner à Lorenzo des leçons de despotisme, et de lui apprendre à régner sur ce peuple, qui ne peut ni conserver la liberté, ni souffrir la servitude.“

apologétique du livre du Prince. *Commentatio de N. Machiavelli Principe. Lipsiae*, 1831. 42 p. 40. Voy. encore Vallière. Catal. IV. 474 et suiv. Sur l'ouvrage de Scioppio voy. *Morelli, Codd. Bibl. Nanianiae. lat.* p. 46 et suiv., et Ang. Ridolfi, *Pensieri intorno allo scopo di N. Macchiavelli nel libro del Principe. Mil.* 1810. 8.

C'est dans cet ordre que l'éditeur d'un livre qui, sous un autre rapport, excite le plus vif intérêt (Machiavel commenté par Napoléon Buonaparte, manuscrit trouvé dans le carrosse de Napoléon, après la bataille de Mont-Saint-Jean, le 18 juin 1815. Paris, 1816. in-8°.), c'est dans cet ordre, disons-nous, que l'abbé Guillon réunit, dans une introduction faite d'après Baldelli, les critiques et les apologistes de Machiavel. On ne trouve du reste dans cette introduction aucune pensée neuve, et l'on n'est pas peu étonné d'y voir, p. 24, 50, 57, 81, que Voltaire soit constamment nommé comme l'auteur de l'Anti-Machiavel. — Pour terminer enfin, nous ne devons pas oublier de remercier M. Artaud, de nous avoir fait connoître une Apologie de Machiavel, qui se trouve manuscrite à la Bibliothèque royale de Paris. M. Artaud pense que le célèbre Naudé est l'auteur de cette apologie, et il place l'époque où elle fut composée, entre 1649 et 1655. Voy. *Gött. Gel. Anz.* 1833, p. 1696. Voy. *Gervinus historische Schriften. Frkf. a. M.* 1833. 8.

Nous pourrions croire que M. Preuss a senti lui-même l'insuffisance de son assertion, quand il ajoute, page 117: Mais considéré comme tel (comme un tableau achevé du despotisme), cet ouvrage, on peut le dire, parfait dans son genre, offre un contraste frappant avec les autres écrits du même maître, entr'autres avec son célèbre entretien sur les dix premiers livres de Tite-Live, qui traitent du gouvernement libre, aussi bien qu'avec son histoire de Florence, un des ouvrages les plus nobles et les plus parfaits de l'historiographie moderne. En y faisant attention, on n'a pu croire que le même homme, ami loyal et ardent de sa patrie, persécuté même à cause de ses opinions plébéïennes, ait voulu préconiser dans *le Prince* un despotisme sans bornes.

L'honorable enthousiasme qu'il avoit pour le roi, amena sans doute M. Preuss à cette opinion. En effet, Frédéric, alors prince royal, considère Machiavel comme le flatteur des tyrans, il ne voit dans son livre qu'un précepte général pour le gouvernement des princes, et, plein d'une noble indignation, il

écrit l'Anti-Machiavel, „afin de montrer, en combattant victorieusement pour la lumière et le droit, pour la raison et la vérité, que la vertu est la vraie force des rois, la vraie liberté des citoyens; que le bon plaisir précipite à la ruine; que les actions vraiment humaines sont aussi seules vraiment royales.“ La véritable politique des rois (dit-il dans une lettre à Algarotti, du 29 octobre 1739, dans laquelle il parle de son Anti-Machiavel), et de tout honnête homme, est d'être bon et juste. Si j'avois cru que ce dessein surpassoit mes forces, je ne l'aurois point entrepris. Et dans la préface de son Anti-Machiavel: „J'ose prendre la défense de l'humanité contre ce monstre, qui veut la détruire; j'ose opposer la raison et la justice au sophisme et au crime, et j'ai hasardé mes réflexions sur le Prince de Machiavel, chapitre par chapitre, afin que l'antidote se trouve immédiatement auprès du poison. — J'ai toujours regardé le Prince de Machiavel comme un des ouvrages les plus dangereux, qui se soient répandus dans le monde; c'est un livre qui doit tomber naturellement entre les mains des

princes et de ceux qui se sentent du goût pour la politique; il n'est que trop facile qu'un jeune homme ambitieux, dont le coeur et le jugement ne sont pas assez formés pour distinguer sûrement le bon du mauvais, soit corrompu par des maximes qui flattent ses passions.

Mais s'il est mauvais de séduire l'innocence d'un particulier, qui n'influe que légèrement sur les affaires du monde, il l'est beaucoup plus de pervertir des princes, qui doivent gouverner des peuples, administrer la justice, et en donner l'exemple à leurs sujets, être par leur bonté, par leur magnanimité et leur miséricorde les images vivantes de la Divinité.

C'est dans cet esprit que se développe toute la dissertation. Et si cet écrit, tout-à-fait royal (nous adoptons l'opinion de M. Preuss, p. 118), ne peut être considéré absolument comme une réfutation du secrétaire florentin, puisque celui-ci, de même que Frédéric, pensoit et agissoit librement, on doit cependant reconnoître que l'Anti-Machiavel offre un mérite inappréciable, considéré comme profession de foi d'un prince hérédi-

taire; ajoutons que les doctrines que renferme cet ouvrage, répandues par l'impression dans le monde entier, quand Frédéric monta sur le trône, traduites dans toutes les langues, leur auteur les a pratiquées toute sa vie, et que vers la fin de sa glorieuse carrière, dans un second écrit politique, il livra au monde comme une nouvelle matière à examen, et à l'histoire comme la mesure de son propre règne, le profit, pour ainsi dire, et la récolte de ses longues expériences. En effet, conclut M. Preuss, si Frédéric, dans l'Essai sur les formes de gouvernement et sur les devoirs du prince, composé en 1777 (imprimé en 1781), et dans la Vie de son grand-père, écrite en 1748, se nomme lui-même *le premier serviteur de l'État*, il se qualifie dans une lettre de Launoy, du 16 mars 1766, *d'avocat du pauvre;* et jusqu'au tombeau il s'est montré constamment l'un et l'autre, dans le sens le plus rigoureux du mot.

Avant de passer maintenant à l'histoire matérielle du texte, et en particulier du texte imprimé de l'Anti-Machiavel, nous croyons qu'il ne sera pas inutile d'arrêter un instant

nos regards sur la naissance, le développement et l'accomplissement de l'ouvrage même. Le prince royal s'en explique dans quelques lettres de 1739—1741, adressées à différentes personnes. Quelques-unes de ces lettres ont aussi pour nous l'avantage de mettre au jour la participation remarquable que Voltaire eut à cet écrit, en soumettant de plus près, pour ainsi dire, à notre décision, la question de savoir jusqu'à quel point celui-ci fut autorisé à raturer l'ouvrage, à y faire des changemens et des additions. — Écoutons le prince royal lui-même.

Dans une lettre du 20 auguste 1739, il écrit de Berlin à la marquise du Châtelet. Oeuvr. T. X, 185:

„Je suis occupé à présent à réfuter l'ennemi de l'humanité, et le calomniateur des princes; je me délasserai de cet ouvrage entre les bras de la poésie.“

A la même, sous la date du 27 octobre: Oeuvr. T. X, 188:

„Vous me demandez des nouvelles de Machiavel? Je compte de l'achever dans quinze jours. Je ne voudrois point présenter un ou-

vrage informe et mal digéré aux yeux du public. J'écris beaucoup, et j'efface davantage. Ce n'est encore qu'une masse d'argile grossière, à laquelle il faut donner la façon et le tour convenable; cependant je vous envoie l'avant-propos, pour vous faire juger dans quel esprit cet ouvrage est composé. Il y a des matières sérieuses, où il a fallu des réfutations solides; mais il y en a d'autres, où j'ai cru qu'il étoit permis d'égayer le lecteur: je ne sais rien de pire que l'ennui, et je crois que l'on instruit toujours mal le lecteur lorsqu'on le fait bâiller. Peut-être y a-t-il de la présomption à mon âge de me flatter d'instruire le public; mais peut-être n'y en a-t-il point à vouloir lui plaire. J'aurois bien voulu semer par-ci par-là de ce sel attique, tant estimé des anciens; mais ce n'est pas l'affaire de tout le monde. J'enverrai l'ouvrage, chapitre par chapitre, à M. de Voltaire."

Il écrit à Voltaire, le 4 décembre. Supplément aux Oeuvr. posth. Tom. II, p. 233. (Cologne, 1789):

„Je vous soumets les douze premiers chapitres de mon Anti-Machiavel, qui, quoique

je les aie retouchés, fourmillent encore de fautes. Il faut que vous soyez le père putatif de ces enfans, et que vous ajoutiez à leur éducation ce que la pureté de la langue françoise demande pour qu'ils puissent se présenter au public. Je retoucherai en attendant les autres chapitres, et les pousserai à la perfection que je suis capable d'atteindre. C'est ainsi que je fais l'échange de mes foibles productions contre vos ouvrages immortels, à peu près comme les Hollandois troquent de petits miroirs et du verre contre l'or des Américains: encore suis-je bien heureux d'avoir quelque chose à vous rendre. Les dissipations de la cour et de la ville, des complaisances, des plaisirs, des devoirs indispensables, et quelquefois des importuns, me distraient de mon travail; et Machiavel est souvent obligé de céder la place à ceux qui pratiquent ces maximes, et que je réfute par conséquent.“

Au même, à la date du 6 janvier 1740. Suppl. aux Oeuv. posth. T. II, p. 228:

„L'Anti-Machiavel ne mérite point d'être annoncé sous mon nom au roi de France. Ce

prince a tant de bonnes et de grandes qualités que mes foibles écrits seroient superflus pour les développer. De plus, j'écris librement, et je parle de la France comme de la Prusse, de l'Angleterre, de la Hollande et de toutes les puissances de l'Europe. Il est bon que l'on ignore le nom d'un auteur qui n'écrit que pour la vérité, et qui par conséquent ne donne point d'entrave à ses pensées. Lorsque vous verrez la fin de l'ouvrage, vous conviendrez avec moi qu'il est de la prudence d'ensevelir le nom de l'auteur dans la discrétion de l'amitié. Je ne suis point intéressé, et si je puis servir le public, je travaillerai sans attendre de lui ni récompense ni louange, comme ces membres inconnus de la société, qui sont aussi obscurs qu'ils lui sont utiles (1)".

Au même, le 10 janvier 1740. Oeuvres, T. IX, p. 88:

„L'approbation que vous donnez aux cinq chapitres de Machiavel, que je vous ai envoyés, m'encourage à finir bientôt les quatre derniers

(1) A son retour de Hollande, le roi s'étoit fait recevoir franc-maçon.

chapitres. Si j'avois du loisir, vous auriez déjà tout l'Anti-Machiavel avec des corrections et des additions; mais je ne puis travailler qu'à bâtons rompus."

Au même encore, le 3 février 1740. Oeuvr. T. IX, p. 91:

„Malgré le peu de tems que j'ai à moi, j'ai pourtant trouvé le moyen d'achever l'ouvrage sur Machiavel, dont vous avez les commencemens; je vous envoie par cet ordinaire la lie de mon travail, en vous priant de me faire part de la critique que vous en ferez. Je suis résolu de revoir et de corriger sans amour propre tout ce que vous jugerez indigne d'être présenté au public. Je parle trop librement de tous les grands princes pour permettre que l'Anti-Machiavel paroisse sous mon nom; ainsi résolu de le faire imprimer après l'avoir corrigé, comme l'ouvrage d'un anonyme. Faites donc main basse sur toutes les injures que vous trouverez superflus, et ne me passez point de fautes contre la pureté de la langue."

Au même, le 29 juillet, de Charlottenbourg. Suppl. aux Oeuvr. posth. T. II, p. 245:

„Je vous suis très-obligé des peines que vous voulez bien vous donner touchant l'impression de l'Anti-Machiavel. L'ouvrage n'étoit pas encore digne d'être publié; il faut mâcher et remâcher un ouvrage de cette nature, afin qu'il ne paroisse pas d'une manière incongrue aux yeux du public, toujours enclin à la satire.“

Puis encore, sous la date du 5 auguste. Suppl. aux Oeuvr. posth. T. II, p. 246:

„Tout ce que je puis vous répondre à présent, c'est que je remets le Machiavel à votre disposition, et je ne doute point que vous n'en usiez de façon que je n'aie pas lieu de me repentir de la confiance que je mets en vous. Je me repose entièrement sur mon cher éditeur.“

Instruit, seulement par Voltaire, que l'on s'occupe de son affaire, le roi lui écrit trois jours plus tard. Suppl. aux Oeuvr. posth. T. II, p. 248:

„Je vous ai d'autant plus d'obligations de l'affection avec laquelle vous prenez mes intérêts à coeur; et je ne demande pas mieux que de vous en témoigner ma reconnoissance.

Faites donc rouler la presse, puisqu'il le faut, pour punir la scélératesse d'un misérable. Rayez, changez, corrigez et remplacez tous les endroits qu'il vous plaira. Je m'en remets à votre discernement.“

Mais que Voltaire cependant alloit trop loin dans cette rédaction dont il s'occupoit, rien ne le prouve mieux que cet endroit d'une lettre du 7 octobre. Oeuvr. T. IX, p. 119:

„*J'ai lu le Machiavel d'un bout à l'autre; mais à vous dire le vrai, je n'en suis pas tout-à-fait content, et j'ai résolu de changer ce qui ne m'y plaisoit point, et d'en faire une nouvelle édition sous mes yeux à Berlin. J'ai pour cet effet donné un article pour les gazettes, par lequel l'auteur de l'essai désavoue les deux impressions. Je vous demande pardon; mais je n'ai pu faire autrement: car il y a tant d'étranger dans votre édition, que ce n'est plus mon ouvrage. J'ai trouvé les chapitres* XV *et* XVI *tout différens de ce que je voulois qu'ils fussent; ce sera l'occupation de cet hiver que de refondre cet ouvrage. Je vous prie cependant,*

ne m'affichez pas trop; car ce n'est pas me faire plaisir; et d'ailleurs vous savez que, lorsque je vous ai envoyé le manuscrit, j'ai exigé un secret inviolable."

Quand le prince royal eut ainsi, dans le cours des années 1739 et 1740, achevé la plus grande partie de son Anti-Machiavel, il envoya le manuscrit à Voltaire, pour le corriger et en soigner l'impression. Celui-ci fit alors à sa guise toutes les démarches préliminaires. Les paroles de Frédéric que nous venons de rapporter, sont le meilleur témoignage de la manière dont Voltaire s'acquitta de la commission honorable qui lui avoit été donnée. Que le dessein, le ton, la couleur de l'ouvrage y aient perdu ou non quelque chose d'essentiel, nous ne saurions en décider, et là-dessus nous répéterons seulement ce qu'une plume honorable a dernièrement exprimé, qu'il reste pourtant à regretter qu'une main étrangère ait osé, par des additions et des changemens, anéantir et défigurer la franchise ou la modestie de l'original; sans doute son royal auteur, qui pardonna au coupable, étoit trop indifférent à son propre ouvrage,

trop occupé d'ailleurs, pour en préparer une édition rectifiée.

Nous abandonnons aussi volontiers à des personnes mieux instruites, mieux placées que nous, la recherche d'un fait, dont la simple indication suffit à réclamer l'attention des lecteurs, afin que, faisant usage de la circonstance qui nous a été offerte, et partant de notre point de vue, nous contribuons du moins en quelque chose à l'examen de ce sujet bien intéressant. — Nous avons sous les yeux une grande partie du manuscrit original du roi. Ce manuscrit contient, sur trente-neuf feuilles gr. in-8° d'une écriture serrée, les parties suivantes de l'Anti-Machiavel: l'avant-propos; le chapitre III en deux rédactions; les chapitres XI—XV inclusiv.; les chapitres XVII—XXVI, ce dernier aussi en deux rédactions. — Il manque donc les chapitres I et II, les chapitres IV—X, et le chapitre XVI, dont nous regrettons surtout la perte, ce chapitre étant assurément d'une égale importance que notre chapitre XV (voy. plus haut les paroles du roi). Puisse un heureux destin avoir aussi conservé ces chapitres! Ils ne semblent pas

avoir jamais fait partie intégrante de notre manuscrit, rien n'indique qu'on les en ait détachés; mais, chacun de ces chapitres se trouvant écrit sur une feuille séparée, il est probable que ceux qui nous manquent, furent, aussi séparément, envoyés à Voltaire, et qu'ils se sont ainsi égarés. — Quant à notre manuscrit, tout ce que nous savons de son histoire, c'est que, par l'intermédiaire de M. de Moulines, membre, comme on sait, de la commission chargée de l'édition des Oeuvres du roi, il fut remis au libraire Voss, et que celui-ci en fit présent, comme d'une curiosité littéraire, au grand-père de celui qui écrit ces lignes, au conseiller Friedlaender: „car l'Anti-Machiavel, disoit de Moulines, étoit déjà depuis long-tems imprimé.“

Il y a bien des années que cela est arrivé, et depuis lors on a conservé ces feuilles, comme un trésor précieux, mais il n'est pas à notre connoissance qu'on ait jamais comparé ce manuscrit avec le texte imprimé, et pourtant, comme on devoit s'y attendre, ce manuscrit contient une quantité de variantes. Ainsi qu'on le voit par l'autobiographie

de Voltaire, et surtout aussi par ses lettres (1) au libraire van Duren à la Haye (du 1er juin au 10 juillet 1740), il envoya à celui-ci, comme un présent, et pour qu'il fût livré à l'impression, le manuscrit de l'Anti-Machiavel. Les seules conditions qu'il indique, sont une impression aussi correcte que possible, la traduction françoise du *Principe*, par Amelot de la Houssaye, en regard du texte, et la livraison d'un certain nombre d'exemplaires, sur papier vélin, avec une jolie reliure en peau, ornés de telles et telles armoiries, pour être envoyés à telle et telle cour d'Allemagne; par-là aussi bien que par mainte expression facile à saisir, il désignoit assez clairement l'auteur, dont l'intention, comme nous avons vu, étoit de rester tout-à-fait inconnu. — L'impression commence, raconte Prosper Marchand, Voltaire se rend alors auprès de van Duren („le plus grand coquin", selon Voltaire), et le prie de lui rendre le manuscrit; il l'exige bientôt d'une manière plus pressante,

(1) Van Duren les a fait connoître dans la seconde partie de la troisième édition de l'Examen du prince, etc. A la Haye, 1741 (voy. plus bas) p. 254—266.

il offre même au libraire 2000 écus d'indemnité. Comme ses propositions, quoiqu'appuyées par des personnes influentes, restent néanmoins sans résultat, il redemande le manuscrit pour y faire quelques corrections. Le libraire y consent enfin, mais sous la condition que le travail sera fait dans sa maison: l'impétuosité de Voltaire s'en irrite à tel point qu'il rature d'abord à son gré le manuscrit, pour substituer à ce qu'il efface dans le texte, des longueurs et des contresens. Il n'a pas encore achevé, van Duren lui arrache le cahier, et, dans son exaspération, il menace de livrer à l'impression le manuscrit ainsi mutilé, et d'y joindre un document judiciaire, qui dénonce Voltaire comme l'auteur d'une telle monstruosité; mais bientôt, considérant l'affaire avec plus de sang froid, il comprend que cette conduite ne fera que lui nuire à lui-même, il se résout à faire rétablir, aussi bien que possible, par La Martinière(1), ce

(1) Van Duren avoit coutume d'employer l'habileté de ce savant, à rendre lisibles des ouvrages incomplets. Ce fut aussi La Martinière, qui arrangea l'histoire de Louis XIV, du prétendu comte D., et qui étoit l'ouvrage

qui avoit été effacé dans le texte; il exécute cette idée, et donne au public la première édition de l'ouvrage, sous le titre:

Examen du Prince de Machiavel, avec des notes historiques et politiques. (Vign. de Coster et Besoet: Mercure, Minerve, av. la devise: *Utroque favente.)* A Londres, chez Guillaume Meyer, libraire dans le Strand. MDCCXLI [c'est-à-dire à la Haye, chez Jean van Duren], 340 pages et XXIV in-8°; sur le frontispice est écrit: l'Anti-Machiavel ou Examen du Prince de Machiavel.

Cette édition paroît tout-à-fait en même tems que l'édition de la Haye, qui lui est toute semblable, à quelques légères différences près, et qui porte également pour titre:

Examen du Prince de Machiavel, avec des notes historiques et politiques. (Vignettes comme ci-dessus.) A la Haye, chez Jean van Duren, MDCCXLI. Avec priv. 342 pages. XXXII in-8°. Le frontispice comme plus haut.

de La Hode. Voyez sur les erreurs que renferme cette histoire, La Croze, Histoire du Christian. de l'Ethiopie. Préface, p. 5. Biogr. univ. 27, 330.

Encouragé par le succès de ces deux éditions Voltaire se hâte d'en publier une autre, moins joliment soignée, qui fourmille de fautes; et il lui donne pour titre:

Anti-Machiavel, ou Essai de critique sur le Prince de Machiavel, publié par M. de Voltaire. A la Haye, aux dépens de l'éditeur. MDCCXL (1). (Chez Pierre Paupie.) 194 pag. et XVI in-8⁰.

Il y joint une préface de l'éditeur, et insinue dans plus d'un endroit que „l'ouvrage est de la façon d'un jeune étranger, qui n'a, jamais été en France, mais auteur illustre grand homme et une de ces grandes âmes, que le ciel forme rarement pour ramener le genre humain à la vertu par leurs préceptes et par leurs exemples"; il fait aussi remarquer que, „dépositaire de ce précieux dépôt, il y a laissé exprès certaines expressions, qui ne sont pas françoises, mais qui méritent de l'être" (2); et aussi, „que, comme il y a quel-

(1) Ce chiffre, 1740, ne doit point égarer le lecteur; car dans l'Avis, qui accompagne cette édition, p. 192, Voltaire mentionne les deux éditions précédentes avec le chiffre 1741.

(2) Par exemple: „Avant de marquer, il n'auroit pas

ques endroits, qui sont plutôt des réflexions sur Machiavel que contre Machiavel, il a préféré leur donner pour titre: Essai de critique, etc.; il ajoute encore qu'il a fait au libraire présent du manuscrit (changé pourtant et diminué et augmenté à sa phantaisie, comme dit Marchand); enfin qu'il l'a déposé entre les mains de M. Cyrille-le-Petit, desservant de l'Église françoise à la Haye; et que toute autre édition est incomplète. — Pourtant, malgré cette déclaration, et une autre encore, qui se trouve dans l'Avis [1], on a

convenu dogmatiser le crime et la tyrannie, il y auroit eu mauvaise grâce à Machiavel, un front prosterné à l'autel, disséquer la nature des choses.

[1] Dans cet avis, Voltaire déclare que ces deux éditions sont fautives, d'abord parce qu'elles ont pour titre: „Anti-Machiavel ou Examen", etc., et non „ou Essai de critique"; ensuite, parce que, dans ces éditions, le premier chapitre porte pour titre: Combien il y a de sortes de principautés, et non: Des différens gouvernemens; et que le second est intitulé: Des principautés héréditaires, non: Des États héréditaires: changemens qui naturellement proviennent de lui. On voit encore ici avec quelle légèreté il travailloit, si l'on remarque qu'il désigne les libraires sous les noms de Jean Mayer et van Duren, au lieu de Guillaume Mayer et Jean van Duren.

préféré les deux éditions, dont nous avons parlé, comme plus complètes et plus fidèles.

Nous sommes bien éloignés de vouloir donner une littérature complète de l'Anti-Machiavel, car, outre les contrefaçons d'Amsterdam, de Goettingue, de Copenhague, qui sont toutes plus ou moins fautives, nous aurions encore à parler des traductions, qu'on a faites de cet ouvrage, en anglais, en italien, en latin, en allemand, et même en *turc* (1); et aussi d'une foule d'écrits, qui en ont été la suite; nous nous contenterons d'appeler seulement l'attention sur deux éditions remarquables, et de dire que l'Anti-Machiavel n'a été nulle part mieux imprimé que dans le second volume des Oeuvres du vivant de l'auteur. Berlin, 1789, in-8°, pag. 1—162. — Les deux éditions dont nous venons de parler, sont:

Anti-Machiavel, ou Essai de critique sur le Prince de Machiavel, publié par M. de Voltaire. Nouvelle édition, où l'on a ajouté les variations de celle de Londres. A Marseille, chez les frères Co-

(1) Voy. Toderini, Littérature des Turcs, par Hausleutner. I. 74.

lomb. MDCCXLI. in-8° XXXII pag. 1re part. 82 pages (fin de la 1re part.); 2e part. p. 1—112 (fin de la 2e part.); p. 1—60 (fin de la 3e part.) (261 pages).

Outre le texte de l'édition connue sous le nom d'édition de Voltaire, qu'on a choisi pour base, on y trouve encore les variantes réunies de l'édition de Londres et de la Haye (variantes désignées par les lettres E. et L.), et que les libraires Colomb pouvoient bien appeler des changemens, additions et interpolations [1]. La seconde de ces éditions a pour titre:

Examen du Prince de Machiavel, avec des notes historiques et politiques. 3e édition, enrichie de plusieurs pièces nouvelles et originales, la plupart fournies par M. F. de Voltaire. T. I, II. (les vign. comme ci-dessus). A la Haye, chez Jean van Duren. MDCCXLI. Av. privil. de Sa Maj. Imp.

[1] P. VIII de la préface, Voltaire déclare qu'il a déposé à la Haye, chez l'abbé Cyrille-le-Petit, le manuscrit original: veut-il parler peut-être des chapitres qui manquent dans notre manuscrit, ou bien avoit-il entre les mains un second manuscrit autographe du roi? il seroit difficile de décider cette question.

LX et 248 et 322 pages in-8°. (Sur le frontispice: Anti-Machiavel ou, etc.).

Pour satisfaire en tout les lecteurs, qui pencheroient également et pour la premiére édition de Londres et de la Haye, et pour celle de Voltaire, l'éditeur a choisi pour base le texte des deux premières, les changemens apportés par Voltaire sont ajoutés en notes; et l'on comprend bien que la traduction d'Amelot et ses remarques ne manquent pas non plus. Tout ce qui est nécessaire à l'histoire du livre, se trouve encore ici rassemblé; le tome premier contient en effet: 1° Mémoire sur la vie et les ouvrages de Machiavel, p. 1; 2° Extrait des nouvelles privil. de Berlin, concernans l'édition originale de l'Anti-Machiavel; 3° Préface de l'éditeur (Voltaire); 4° Avant-propos de l'auteur de l'Examen du Prince de M.; 5° Épître de Mach.; 6° Epître d'Amelot de la Houssaye; 7° Préface d'Amelot; 8° Table des chapitres (avec l'addition des titres d'après Voltaire); 9° l'ouvrage même, sur colonnes séparées, c'est-à-dire l'Anti-Machiavel, et en regard la traduction d'Amelot de la Houssaye. — Dans la seconde

partie, le texte va jusqu'à la page 225; viennent ensuite les écrits concernans l'Anti-Machiavel, c'est-à-dire les Lettres de Voltaire à van Duren, avec une explication du libraire, qu'il a dû les communiquer pour sa propre justification; quelques autres lettres; des extraits de la Nouv. Bibl. de 1740. Nov., et de la Bibl. raisonnée XXV. 2. (Critiques de l'Anti-Machiavel); encore un court Mémoire des changemens, etc., que M. Voltaire a fait aux quatre premières feuilles imprimées de l'édition originale; la Préface de l'éditeur (Voltaire), du 12 octobre 1740; et cet Avis, dont les premiers mots: Dans le tems qu'on finissoit, etc., renferment un mensonge, puisque l'impression de cette édition, qu'il publioit lui-même, commença huit semaines après que les éditions de Londres et de la Haye avoient déjà paru (voy. van Duren, note II. 280).

Au reste, quoique le caprice de Voltaire[1] ait dû beaucoup déplaire au roi, il n'a jamais ni manifesté son mécontentement dans

(1) Il y avoit plus de saillie malicieuse que d'esprit dans le bon-mot de Voltaire, qui vient ici à notre sujet: „Le roi a craché dans le plat pour en dégoûter les autres.“

les journaux, ni préparé lui-même une édition de son ouvrage; au contraire, on lisoit, dans les gazettes de Berlin, jeudi, le 8 décembre 1740 (chez Ambr. Haude), ce qui suit dans la note ci-dessous ([1]).

([1]) „A la Haye, chez Jean van Duren, est imprimé: Examen du Prince de Machiavel, avec des notes historiques et politiques. in-8°."

„Cet excellent ouvrage est partagé en vingt-six chapitres. On ne peut en rapporter de passage, pour en faire connoître la beauté, puisque rien ne seroit plus difficile que d'en extraire le meilleur. — Il y a peu de personnes qui jugent d'une chose comme ils doivent en juger; mais il est incontestable que l'auteur de cet ouvrage mérite le premier rang dans ce petit nombre, et rien ne prouve mieux les progrès de notre siècle que cet ouvrage, qui n'a point pour objet une profonde et inutile érudition, mais le bien-être de tout le genre humain."

„La plupart des princes, en quelque pays que ce soit, sont très-éloignés de la connoissance de leurs devoirs: au milieu du luxe et du brillant d'une cour, ils sont environnés d'un brouillard épais, qui offusque même la plupart de ceux qui en devroient être le plus à l'abri. La fausse politique, un coeur épris d'une gloire imaginaire, ont de tout tems produit des perturbateurs du repos public, et des tyrans à qui rien ne coûte moins que le sang humain, comme si la grandeur d'âme consistoit à subjuguer des peuples, et à ravager des pays."

„Dans cet ouvrage, le prince se voit tel qu'il doit

Dans cette nouvelle édition de l'Anti-Machiavel, nous avons choisi pour texte fondamental celui, que l'on a jusqu'ici estimé le meilleur, et qui se trouve dans le deuxième volume des Oeuvres de Frédéric II, publiées du vivant de l'auteur, Berlin, 1789, in-8°; et nous nous sommes imposé la tâche d'y donner place à la plus légère variante que

être; il apprend le vrai moyen de s'acquérir de l'estime et du respect: sa grandeur n'est pas à charge, et sa bonté ne peut passer pour foiblesse. Une profonde connoissance du coeur de l'homme conduit l'auteur dans toutes ses réflexions; c'est à lui qu'il étoit réservé d'enseigner le véritable art du gouvernement: *Qui veut gouverner les hommes, doit les connoître.*"

„La première leçon qu'on peut donner à un prince, est celle-ci, qu'on doit pouvoir dire de lui qu'il est prudent est juste. C'est la pierre de touche de la postérité, c'est sur cette preuve qu'elle fonde son jugement; et quelles eaux pures ne produit pas cette source? Personne n'a si bien su l'art d'instruire que l'auteur de cet ouvrage; personne ne pouvoit parvenir à un si haut point que celui qui a prouvé si bien à tout l'univers la force de son esprit, et la droiture de son coeur. Il est bien remarquable aussi que, quand dans les tems à venir on fera mention de cet ouvrage pour l'institution des souverains, on se souviendra aussitôt d'un prince qui a su même surpasser les excellentes maximes contenues dans ce livre."

présente le manuscrit original, en l'indiquant toujours par des caractères particuliers. Nous avons mis un soin religieux à ne rien changer aux tours de phrases de notre illustre auteur, mais nous avons rectifié l'ortographe, presque partout fautive. Qu'on ne nous accuse pas en cela d'arbitraire; nous avons suivi sur ce point le conseil éclairé de gens experts, et notre propre tact. Les titres des chapitres manquent dans notre manuscrit; nous les avons cependant conservés pour obéir à l'usage, et aussi parce qu'ils offrent plus de commodité au lecteur.

Il ne nous reste, en terminant, qu'à exprimer un souhait bien sincère: puisse un destin favorable avoir conservé les chapitres qui ne se trouvent point dans notre manuscrit! puisse notre travail devenir une occasion, si ces chapitres ont été retrouvés, de les faire aussi connoître! ils doivent, surtout le seizième, offrir de nombreux changemens dans le texte.

A Berlin, au mois de juin 1834.

G. FRIEDLAENDER.

TABLE DES CHAPITRES.

Page

Chap. I. *Combien il y a de sortes de principautés, et comment on peut y parvenir* . . . 9
Chap. II. *Des principautés héréditaires* 12
Chap. III. *Des principautés mixtes* 14
Chap. IV. *Pourquoi le royaume de Darius ne se souleva point après la mort d'Alexandre, qui l'avoit conquis.* 35
Chap. V. *Comment il faut gouverner les villes ou les principautés, qui se gouvernoient par leurs propres lois, avant que d'être conquises* 40
Chap. VI. *Des nouveaux États que le prince acquiert par sa valeur et ses propres armes* . 45
Chap. VII. *Des principautés nouvelles que l'on acquiert par les forces d'autrui ou par bonheur* 52
Chap. VIII. *De ceux qui sont devenus princes par des crimes* 58
Chap. IX. *De la principauté civile* 64
Chap. X. *Comment il faut mesurer les forces de toutes les principautés* 67
Chap. XI. *Des principautés ecclésiastiques* . . . 74

Page
CHAP. XII. *Combien il y a de sortes de milices, et ce que vaut la soldatesque mercenaire.* . . 81
CHAP. XIII. *Des troupes auxiliaires, mixtes et propres* 90
CHAP. XIV. *Instruction pour le prince concernant la milice.* 97
CHAP. XV. *Ce qui fait louer ou blâmer les hommes, et surtout les princes* 110
CHAP. XVI. *De la libéralité et de l'économie.* . 118
CHAP. XVII. *De la cruauté et de la clémence, et s'il vaut mieux être aimé que craint.* . 122
CHAP. XVIII. *Si les princes doivent tenir la parole* 129
CHAP. XIX. *Qu'il faut éviter d'être méprisé et haï* 141
CHAP. XX. *Si les forteresses et plusieurs autres choses que les princes font souvent, sont utiles ou nuisibles* 155
CHAP. XXI. *Comment le prince doit se gouverner pour se mettre en estime* 166
CHAP. XXII. *Des secrétaires des princes.* . . . 179
CHAP. XXIII. *Comment il faut fuir les flatteurs.* 186
CHAP. XXIV. *Pourquoi les princes d'Italie ont perdu leurs États* 191
CHAP. XXV. *Combien la fortune a de pouvoir dans les affaires du monde, et comment on peut lui résister* 197
CHAP. XXVI. *Des différentes sortes de négociations, et des raisons qu'on peut appeler justes de faire la guerre* 212

ANTI-MACHIAVEL

OU

EXAMEN DU PRINCE DE MACHIAVEL.

AVANT-PROPOS

DE

L'EXAMEN DU PRINCE

DE MACHIAVEL.

LE Prince de Machiavel est en fait de morale ce qu'est l'ouvrage de ***Bénoit*** Spinosa en matière de foi; Spinosa sapoit les fondemens de la foi, et ne tendoit pas à moins qu'à renverser ***toute*** la religion; Machiavel corrompit la politique, et entreprit de détruire les préceptes de la saine morale: les erreurs de l'un n'étoient que des erreurs de spéculation, celles de l'autre regardoient la pratique. Cependant il s'est trouvé que les théologiens ont sonné le tocsin et crié ***l'alarme*** contre Spinosa, qu'on a réfuté son ouvrage en forme, et qu'on a ***constaté*** la Divinité contre les attaques ***de cet impie;*** tandis que Machiavel n'a été que

harcelé par quelques moralistes, et qu'il s'est soutenu, malgré eux et malgré sa pernicieuse morale, sur la chaire de la politique jusqu'à nos jours.

J'ose prendre la défense de l'humanité contre *un* monstre qui veut la détruire, et j'ai hasardé mes réflexions sur *cet ouvrage à la suite de chaque chapitre*, afin que l'antidote se trouve *d'abord* auprès du poison.

J'ai toujours regardé le Prince de Machiavel comme un des ouvrages les plus dangereux qui se soient répandus dans le monde; c'est un livre qui doit tomber naturellement entre les mains des princes, et de ceux qui se sentent du goût pour la politique; *et comme il est très-facile qu'un jeune homme ambitieux et dont le coeur et le jugement n'est pas assez formé pour distinguer le bon du mauvais, soit corrompu par des maximes qui flattent ses passions impétueuses, on doit regarder tout livre qui peut y contribuer comme absolument pernicieux et contraire au bien des hommes.*

S'il est mauvais de séduire l'innocence d'un

particulier, qui n'influe que légèrement sur les affaires du monde, il l'est *d'autant* plus de pervertir des princes qui doivent gouverner des peuples, administrer la justice, et en donner l'exemple à leurs sujets, être par leur bonté, par leur magnanimité et leur miséricorde l'image vivante de la Divinité, et qui doivent moins être rois par leur grandeur et par leur puissance que par leurs qualités personnelles et par leurs vertus.

Les inondations *des fleuves* qui ravagent des contrées, le feu du tonnerre qui réduit des villes en cendres, le poison *mortel et contagieux* de la peste qui désole des provinces, ne sont pas aussi funestes au monde que la *mauvaise* morale et les passions effrénées des rois; *car comme lorsqu'ils ont la volonté de faire du bien, ils en ont le pouvoir, ainsi lorsqu'ils veulent le mal, il ne dépend que d'eux de l'exécuter; et quelle situation déplorable que celle des peuples, lorsqu'ils doivent tout craindre de l'abus du pouvoir souverain, lorsque leurs biens sont en proie à l'avarice de leur*

prince, leur liberté à ses caprices, leur repos à son ambition, leur sûreté à sa perfidie, et leur vie à ses cruautés. C'est là le tableau d'un empire où régneroit un monstre politique tel que Machiavel prétend le former. Mais quand même le venin de l'auteur ne se glisseroit pas jusqu'au trône, je soutiens qu'un seul disciple de Machiavel et de César Borgia suffiroit pour faire abhorrer un livre aussi abominable.

Il y a eu des personnes *du sentiment* que Machiavel écrivoit plutôt ce que les princes font que ce qu'ils doivent faire; cette pensée a plu *à cause qu'elle a quelque apparence de vérité, on s'est contenté d'une fausseté brillante, et on l'a répétée puisqu'on l'avoit dite une fois. — Qu'on me permette de prendre la cause des princes contre ceux qui veulent les calomnier et que je sauve de l'accusation la plus affreuse ceux dont l'unique emploi doit être de travailler au bonheur des hommes.*

Ceux qui ont prononcé cet arrêt contre les *princes*, ont été séduits sans doute par les exemples de quelques mauvais princes *que cite Machiavel, par l'histoire des petits princes d'Italie ses contemporains*, et par la vie de quelques tyrans qui ont *pratiqués ces dangereux préceptes de politique. Je réponds à cela qu'en tout pays il y a d'honnêtes et de malhonnêtes gens, comme en toutes les familles on trouve des personnes bien faites, des bossus, des aveugles ou des boiteux, qu'ainsi il y a eu et il y aura toujours des monstres parmi les princes, indignes de porter ce nom sacré. Je pourrois encore ajouter que, comme la séduction du trône est très-puissante, il faut plus qu'une vertu commune pour y résister, et qu'ainsi il n'est point étonnant de trouver si peu de bons princes; cependant ceux qui jugent si légèrement, doivent se souvenir que parmi les Caligulas et les Tibères on compte des Titus, des Trajans et des Antonins.*

*Ainsi qu'*il y a une injustice criante *de leur côté* d'attribuer à tout un *ordre* ce qui ne convient qu'à quelques-uns de ses membres.

On ne devroit conserver dans l'histoire que les noms des bons princes, et laisser mourir ceux des autres, avec leur indolence *ou avec* leurs injustices. Les livres d'histoire *se verroient* à la vérité *diminués* de beaucoup, mais l'humanité y profiteroit, et l'honneur de vivre dans *la mémoire* ne seroit que la récompense de la vertu: le livre de Machiavel n'infecteroit plus les écoles de politique; on *apprendroit à* mépriser la contradiction *pitoyable* dans laquelle il est toujours avec lui-même, *et l'on verroit* que la véritable politique des rois, fondée uniquement sur la justice et la bonté, est *bien différente* du système décousu, *rempli* d'horreur *et de trahison*, que Machiavel a eu l'impudence de présenter au public.

EXAMEN DU PRINCE

DE MACHIAVEL.

CHAPITRE I.

Combien il y a de sortes de principautés, et comment on peut y parvenir.

LORSQU'ON veut raisonner juste, il faut commencer par approfondir la nature du sujet dont on veut parler, il faut remonter jusqu'à l'origine des choses, pour en connoître autant que l'on peut les premiers principes; il est facile alors d'en déduire les progrès, et toutes les conséquences qui peuvent s'ensuivre. Avant de marquer les différences des États, Machiavel auroit dû, ce me semble, examiner l'origine des princes, et discuter les raisons qui ont pu engager les hommes libres à se donner des maîtres.

Peut-être qu'il n'auroit pas convenu dans un livre où l'on se proposoit de dogmatiser le crime et la tyrannie, de faire mention de ce qui devroit la détruire; Machiavel auroit eu mauvaise grâce de dire que les peuples ont trouvé nécessaire, pour leur repos et leur conservation, d'avoir des juges pour régler leurs différens, des protecteurs pour les maintenir contre leurs ennemis dans la possession de leurs biens, des souverains pour réunir tous leurs différens intérêts en un seul intérêt commun; qu'ils ont d'abord choisi d'entre eux ceux qu'ils ont cru les plus sages, les plus équitables, les plus désintéressés, les plus humains, les plus vaillans, pour les gouverner.

C'est donc la justice (auroit-on dit) qui doit faire le principal objet d'un souverain; c'est donc le bien des peuples qu'il gouverne, qu'il doit préférer à tout autre intérêt. Que deviennent alors ces idées d'intérêt, de grandeur, d'ambition et de despotisme? il se trouve que le souverain, bien loin d'être le maître absolu des peuples qui sont sous sa domination, n'en est en lui-même que le premier domestique.

Comme je me suis proposé de réfuter en détail ces principes pernicieux, je me réserve d'en

parler à mesure que la matière de chaque chapitre m'en fournira l'occasion.

Je dois cependant dire en général que ce que j'ai rapporté de l'origine des souverains, rend l'action des usurpateurs plus atroce qu'elle ne le seroit en ne considérant simplement que leur violence; puisqu'ils contreviennent entièrement à l'intention des peuples, qui se sont donnés des souverains pour qu'ils les protègent, et qui ne se sont soumis qu'à cette condition: au lieu qu'en obéissant à l'usurpateur, ils se sacrifient eux et tous leurs biens pour assouvir l'avarice et tous les caprices d'un tyran. Il n'y a donc que trois manières légitimes de devenir maître d'un pays, ou par succession, ou par l'élection des peuples qui en ont le pouvoir, ou lorsque par une guerre justement entreprise on fait la conquête de quelques provinces sur l'ennemi.

Je prie ceux pour qui je destine cet ouvrage, de ne point oublier ces remarques sur le premier chapitre de Machiavel, puisqu'elles sont comme un pivot sur lequel rouleront toutes mes réflexions suivantes.

CHAPITRE II.

Des principautés héréditaires.

Les hommes ont un certain respect pour tout ce qui est ancien, qui va jusqu'à la supersition; et quand le droit d'héritage se joint à ce pouvoir que l'antiquité a sur les hommes, il n'y a point de joug plus fort et qu'on porte plus aisément. Ainsi je suis loin de contester à Machiavel ce que tout le monde lui accordera, que les royaumes héréditaires sont les plus aisés à gouverner.

J'ajouterai seulement que les princes héréditaires sont fortifiés dans leur possession par la liaison intime qui est entr'eux et les plus puissantes familles de l'État, dont la plupart sont redevables de leurs biens ou de leur grandeur à la maison souveraine, et dont la fortune est si inséparable de celle du prince, qu'ils ne peuvent la laisser tomber, sans voir que leur chute en seroit la suite certaine et nécessaire.

De nos jours, les troupes nombreuses et les armées puissantes que les princes tiennent sur pied en paix comme en guerre, contribuent encore à la sûreté des États; elles contiennent l'am-

bition des princes voisins; ce sont des épées nues qui tiennent celles des autres dans le fourreau.

Mais ce n'est pas assez que le prince soit, comme dit Machiavel, *di ordinaria industria*, je voudrois encore qu'il songeât à rendre son peuple heureux. Un peuple content ne songera pas à se révolter; un peuple heureux craint plus de perdre son prince, qui est en même tems son bienfaiteur, que ce souverain même ne peut appréhender pour la diminution de sa puissance. Les Hollandois ne se seroient jamais révoltés contre les Espagnols, si la tyrannie des Espagnols n'étoit parvenue à un excès si énorme que les Hollandois ne pouvoient plus devenir plus malheureux qu'ils ne l'étoient.

Le royaume de Naples et celui de Sicile sont passés plus d'une fois des mains des Espagnols à celles de l'Empereur, et de l'Empereur aux Espagnols; la conquête en a toujours été très-facile, parce que l'une et l'autre domination étoit très-rigoureuse, et que ces peuples espéroient toujours de trouver des libérateurs dans leurs nouveaux maîtres.

Quelle différence de ces Napolitains aux Lorrains! Lorsqu'ils ont été obligés de changer de

domination, toute la Lorraine étoit en pleurs; ils regrettoient de perdre les rejetons de ces ducs, qui depuis tant de siècles furent en possession de ce florissant pays, et parmi lesquels on en compte de si estimables par leur bonté qu'ils mériteroient d'être l'exemple des rois. La mémoire du duc Léopold étoit encore si chère aux Lorrains que, quand sa veuve fut obligée de quitter Lunéville, tout le peuple se jeta à genoux au devant du carrosse, et on arrêta les chevaux à plusieurs reprises; on n'entendoit que des gémissemens, et on ne voyoit que des larmes.

CHAPITRE III (*).

Des principautés mixtes.

Le quinzième siècle étoit comme l'enfance des arts, Laurent de Médicis les fit renaître en Italie par la protection qu'il leur accorda, mais ces arts et ces sciences étoient

(*) De ce chapitre il y a deux rédactions, et c'est pourquoi nous donnons le texte selon la première, et puis d'après la seconde.

Chapitre 15

Les peintres et les Historiens ont cela de commun entre eux que les
premiers peignent les traits et les Coloris des homes, et les autres leur
caractères leurs actions et L'Histoire de L'esprit humain pour le
transmetre à la posterité la plus reculée. il ya des peintres dont le pinç
conduit par la main des Graces corige les Negligences de la belle Nature, suplée
aux defauts de L'age et radoucit la diformité de ses Origineaux. Les
Eloquantes des Bossuets, et des flechiers, ont plus d'une foi donnés de ces Langues
de graces, elles ont redressé les Defauts de L'Humanité, et ce qui n'étoient coups
des Grands Homes elle en on fais autans de Heros: Il ya au contraire que
des peintres qui n'atrapent qu'en lait, Leur Coloris salit Les lis et les
Roses du plus beau teint, ils donent je ne sai quoi de Disgracieux au contour
et au trais les plus reguliers de sorte qu'on ne conoiteroit dans leurs Copies
la Venus Greque, et Le petit amour chef d'ouvre de praxitele; L'esprit de
parti fait tombér les ecrivains dans le meme defaut, Le pere Daniel
dans son Histoire de france defigure entierement les evenemens qui regardent
les Religionaires, et quelques auteurs protestans aussi peu moderés et aussi peu
Sages que ce reverend Pere ont eu la lacheté de preferér Les Mansonges que
Leur suggeroient leurs passions au temoignage impartial, qu'ils devoient
à La Verité, sans considerér que Le premier devoir d'un historien
est de raportér fidellement les fais sans les travestir et les changer,
Des peintres diformes encore des Deux Ordres que je Viens de Marquér ont
melé l'histoire à la fixion pour representér des Monstres plus hideux
que L'enfer n'en sauroit enfantér Leur pinseaux semblait presque
n'avoir de Capasité que pour atraper des figures de Diables
Leur Toile à été empreinte de ce que l'Imagination La plus feconde
et la plus funeste en même tems a pu Créir de sombre et de farouche
au sujet des Damnés et des Monstres d'enfér; ce que les Calots
ce que les pierres Testas sont en ce genre de peinture, Machiavel l'est
en ce genre d'auteurs represente L'Univers Come un enfér
et Tout les homes come des demons, on dirait que ce politique
Misantrope et Hipocondre à Voulu Calomnier tout le genre humain
par Haine pour L'espesse entiere, ou qu'il ait pris à tache d'aneantir
La Vertu peutetre pour rendre Tout Les habitans de ce Continant
ses sem blables.

encore foibles du tems de Machiavel et comme relevés d'une longue maladie. La philosophie et l'esprit géométrique n'avoient peu ou point fait de progrès, et l'on ne raisonnoit pas aussi conséquemment que l'on fait de nos jours, les savans même étoient séduits par des brillans dehors et par tout ce qui avoit de l'éclat; alors on préféroit la funeste gloire des conquérans, et ces actions *grandes et* frappantes qui imposent un certain respect *par leur grandeur* à la douceur, à l'équité, à la clémence et à toutes les vertus; à présent on préfère l'humanité à toutes les qualités d'un conquérant, et l'on n'a plus la démence d'encourager par des louanges, des passions *furieuses et* cruelles, qui causent le bouleversement du monde, *et qui font périr un nombre innombrable d'hommes; on soumet tout à la justice, et on abhorre la valeur et la capacité militaire des conquérans toutes les fois qu'elle est fatale au genre humain. — Machiavel pouvoit donc dire de son tems qu'il est naturel à l'homme de souhaiter à faire des conquêtes, et qu'un conquérant ne sauroit manquer d'acquérir de la gloire:*

nous lui répondons aujourd'hui qu'il est naturel à l'homme de souhaiter la conservation de son bien et de l'agrandir par des voies légitimes, mais que l'envie n'est naturelle qu'à des âmes très-mal nées, et que le désir de s'agrandir des dépouilles d'un autre ne se présentera pas si facilement dans l'idée d'un honnête homme ni à ceux qui veulent être estimés dans le monde. La politique de Machiavel ne peut être applicable qu'à un seul homme, à la déprédation de tout le genre humain; car quelle confusion dans le monde si beaucoup d'ambitieux vouloient s'ériger en conquérans, s'ils vouloient mutuellement s'emparer de leurs biens, si envieux de tout ce qu'ils n'ont pas, ils ne pensoient qu'à tout envahir, à tout détruire et à dépouiller un chacun de ce qu'il posséda? on ne verroit à la fin qu'un maître dans le monde, qui auroit recueilli la succession de tous les autres, et qui ne la conserveroit qu'autant que l'ambition d'un nouveau venu voudroit le lui permettre.

Je demande ce qui peut porter un homme à s'agrandir? et en vertu de quoi il peut former le

dessein d'élever sa puissance sur la misère et sur la destruction d'autres hommes? et comment il peut croire qu'il se rendra illustre en ne faisant que des malheureux? Les nouvelles conquêtes d'un souverain ne rendent pas les États qu'il possédoit déjà, plus opulens ni plus riches; ses peuples n'en profitent point, et il s'abuse s'il s'imagine qu'il en deviendra plus heureux. *Son ambition ne se bornera pas à cette seule conquête, il en sera insatiable et par conséquent toujours peu satisfait de lui-même.* Combien de *grands* princes *ne font point* par leurs généraux conquérir des provinces qu'ils ne voient jamais? Ce sont alors des conquêtes imaginaires, et qui n'ont que peu de réalité pour les princes qui les ont fait faire; c'est rendre bien des gens malheureux, pour contenter la fantaisie d'un seul homme, qui souvent ne mériteroit pas seulement d'être connu *de l'univers.*

Mais supposons que ce conquérant soumette tout le monde à sa domination, ce monde bien soumis, pourra-t-il le gouverner? Quelque grand prince qu'il soit, il n'est qu'un être très-borné, *un atome, un misérable individu qu'on ne sauroit presque point apercevoir ramper sur*

ce globe, à peine pourra-t-il retenir le nom de ses provinces, et sa grandeur ne servira qu'à mettre en évidence sa véritable petitesse.

D'ailleurs, ce n'est point la grandeur du pays que le prince gouverne, qui lui donne de la gloire; ce ne seront pas quelques lieues de plus de terrain qui le rendront illustre; sans quoi ceux qui possèdent le plus d'arpens de terre, devroient être les plus estimés. *La valeur d'un conquérant, sa capacité, son expérience et l'art de conduire les esprits, sont des qualités qu'on admirera séparément en lui; mais il ne sera jamais qu'un ambitieux et un très-méchant homme s'il s'en sert injustement. Il ne peut acquérir de la gloire que lorsqu'il emploie ses talens pour soutenir l'équité, et lorsqu'il devient conquérant par nécessité et non pas par tempérament.*

Il en est des héros comme des chirurgiens qu'on estime lorsque, par leurs opérations barbares, ils sauvent les hommes d'un présent danger, mais qu'on déteste si par un exécrable abus de leur métier ils font des opérations sans nécessité et simplement pour faire admirer leur adresse.

Les hommes ne doivent jamais penser à leur seul intérêt; si tout le monde pensoit de même, il n'y auroit plus de société; car, au lieu d'abandonner des avantages particuliers pour le bien commun, on sacrifieroit le bien commun aux avantages personnels; pourquoi ne point contribuer à cette harmonie charmante qui fait la douceur de la vie et le bonheur de la société, et n'être grand qu'à force d'obliger les autres et de les combler des biens; on devroit toujours se souvenir de ne point faire aux autres ce qu'on ne voudroit pas qu'ils nous fissent, ce seroit le moyen de ne nous point emparer des richesses des autres et de nous contenter de notre état.

L'erreur de Machiavel sur la gloire des conquérans pouvoit être générale de son tems; mais sa méchanceté ne l'étoit pas assurément. Il n'y a rien de plus affreux que certains moyens qu'il propose pour conserver des conquêtes; à les bien examiner, il n'y en aura pas un qui soit raisonnable ou juste. On doit, dit ce *monstre*, éteindre la race des princes qui régnoient avant votre conquête. Peut-on lire de pareils pré-

ceptes sans frémir d'horreur et d'indignation? C'est fouler aux pieds tout ce qu'il y a de saint et de sacré dans le monde; *c'est renverser de toutes les lois celle que les hommes doivent le plus respecter;* c'est ouvrir à l'intérêt le chemin *à toutes les violences et à* tous les crimes; *c'est approuver le meurtre, la trahison, l'assassinat et ce qu'il y a de plus détestable dans l'univers. Comment des magistrats ont-ils pu permettre à Machiavel de publier son abominable politique, et comment a-t-on pu souffrir dans le monde ce scélérat infame, qui renverse tout droit de possession et de sûreté, ce que les hommes ont de plus sacré, les lois, de plus auguste, et l'humanité la plus inviolable. Puisqu'*un ambitieux *se sera* emparé violemment des États d'un prince, il aura le droit de le faire assassiner, empoisonner? Mais ce même conquérant introduit, en agissant ainsi, une pratique dans le monde qui ne peut *re*tourner qu'à sa *propre confusion;* un autre plus ambitieux et plus habile que lui, le punira du talion, *lui* envahira ses États, et le fera périr avec la même *injustice qu'*il fit périr son prédécesseur. *Quel débordement de crimes, quelles*

cruautés, quelles barbaries qui désoleroient l'humanité. Une monarchie pareille seroit comme un empire de loups, dont un tigre comme Machiavel mériteroit d'être le législateur. S'il n'y avoit que le crime dans le monde, il détruiroit le genre humain; il n'y a point de sûreté pour les hommes sans la vertu.

„Un prince doit établir sa résidence dans ses nouvelles conquêtes," c'est la seconde maxime de Machiavel pour fortifier le conquérant dans ses nouveaux états; ceci n'est point cruel et paroît même assez bon à quelques égards; mais l'on doit considérer que la plupart des états des grands princes sont situés de manière qu'ils ne peuvent pas trop bien en abandonner le centre sans que tout l'état s'en ressente; ils sont le premier principe d'activité dans ce corps: ainsi ils ne peuvent quitter le centre sans que les extrémités ne languissent.

La troisième maxime de politique est „qu'il faut *envoyer* des colonies *pour les établir* dans les nouvelles conquêtes qui serviront à en assurer la fidélité."

L'auteur s'appuie sur la pratique des Ro-

mains, et il croit triompher lorsqu'il trouve quelque part dans l'histoire des exemples d'injustice semblables à celle qu'il enseigna; cette pratique des Romains étoit aussi injuste qu'insensée; par quel droit pouvoient-ils chasser de leurs maisons, de leurs terres et de leurs biens ceux qui les possédoient à juste titre. La raison de Machiavel est que l'on peut le faire avec impunité, puisque ceux que vous dépossédez sont pauvres et incapables de se venger. Quel raisonnement! Vous êtes puissans; ceux qui vous obéissent sont foibles, ainsi vous pouvez les opprimer sans crainte. Il n'y a donc que la peur, selon Machiavel, qui puisse retenir les hommes du crime; mais quel est donc ce droit par lequel un homme puisse s'arroger un pouvoir si absolu sur ses semblables que de disposer de leur vie, de leur biens, et de les rendre misérables quand bon lui semble? Le droit de conquête ne s'étend pas assurément jusque là? Les sociétés ne sont-elles formées que pour servir de victimes à la fureur d'un infame, intéressé ou ambitieux? et ce monde n'est-il fait que pour assouvir la folie et la

rage d'un tyran dénaturé? Je ne pense pas qu'un homme raisonnable soutienne jamais une semblable cause, à moins qu'une ambition immodérée ne l'aveugle et n'obscurcisse en lui les lumières du bon sens et de l'humanité.

Il est très-faux qu'un prince puisse faire le mal impunément; car quand même ses sujets ne l'en puniroient pas d'abord, quand même les foudres du ciel ne l'écraseroient pas à point nommé, sa réputation n'en sera pas moins déchirée du public, son nom sera cité parmi ceux qui font horreur à l'humanité, et l'abomination de ses sujets sera sa punition. Quelles maximes de politique, ne point faire le mal à demi, exterminer totalement un peuple, ou du moins le réduire après l'avoir maltraité à la dure sujétion, de ne pouvoir désormais plus vous être redoutable, étouffer jusqu'aux moindres étincelles de la liberté, pousser le despotisme jusque sur les biens, et la violence jusque sur la vie des souverains. Non, il ne se peut rien de plus affreux, ces maximes sont aussi indignes d'un être raisonnable que d'un homme de probité; comme je me propose de réfuter cet article plus au long

dans le cinquième chapitre, j'y renvoie le lecteur.

Examinons à présent si ces colonies, pour l'établissement desquelles Machiavel fait commettre tant d'injustices à son prince, si ces colonies sont aussi utiles que l'auteur le dit. Ou vous envoyez dans le pays nouvellement conquis de puissantes colonies, ou vous y envoyez de foibles. Si ces colonies sont fortes, vous dépeuplez votre État considérablement, et vous chassez un grand nombre de vos nouveaux sujets *de vos conquêtes,* ce qui *affoiblit* vos forces, *puisque la plus grande puissance d'un prince consiste dans le grand nombre d'hommes qui lui obéissent.* Si vous envoyez des colonies foibles dans ces pays conquis, elles vous en garantiront mal la *sureté, puisque ce petit nombre d'hommes ne peut être comparable à celui des habitans;* ainsi vous aurez rendu malheureux ceux que vous chassez *de leurs biens* sans *en rien* profiter.

On fait donc *beaucoup* mieux d'envoyer des troupes dans le pays que l'on vient de se soumettre, *qui,* moyennant la discipline et le bon ordre, ne pourront point fouler les peuples, ni être à charge aux villes où on les met en garnison.

Je dois dire cependant, pour ne point trahir la vérité, que du tems de Machiavel les troupes étoient tout autre chose que ce qu'elles sont à présent; les souverains n'entretenoient point de grandes armées; ces troupes n'étoient pour la plupart qu'un amas de bandits qui, pour l'ordinaire, ne vivoient que de violences et de rapines: on ne connoissoit point alors ce que c'étoit que des *casernes et mille autres règlemens qui mettent en tems de paix un frein à la licence et au dérèglement du soldat. Dans des cas fâcheux les moyens les plus doux selon moi me paroissent toujours les meilleurs.*

„Un prince doit attirer à lui et protéger les petits princes ses voisins, semant la dissention parmi eux, afin d'élever ou d'abaisser ceux qu'il veut.“ C'est la quatrième maxime de Machiavel, *et c'est la politique d'un homme qui croiroit que l'univers n'est créé que pour lui. La fourberie et la scélératesse de Machiavel sont répandues dans cet ouvrage comme l'odeur empestée d'une voirie qui se communique à l'air d'alentour.* Un honnête homme seroit le médiateur de ces petits princes, qui termineroit leurs différens à l'amiable, et ga-

gneroit leur confiance par sa probité, et par les marques d'une impartialité entière dans leurs démêlés, et d'un désintéressement parfait pour sa personne! Sa *puissance* le rendroit le père de ses voisins *au lieu de* leur oppresseur, *et* sa grandeur les protégeroit au lieu de les abîmer.

Il est vrai d'ailleurs que des princes qui *en* ont voulu élever d'autres, se sont abîmés eux-mêmes: notre siècle en a fourni deux exemples. L'un est celui de Charles XII, qui éleva Stanislas sur le trône de Pologne, et l'autre est plus récent. Je conclus donc que l'usurpation ne méritera jamais de gloire, que les assassinats seront toujours abhorrés du genre humain, que les princes qui commettent des injustices et des violences envers leurs nouveaux sujets, s'aliéneront tous les esprits *par cette conduite* au lieu de les gagner; qu'il n'est pas possible de justifier le crime, et que tous ceux qui en voudront faire l'apologie, raisonneront aussi *pitoyablement* que Machiavel. *On mérite bien de perdre la raison et de parler en insensé lorsqu'on entreprend d'en faire un aussi abominable usage de l'art de raisonner que de le tourner contre le bien de l'humanité. C'est se blesser d'une épée*

qui ne nous est donnée que pour nous défendre. Je répète ce que j'ai dit dans le premier chapitre, les princes sont nés juges des peuples, c'est de la justice qu'ils tirent leur grandeur; ils ne doivent donc jamais renier le fondement de leur puissance, et l'origine de leur institution.

CHAPITRE III (*).

Il est sûr que les États nouvellement conquis doivent donner à un prince beaucoup plus de peine à gouverner que ceux dont le gouvernement a passé de ses aïeux toujours en ligne droite jusqu'en ses mains. — Mais comme il s'agit ici des conquêtes, je crois qu'il seroit bon, préalablement que d'entrer en matière, d'examiner ce que dit Machiavel qu'il est naturel à l'homme de souhaiter à faire des conquêtes, et qu'un conqué-

(*) L'autre rédaction du troisième chapitre se fait connoître comme antérieure, aussi bien par son contenu que par sa forme extérieure; il sera cependant intéressant pour les lecteurs d'en avoir connoissance.

rant ne sauroit manquer d'acquérir de la gloire.

Il me paroît qu'il est naturel à l'homme de conserver son bien, d'agrandir son domaine par des voies legitimes; mais il n'est naturel qu'à des âmes mal nées d'envier le bon d'autrui. Que deviendroit le monde si chacun vouloit envier le bien des autres? nous nous détruirions réciproquement, et à la fin il n'y auroit que le plus fort qui recueilleroit la succession des autres; l'idée d'un conquérant et l'idée de la gloire ne doivent point être confondues. Le conquérant doit avoir de grandes qualités, comme le sont la capacité dans le métier de la guerre, la valeur, l'art de conduire les esprits, et toutes les qualités qui méritent notre admiration; mais ces qualités ne méritent aucun éloge moral dès qu'on s'en sert pour la destruction du genre humain, et que l'ambition seule est le principe des actions qu'on admireroit séparément. — La vraie gloire n'est point de s'agrandir en détruisant d'autres hommes, de fonder sa puissance sur la misère des provinces entières, et de n'être il-

lustre qu'à force de faire des malheureux. La vraie gloire consiste à ne faire que des actions justes, à être humain, et à exercer toutes les qualités guerrières, lorsqu'il s'agit de notre honneur, de sauver des peuples opprimés et de repousser des violences. Telles sont les idées que la droite raison nous donne des conquérans et de la gloire, et si elles se trouvent différentes de celles de Machiavel, on ne doit l'attribuer qu'à l'ignorance de son siècle; c'étoit l'enfance des arts, et l'on prenoit tout ce qui étoit brillant pour argent comptant; à présent que la philosophie et l'esprit géométrique ont gagné le dessus dans le monde, on ne se laisse pas si facilement séduire par l'éclat d'une chose brillante et mauvaise, on apprécie les actions à leur juste valeur, et l'on n'a plus la démence d'accorder des louanges aux passions furieuses et désordonnées, qui causent le bouleversement des monarchies, le détrônement des princes, et la mort d'un nombre innombrable d'hommes.

Examinons à présent les moyens qu'indique notre politique pour conserver des conquêtes. Le premier est d'exterminer le sang

des princes qui ont régnés dans ce pays. C'est enseigner ouvertement le meurtre; je suis sûr qu'aucun lecteur ne sauroit lire une pareille horreur qu'en frémissant. Ce précepte est même si faux et si mauvais qu'il retourneroit assurément à la confusion de ceux qui en introduiroient la pratique; si le malheur leur en vouloit qu'ils fussent chassés de leur pays, ils auroient à s'attendre au talion. En introduisant toutes les violences que l'intérêt fait commettre dans le monde, personne ne pourroit posséder ses biens en sûreté, et il faudroit s'attendre incessamment à se voir chassé de son domaine et égorgé par un voisin plus heureux, plus puissant et plus insatiable d'ambition et d'intérêt que qu'on ne l'est; ce seroit un empire de loups, dont un tigre comme Machiavel mériteroit d'être le législateur. — Il faut envoyer des colonies dans les nouvelles conquêtes, dit Machiavel, pour s'en assurer la possession; l'auteur paroît triompher ici, à cause des exemples séduisans qu'il allègue de la pratique des Romains; cette pratique toute ancienne qu'elle ait été, n'en est pas moins

contraire à la justice; par quel droit déposséder une infinité d'habitans de leurs biens, de leurs maisons et de leurs terres pour en gratifier vos anciens sujets? par quel droit chasser ces misérables de leur maison paternelle dans un pays étranger, éloigné de leurs amis et de leurs proches? La raison qu'allègue notre politique est celle de tous les grands princes qui commettent des violences, c'est qu'ils le peuvent faire impunément, maxime abominable et qui est fausse. Non, les princes ne sauroient point faire le mal impunément, quand même leurs sujets ne les en puniroient point, quand même les foudres du ciel ne les écraseroient pas à point nommé, ils doivent redouter le public; ce sera leur réputation qui sera déchirée, et leur nom cité parmi le catalogue de ces monstres qui font l'horreur à l'humanité, et l'abomination de leurs sujets, qui leur servira de punition. Quelle politique, ne point faire le mal à demi, exterminer totalement un peuple, ou du moins le réduire après l'avoir maltraité à la dure sujétion, ne pouvoir vous être redoutable. Faites tout le mal que vous

voudrez, pourvu que vous n'ayez rien à craindre en le faisant; se peut-il que cette maxime sorte de la bouche d'un être raisonnable? les hommes forment-ils des sociétés que pour être les victimes d'un furieux que son intérêt ou son ambition dévore? et par quel droit, sous quelle apparence de justice ces méchancetés se peuvent-elles commettre?

Mais ces colonies après tout, qui donnent sujet à Machiavel de débiter ses abominables maximes, ces colonies sont-elles aussi avantageuses que notre politique le dit? je soutiens que non. Si vous envoyez de puissantes colonies de vos états dans les pays conquis, vous dépeuplez votre patrimoine, et vous vous appauvrissez de tous les sujets que vous perdez pour faire place à cette colonie; et si vous envoyez une petite colonie dans ces états, elle ne sera pas suffisante pour vous en garantir la sûreté. Ainsi il me paroît beaucoup plus convenable d'entretenir des troupes réglées et bien disciplinées dans les nouvelles conquêtes, qui, moyennant des casernes et de bonnes ordonnances, ne sauroient aucunement fouler le pays, ainsi que

l'objection de notre politique se trouve détruite. Je dois l'excuser cependant sur ce sujet, car dans les tems qu'il écrivoit, et des petits princes d'Italie dont il parloit les choses étoient bien différentes de ce qu'elles le sont à présen! en Europe, et l'on n'entretenoit ni d'aussi grandes armées ni on n'avoit d'aussi bon règlement pour les loger, les alimenter et leur discipline qu'on en voit à présent en Europe. Les troupes de ces petits princes d'Italie n'étoient qu'un amas de la lie du peuple, des bandits qui faisoient le métier d'honnêtes gens, mais qui ne laissoient pas de commettre beaucoup d'excès et de cruautés. Machiavel conseille ensuite aux princes d'établir leur résidence pour un tems dans leurs états nouvellement conquis. Les raisons qu'il en allègue me paroissent bonnes, je n'y ajoute qu'une considération, qui est, lorsque la situation des autres états de ce prince permet qu'il s'établisse à un endroit, qui ne soit pas trop éloigné du centre de ses provinces, ce qui pourroit donner lieu à beaucoup d'inconvéniens. — Machiavel dit

encore qu'un prince doit attirer à lui tous les petits princes ses voisins, et les protéger. Cette maxime seroit très-bonne s'il n'y ajoutoit point qu'il faudroit semer la dissention parmi eux, afin de pouvoir élever les uns ou abaisser les autres, selon qu'on y trouveroit son intérêt. Ce mauvais levain perce partout, le malhonnête homme se fait sentir dans toutes les maximes de Machiavel comme l'odeur d'une voirie, qui empeste tout l'air de ses environs.

Ce qui m'a paru de meilleur dans ce chapitre, est la maxime si connue: PRAEVENIRE QUAM PRAEVENIRI. *La prudence d'un prince veut qu'il prévienne ses ennemis et que, lorsqu'il se voit dans une situation où il ne peut point éviter la guerre, il la commence plutôt en portant le flambeau de la destruction dans le pays ennemi qu'en attendant qu'une armée ennemie inonde ses états. Ce n'est point une injustice alors; on peut l'accuser de pécher contre les formes, mais ce n'est pas ce qui doit l'embarrasser, si par là il apprend à ses ennemis à ne point l'inquiéter, vu que sa*

vigilance le met dans une situation à prévenir toujours leurs mauvais desseins. — Je conviens d'ailleurs de ce que Machiavel dit, qu'un prince qui en élève un autre, se ruine lui-même; nous en avons trop d'exemples dans l'histoire, et nous en voyons encore de nos jours. — Il me semble en gros, pour finir ce chapitre, que le moyen le plus sûr pour régner sur des états héréditaires ou conquis, est d'associer si indissolublement le bien-être des sujets avec l'intérêt du prince que le bonheur des sujets fasse le bonheur du prince, et le bonheur du prince celui de ses sujets.

CHAPITRE IV.

Pourquoi le royaume de Darius ne se souleva point après la mort d'Alexandre, qui l'avoit conquis.

Pour bien juger du génie des nations, il faut les comparer les unes avec les autres. Machiavel fait dans ce chapitre un parallèle des Turcs et des François, très-différens de coutumes, de moeurs et d'opinions; il examine les raisons qui

rendent la conquête de ce premier empire difficile à faire, mais aisée à conserver; de même qu'il remarque ce qui peut contribuer à faire subjuguer la France sans peine, et ce qui, la remplissant de troubles continuels, menace sans cesse le repos du possesseur.

L'auteur n'envisage les choses que d'un point de vue; il ne s'arrête qu'à la constitution des gouvernemens; il paroît croire que la puissance de l'empire des Perses et des Turcs n'étoit fondée que sur l'esclavage général de ces nations, et sur l'élévation unique d'un seul homme qui en est le chef; il est dans l'idée qu'un despotisme sans restriction, bien établi, est le moyen le plus sûr qu'ait un prince pour régner sans trouble, et pour résister vigoureusement à ses ennemis.

Du tems de Machiavel on regardoit encore en France les grands et les nobles comme de petits souverains, qui partageoient en quelque manière la puissance du prince; ce qui donnoit lieu aux divisions, fortifioit les partis, et fomentoit de fréquentes révoltes. Je ne sais cependant si le grand-seigneur n'est pas plutôt exposé à être détrôné qu'un roi de France. La différence qu'il y a entr'eux, c'est qu'un empereur turc est ordinai-

rement étranglé par les janissaires, et que les rois de France qui ont péri, ont été assassinés par des moines, ou par des monstres que des moines avoient formés. Mais Machiavel parle plutôt, dans ce chapitre, de révolutions générales que de cas particuliers; il a deviné, à la vérité, quelques ressorts d'une machine très-composée, mais il me semble qu'il n'a pas examiné les principaux.

La différence des climats, des alimens et de l'éducation des hommes, établissent une différence totale entre leur façon de vivre et de penser; de là vient la différence d'un moine italien et d'un Chinois lettré. Le tempérament d'un Anglois profond, mais hypocondre, est tout-à-fait différent du courage orgueilleux d'un Espagnol; et un François se trouve avoir aussi peu de ressemblance avec un Hollandois que la vivacité d'un singe en a avec le flegme d'une tortue.

On a remarqué de tout tems que le génie des peuples orientaux étoit un esprit de constance pour leurs pratiques et leurs anciennes coutumes, dont ils ne se départent presque jamais. Leur religion, différente de celle des Européens, les oblige encore en quelque façon à ne point favoriser au préjudice de leurs maîtres l'entreprise de ceux qu'ils

appellent les infidèles, et à éviter avec soin tout ce qui pourroit porter atteinte à leur religion, et bouleverser leurs gouvernemens. Voilà ce qui chez eux fait la sûreté du trône plutôt que celle du monarque; car ce monarque est souvent détrôné, mais l'empire n'est jamais détruit.

Le génie de la nation françoise, tout différent de celui des musulmans, fut tout-à-fait, ou du moins en partie, cause des fréquentes révolutions de ce royaume: la légèreté et l'inconstance fait le caractère de cette aimable nation; les François sont inquiets, libertins et très-enclins à s'ennuyer de tout; leur amour pour le changement s'est manifesté jusque dans les choses les plus graves. Il paroît que ces cardinaux haïs et estimés des François, qui successivement ont gouverné cet empire, ont profité des maximes de Machiavel pour rabaisser les grands, et de la connoissance du génie de la nation pour détourner ces orages fréquens dont la légèreté des sujets menaçoit sans cesse les souverains.

La politique du cardinal de Richelieu n'avoit pour but que d'abaisser les grands, pour élever la puissance du roi, et pour la faire servir de base à toutes les parties de l'État; il y réussit si bien

qu'aujourd'hui il ne reste plus de vestiges en France de la puissance des seigneurs et des nobles, et de ce pouvoir dont les rois prétendoient que les grands abusoient.

Le cardinal Mazarin marcha sur les traces de Richelieu; il essuya beaucoup d'oppositions, mais il réussit; il dépouilla de plus le parlement de ses prérogatives, de sorte que cette compagnie n'est aujourd'hui qu'un fantôme, à qui il arrive encore quelquefois de s'imaginer qu'il pourroit bien être un corps, mais qu'on fait ordinairement repentir de cette erreur.

La même politique qui porta les ministres à l'établissement d'un despotisme absolu en France, leur enseigna l'adresse d'amuser la légèreté et l'inconstance de la nation, pour la rendre moins dangereuse: mille occupations frivoles, la bagatelle et le plaisir, donnèrent le change au génie des François; de sorte que ces mêmes hommes qui avoient si long-tems combattu le grand César, qui secouèrent si souvent le joug sous les empereurs, qui appelèrent les étrangers à leur secours du tems de Valois, qui se liguèrent contre Henri IV, qui cabalèrent sous les minorités; ces François, dis-je, ne sont occupés de nos jours qu'à suivre le tor-

rent de la mode, à changer très-soigneusement de goûts, à mépriser aujourd'hui ce qu'ils ont admiré hier, à mettre l'inconstance et la légèreté dans tout ce qui dépend d'eux, à changer de maîtresse, de lieux, d'amusemens et de folie. Ce n'est pas tout; car de puissantes armées et un très-grand nombre de forteresses assurent à jamais la possession de ce royaume à ses souverains, et ils n'ont à présent rien à redouter des guerres intestines, non plus que des entreprises de leurs voisins.

CHAPITRE V.

Comment il faut gouverner les villes, ou les principautés, qui se gouvernoient par leurs propres lois avant que d'être conquises.

„Il n'est point, selon Machiavel, de moyen bien assuré pour conserver un État libre qu'on aura conquis, que celui de le détruire.“ C'est le moyen le plus sûr pour ne point craindre de révolte. Un Anglois eut la démence de se tuer, il y a quelques années, à Londres; on trouva sur sa table un billet où il justifioit son action, et où il marquoit qu'il s'étoit ôté la vie pour ne jamais deve-

nir malade. Voilà le cas d'un prince qui ruine un État pour ne point le perdre. Je ne parle pas d'humanité avec Machiavel, ce seroit profaner la vertu; on peut confondre Machiavel par lui-même, par cet intérêt, l'ame de son livre, ce dieu de la politique et du crime.

Vous dites, Machiavel, qu'un prince doit détruire un pays libre nouvellement conquis, pour le posséder plus sûrement; mais répondez-moi, à quelle fin a-t-il entrepris cette conquête? Vous me direz que c'est pour augmenter sa puissance, et pour se rendre plus formidable. C'est ce que je voulois entendre pour vous prouver qu'en suivant vos maximes il fait tout le contraire; car il lui en coûte beaucoup pour cette conquête, et il ruine ensuite l'unique pays qui pouvoit le dédommager de ses pertes. Vous m'avouerez qu'un pays saccagé, dépourvu d'habitans, ne sauroit par sa possession rendre un prince puissant. Je crois qu'un monarque qui posséderoit les vastes déserts de la Lybie et du Barca, ne seroit guère redoutable, et qu'un million de panthères, de lions et de crocodiles ne vaut pas un million de sujets, des villes riches, des ports navigables, remplis de vaisseaux, des citoyens industrieux, des troupes, et

tout ce que produit un pays bien peuplé. Tout le monde convient que la force d'un État ne consiste point dans l'étendue de ses bornes, mais dans le nombre de ses habitans. Comparez la Hollande avec la Russie; vous ne voyez qu'îles marécageuses et stériles, qui s'élèvent du sein de l'océan; une petite république qui n'a que 48 lieues de long sur 40 de large; mais ce petit corps est tout nerf: un peuple immense l'habite, et ce peuple industrieux est très-puissant et très-riche; il a secoué le joug de la domination espagnole, qui étoit alors la monarchie la plus formidable de l'Europe. Le commerce de cette république s'étend jusqu'aux extrémités du monde; elle figure immédiatement après les rois; elle peut entretenir en tems de guerre une armée de cinquante mille combattans, sans compter une flotte nombreuse et bien entretenue.

Jetez d'un autre côté les yeux sur la Russie; c'est un pays immense qui se présente à votre vue, c'est un monde semblable à l'univers lorsqu'il fut tiré du chaos. Ce pays est limitrophe d'un côté de la grande Tartarie et des Indes, d'un autre de la mer Noire et de la Hongrie; ses frontières s'étendent jusqu'à la Pologne, à la Lithuanie et à la

Courlande; la Suède la borne du côté du nord-ouest. La Russie peut avoir trois cents milles d'Allemagne de large sur plus de cinq cents milles de longueur; le pays est fertile en blés, et fournit toutes les denrées nécessaires à la vie, principalement aux environs de Moscou, et vers la petite Tartarie; cependant avec tous ces avantages il ne contient tout au plus que quinze millions d'habitans.

Cette nation qui commence à présent à figurer en Europe, n'est guère plus puissante que la Hollande en troupes de mer et de terre, et lui est beaucoup inférieure en richesses et en ressources.

La force d'un État ne consiste point dans l'étendue d'un pays, ni dans la possession d'une vaste solitude, ou d'un immense désert, mais dans la richesse des habitans et dans leur nombre. L'intérêt d'un prince est donc de peupler un pays, de le rendre florissant, et non de le dévaster et de le détruire. Si la méchanceté de Machiavel fait horreur, son raisonnement fait pitié, et il auroit mieux fait d'apprendre à bien raisonner que d'enseigner sa politique monstrueuse.

Un prince doit établir sa résidence dans une république nouvellement conquise; c'est la troisième

maxime de l'auteur. Elle est plus modérée que les autres; mais j'ai fait voir, dans le troisième chapitre, les difficultés qui peuvent s'y opposer.

Il me semble qu'un prince qui auroit conquis une république, après avoir eu des raisons justes de lui faire la guerre, pourroit se contenter de l'avoir punie, et lui rendre ensuite sa liberté; peu de personnes penseroient ainsi. Pour ceux qui auroient d'autres sentimens, ils pourroient s'en conserver la possession, en établissant de fortes garnisons dans les principales places de leur nouvelle conquête, et en laissant d'ailleurs jouir le peuple de toute sa liberté.

Insensés que nous sommes, nous voulons tout conquérir, comme si nous avions le tems de tout posséder, et comme si le terme de notre durée n'avoit aucune fin; notre tems passe trop vîte, et souvent lorsqu'on ne croit travailler que pour soi-même, on ne travaille que pour des successeurs indignes ou ingrats.

CHAPITRE VI.

Des nouveaux États que le prince acquiert par sa valeur et par ses propres armes.

Si les hommes étoient sans passions, il seroit pardonnable à Machiavel de vouloir leur en donner; ce seroit un nouveau Prométhée qui raviroit le feu céleste pour animer des automates. Les choses n'en sont point là effectivement, car aucun homme n'est sans passions. Lorsqu'elles sont modérées, elles sont l'ame de la société; mais lorsqu'on leur lâche le frein, elles en font la destruction.

De tous les sentimens qui tyrannisent notre ame, il n'en est aucun de plus funeste pour ceux qui en sentent l'impulsion, de plus contraire à l'humanité, et de plus fatal au repos du monde qu'une ambition déréglée, qu'un désir excessif de fausse gloire.

Un particulier qui a le malheur d'être né avec des dispositions semblables, est plus misérable encore que fou. Il est insensible pour le présent, et il n'existe que dans les tems futurs; rien dans le monde ne peut le satisfaire, et l'absinthe de

l'ambition mêle toujours son amertume à la douceur de ses plaisirs.

Un prince ambitieux est plus malheureux qu'un particulier; car sa folie étant proportionnée à sa grandeur, n'en est que plus vague, plus indocile et plus insatiable. Si les honneurs, si la grandeur servent d'aliment à la passion des particuliers, des provinces et des royaumes nourrissent l'ambition des monarques; et comme il est plus facile d'obtenir des charges et des emplois que de conquérir des royaumes, les particuliers peuvent encore plutôt se satisfaire que les princes.

Machiavel leur propose les exemples de Moïse, de Cyrus, de Romulus, de Thésée et d'Hiéron; on pourroit grossir facilement ce catalogue par ceux de quelques auteurs de sectes, comme de Mahomet en Asie, de Mango-Kapac en Amérique, d'Odin dans le nord, de tant de sectaires dans tout l'univers; et que les jésuites du Paraguai me permettent de leur offrir ici une petite place, qui ne peut que leur être glorieuse, les mettant au nombre des législateurs.

La mauvaise foi avec laquelle l'auteur use de ces exemples, mérite d'être relevée; il est bon

de découvrir toutes les finesses et toutes les ruses de ce séducteur.

Machiavel ne fait voir l'ambition que dans son beau jour (si elle en a un); il ne parle que des ambitieux qui ont été secondés de la fortune; mais il garde un profond silence sur ceux qui ont été les victimes de leurs passions. Cela s'appelle en imposer au monde, et l'on ne sauroit disconvenir que Machiavel joue dans ce chapitre le rôle de charlatan du crime.

Pourquoi, en parlant du législateur des Juifs, du premier monarque d'Athènes, du conquérant des Mèdes, du fondateur de Rome, de qui les succès répondirent à leurs desseins, Machiavel n'ajoute-t-il point l'exemple de quelques chefs du parti malheureux, pour montrer que si l'ambition fait parvenir quelques hommes, elle en perd le plus grand nombre? N'y a-t-il pas eu un Jean de Leyde, chef des anabaptistes, tenaillé, brûlé et pendu dans une cage de fer à Munster? Si Cromwel a été heureux, son fils n'a-t-il pas été détrôné? n'a-t-il pas vu porter au gibet le corps exhumé de son père? Trois ou quatre Juifs qui se sont dits Messies, n'ont-ils pas péri dans les supplices? et le dernier n'a-t-il pas fini par être

valet de cuisine chez le grand-seigneur après s'être fait musulman? Si Pepin détrôna son roi avec l'approbation du pape, Guise-le-Balafré, qui vouloit détrôner le sien avec la même approbation, n'a-t-il pas été assassiné? Ne compte-t-on pas plus de trente chefs de secte, et plus de mille autres ambitieux, qui ont fini par des morts violentes?

Il me semble d'ailleurs que Machiavel place assez inconsidérément Moïse avec Romulus, Cyrus et Thésée. Ou Moïse étoit inspiré, ou il ne l'étoit point. S'il ne l'étoit point (ce qu'on n'a garde de supposer), on ne pourroit le regarder alors que comme un imposteur, qui se servoit de Dieu à peu près comme les poètes emploient leurs dieux pour machine quand il leur manque un dénouement. Moïse étoit d'ailleurs si peu habile (à raisonner humainement) qu'il conduisit le peuple juif pendant quarante années par un chemin qu'ils auroient très-commodément fait en six semaines; il avoit très-peu profité des lumières des Égyptiens, et il étoit en ce sens-là beaucoup inférieur à Romulus, à Thésée et à ces héros. Si Moïse étoit inspiré de Dieu, comme il se voit dans tout, on ne peut le regarder que comme

l'organe aveugle de la toute-puissance divine; et le conducteur des Juifs étoit en ce sens bien inférieur, comme homme, au fondateur de l'empire romain, au monarque des Perses, et aux héros qui faisoient par leur propre valeur et par leurs propres forces de plus grandes actions que l'autre n'en faisoit avec l'assistance immédiate de Dieu.

J'avoue en général et sans prévention qu'il faut beaucoup de génie, de courage, d'adresse et de conduite pour égaler les hommes dont nous venons de parler; mais je ne sais point si l'épithète de vertueux leur convient. La valeur et l'adresse se trouvent également chez les voleurs de grands chemins et chez les héros; la différence qui est entr'eux, c'est que le conquérant est un voleur illustre, et que le voleur ordinaire est un faquin obscur; l'un reçoit des lauriers pour prix de ses violences, et l'autre la corde.

Il est vrai que toutes les fois que l'on voudra introduire des nouveautés dans le monde, il se présentera mille obstacles à surmonter, et qu'un prophète à la tête d'une armée fera plus de prosélytes que s'il ne combattoit qu'avec des argumens.

Il est vrai que la religion chrétienne ne se soutenant que par les disputes, fut foible et op-

primée, et qu'elle ne s'étendit en Europe qu'après avoir répandu beaucoup de sang; il n'en est pas moins vrai que l'on a pu donner cours à des opinions et à des nouveautés avec peu de peine. Que de religions, que de sectes ont été introduites avec une facilité infinie! Il n'y a rien de plus propre que le fanatisme pour accréditer des nouveautés, et il me semble que Machiavel a parlé d'un ton trop décisif sur cette matière.

Il me reste à faire quelques réflexions sur l'exemple d'Hiéron de Syracuse, que Machiavel propose à ceux qui s'élèveront par le secours de leurs amis et de leurs troupes.

Hiéron se défit de ses amis et de ses soldats, qui l'avoient aidé à l'exécution de ses desseins; il lia de nouvelles amitiés, et il leva d'autres troupes; je soutiens, en dépit de Machiavel et des ingrats, que la politique d'Hiéron étoit très-mauvaise, et qu'il y a beaucoup plus de prudence à se fier à des troupes dont on a expérimenté la valeur, et à des amis dont on a éprouvé la fidélité, qu'à des inconnus desquels on n'est point assuré. Je laisse au lecteur à pousser ce raisonnement plus loin; tous ceux qui abhorrent l'ingratitude, et qui sont assez heureux pour connoître

l'amitié, ne resteront point à sec sur cette matière.

Je dois cependant avertir le lecteur de faire attention aux sens différens que Machiavel assigne aux mots; qu'on ne s'y trompe pas lorsqu'il dit, *sans l'occasion la vertu s'anéantit;* cela signifie chez lui que sans des circonstances favorables les fourbes et les téméraires ne sauroient faire usage de leurs talens; c'est le chiffre du crime qui peut uniquement expliquer les obscurités de cet auteur.

Il me semble en général, pour conclure ce chapitre, que la seule occasion où un particulier peut sans crime s'élever à la royauté, est lorsqu'il est né dans un royaume électif, ou lorsqu'il délivre sa patrie.

Sobieski en Pologne, Gustave Vasa en Suède, les Antonins à Rome, voilà les héros de ces deux espèces; que César Borgia soit le modèle des machiavélistes, le mien est Marc-Aurèle.

CHAPITRE VII.

Des principautés nouvelles que l'on acquiert par les forces d'autrui ou par bonheur.

Comparez le prince de M. de Fénelon avec celui de Machiavel, vous verrez dans l'un le caractère d'un honnête homme, de la bonté, de la justice, de l'équité, toutes les vertus, en un mot, poussées à un degré éminent; il semble que ce soit de ces intelligences pures dont on dit que la sagesse est préposée pour veiller au gouvernement du monde; vous verrez dans l'autre la scélératesse, la fourberie, la perfidie, la trahison et tous les crimes: c'est un monstre, en un mot, que l'enfer même auroit peine à produire. Mais s'il semble que notre nature se rapproche de celle des anges en lisant le Télémaque, il paroît qu'elle s'approche des démons de l'enfer lorsqu'on lit le Prince de Machiavel. César Borgia, duc de Valentinois, est le modèle sur lequel l'auteur forme son prince, et qu'il a l'impudence de proposer pour exemple à ceux qui s'élèvent dans le monde par le secours de leurs amis, ou de leurs armes. Il est donc très-nécessaire de connoître quel étoit César Borgia,

afin de se former une idée du héros, et de l'auteur qui le célèbre.

Il n'y a aucun crime que César Borgia n'ait commis; il fit assassiner son frère, son rival de gloire et d'amour, presqu'aux yeux de sa propre soeur; il fit massacrer les Suisses du pape, par vengeance contre quelques Suisses qui avoient offensé sa mère; il dépouilla des cardinaux et des hommes riches pour assouvir la cupidité; il enleva la Romagne au duc d'Urbain son possesseur, et fit mettre à mort le cruel Dorco son sous-tyran; il fit assassiner, par une affreuse trahison, à Sinigaglia, quelques princes dont il croyoit la vie contraire à ses intérêts; il fit noyer une dame vénétienne dont il avoit abusé; mais que de cruautés ne se commirent point par ses ordres? et qui pourroit compter tous ces crimes? Tel étoit l'homme que Machiavel préfère à tous les grands génies de son tems, et aux héros de l'antiquité, et dont il trouve la vie et les actions dignes de servir d'exemple à ceux qu'élève la fortune.

Mais je dois combattre Machiavel dans un plus grand détail, afin que ceux qui pensent comme lui ne trouvent plus de subterfuges, et qu'il ne reste aucun retranchement à leur méchanceté.

César Borgia fonda le dessein de sa grandeur sur la dissention des princes d'Italie. Pour usurper tous les biens de mes voisins, il faut les affoiblir, et pour les affoiblir, il faut les brouiller: telle est la logique des scélérats.

Borgia vouloit s'assurer d'un appui: il fallut donc qu'Alexandre VI accordât dispense de mariage à Louis XII, pour qu'il lui prêtât son secours. C'est ainsi que tant de politiques se sont joués du monde, et qu'ils ne pensoient qu'à leurs intérêts, lorsqu'ils paroissoient le plus attachés à celui du ciel. Si le mariage de Louis XII étoit de nature à être rompu, le pape l'auroit dû rompre, supposé qu'il en eût le pouvoir; si ce mariage n'étoit pas de nature à être rompu, rien n'auroit dû y déterminer le chef de l'Église romaine.

Il falloit que Borgia se fît des créatures. Aussi corrompit-il par des présens la faction des Urbains. Mais ne cherchons point des crimes à Borgia, et passons-lui ses corruptions; ne fût-ce que parce qu'elles ont du moins quelque fausse ressemblance avec les bienfaits. Borgia vouloit se défaire de quelques princes de la maison d'Urbain, de Vitelotzo, d'Oliveto di Fermo, etc., et Ma-

chiavel dit qu'il eut la prudence de les faire venir à Sinigaglia, où il les fit périr par trahison.

Abuser de la bonne foi des hommes, user de ruses infames, trahir, se parjurer, assassiner, voilà ce que le docteur de la scélératesse appelle prudence. Mais je demande s'il y a de la prudence aux hommes à montrer comment on peut manquer de foi, et comment on peut se parjurer? Si vous renversez la bonne foi et le serment, quels seront les garans que vous aurez de la fidélité des hommes? Donnez-vous des exemples de trahison? craignez d'être trahi: en donnez-vous d'assassinat? craignez la main de vos disciples.

Borgia établit le cruel Dorco, gouverneur de la Romagne, pour réprimer quelques désordres; Borgia punit avec barbarie en d'autres de moindres vices que les siens. Le plus violent des usurpateurs, le plus faux des parjures, le plus cruel des assassins et des empoisonneurs, condamne aux plus affreux supplices quelques filous, quelques esprits remuans qui copioient le caractère de leur nouveau maître en miniature et selon leur petite capacité. Ce roi de Pologne dont la mort vient de causer tant de troubles en Europe,

agissoit bien plus conséquemment et plus noblement envers ses sujets saxons.

Les lois de Saxe condamnoient tout adultère à avoir la tête tranchée: je n'approfondis point l'origine de cette loi barbare, qui paroît plus convenable à la jalousie italienne qu'à la patience allemande.

Un malheureux transgresseur de cette loi est condamné; Auguste devoit signer l'arrêt de mort: mais Auguste étoit sensible à l'amour et à l'humanité, il donna sa grâce au criminel, et abrogea une loi qui le condamnoit tacitement lui-même.

La conduite de ce roi étoit d'un homme sensible et humain; César Borgia ne punissoit qu'en tyran féroce. Borgia fait mettre ensuite en pièces le cruel Dorco, qui avoit si parfaitement rempli ses intentions, afin de se rendre agréable au peuple en punissant l'organe de sa barbarie. Le poids de la tyrannie ne s'appesantit jamais d'avantage que lorsque le tyran veut revêtir les dehors de l'innocence, et que l'oppression se fait à l'ombre des lois.

Borgia poussant la prévoyance jusqu'au delà de la mort du pape son père, commençoit par

exterminer tous ceux qu'il avoit dépouillés de leurs biens, afin que le nouveau pape ne pût s'en servir contre lui. Voyez la cascade du crime; pour fournir aux dépenses, il faut avoir des biens; pour en avoir, il faut en dépouiller les possesseurs; et pour en jouir avec sûreté, il faut les exterminer: raisonnement des voleurs de grand chemin.

Borgia, pour empoisonner quelques cardinaux, les prie à souper chez son père. Le pape et lui prennent par mégarde d'un breuvage empoisonné; Alexandre VI en meurt; Borgia en réchappe pour traîner une vie malheureuse, digne salaire d'empoisonneurs et d'assassins.

Voilà la prudence, l'habileté et les vertus que Machiavel ne sauroit se lasser de louer: le fameux évêque de Meaux, le célèbre évêque de Nîmes, l'éloquent panégyriste de Trajan n'en eussent pas dit plus pour leur héros que Machiavel pour César Borgia. Si l'éloge qu'il en fait n'étoit qu'une ode, ou une figure de rhétorique, on pourroit louer la subtilité en détestant son choix; mais c'est tout le contraire: c'est un traité de politique qui doit passer à la postérité, c'est un ouvrage très-sérieux, dans lequel Machiavel est si

impudent que d'accorder des louanges au monstre le plus abominable que l'enfer ait vomi sur la terre; c'est s'exposer de sang froid à la haine du genre humain.

CHAPITRE VIII.

De ceux qui sont devenus princes par des crimes.

Je ne me sers que des propres paroles de Machiavel pour le confondre. Que pourrois-je dire de lui de plus atroce, sinon qu'il donne ici des règles pour ceux que leurs crimes élèvent à la grandeur suprême? C'est le titre de ce chapitre.

Si Machiavel enseignoit le crime, s'il dogmatisoit la perfidie dans une université de traîtres, il ne seroit pas étonnant qu'il traitât des matières de cette nature; mais il parle à tous les hommes. Car un auteur qui se fait imprimer, se communique à l'univers; il s'adresse principalement à ceux d'entre les hommes qui doivent être les plus vertueux, puisqu'ils sont destinés à gouverner les autres. Qu'y a-t-il de plus infame, de plus insolent, que de leur enseigner la trahison, la perfidie et le meurtre? Il seroit plutôt à souhaiter,

pour le bien des hommes, que des exemples pareils à ceux d'Agathocle et d'Oliveto di Fermo, que Machiavel se fait un plaisir de citer, fussent à jamais ignorés.

La vie d'un Agathocle, ou celle d'un Oliveto di Fermo, sont capables de développer en un homme que son instinct porte à la scélératesse, ce germe dangereux qu'il renferme en soi sans le bien connoître. Combien de jeunes gens qui se sont gâté l'esprit par la lecture des romans, qui ne voyoient et ne pensoient plus que comme Gandalin ou Médor? Il y a quelque chose d'épidémique dans la façon de penser, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, qui se communique d'un esprit à l'autre. Cet homme extraordinaire, ce roi aventurier, digne de l'ancienne chevalerie, ce héros vagabond, dont toutes les vertus, poussées à un certain excès, dégénérèrent en vices, Charles XII en un mot, portoit depuis sa plus tendre enfance la vie d'Alexandre-le-Grand sur soi; et bien des personnes qui ont connu particulièrement cet Alexandre du nord, assurent que ce fut Quinte-Curce qui ravagea la Pologne, que Stanislas devint roi d'après Abdolonyme, et que la bataille d'Arbelles occasionna la défaite de Pultava.

Me seroit-il permis de descendre d'un aussi grand exemple à de moindres? Il me semble que, lorsqu'il s'agit de l'histoire de l'esprit humain, la différence des conditions et des états disparoissant, les rois ne sont que des hommes; et tous les hommes sont égaux: il ne s'agit que des impressions ou des modifications en général qu'ont produites de certaines causes extérieures sur l'esprit humain.

Toute l'Angleterre fait ce qui arriva à Londres il y a quelques années; on y représenta une assez médiocre comédie sous le titre „des voleurs et des tours de gueux"; le sujet de cette pièce étoit l'imitation de quelques tours de souplesse et de filouterie de voleurs. Il se trouva que beaucoup de personnes s'aperçurent, au sortir de ces représentations, de la perte de leurs bagues, de leurs tabatières et de leurs montres; et l'auteur se fit si promptement des disciples, qu'ils pratiquoient ses leçons dans le parterre même. Ceci prouve assez, ce me semble, combien il est pernicieux de citer de mauvais exemples.

La première réflexion de Machiavel sur Agathocle et sur Fermo roule sur les raisons qui les

soutinrent dans leurs petits États malgré leurs cruautés. L'auteur l'attribue à ce qu'ils avoient commis ces cruautés à propos: or être prudemment barbare, et exercer la tyrannie conséquemment, signifie, selon ce politique, exécuter tout d'un coup et à la fois toutes les violences et tous les crimes que l'on juge utiles à ses intérêts.

Faites assassiner ceux qui vous sont suspects et dont vous vous méfiez, et ceux qui se déclarent vos ennemis; mais ne faites point traîner votre vengeance. Machiavel approuve des actions semblables aux vêpres siciliennes, à l'affreux massacre de la Saint-Barthélémi, où il se commit des cruautés qui font frémir l'humanité. Ce monstre ne compte pour rien l'horreur de ces crimes, pourvu qu'on les commette d'une manière qui en impose aux peuples, qui effraie au moment où ils sont récens; et il en donne pour raison que les idées s'en évanouissent plus facilement dans le public que celles des cruautés successives et continues des princes: comme s'il n'étoit pas également mauvais de faire périr mille personnes en un jour, ou de les faire assassiner par intervalles.

Ce n'est pas tout que de confondre l'affreuse

morale de Machiavel, il faut encore le convaincre de fausseté et de mauvaise foi.

Il est premièrement faux, comme le rapporte Machiavel, qu'Agathocle ait joui en paix du fruit de ses crimes; il a été presque toujours en guerre contre les Carthaginois; il fut même obligé d'abandonner en Afrique son armée, qui massacra ses enfans après son départ; et il mourut lui-même d'un breuvage empoisonné que son petit-fils lui fit prendre. Oliveto di Fermo périt par la perfidie de Borgia, digne salaire de ses crimes; et comme ce fut une année après son usurpation, sa chute paroît si accélérée qu'elle semble avoir prévenu par sa punition ce que lui préparoit la haine publique.

L'exemple d'Oliveto di Fermo ne devoit donc point être cité par l'auteur, puisqu'il ne prouve rien. Machiavel voudroit que le crime fût heureux, et il se flatte par là d'avoir quelque bonne raison de l'accréditer, ou du moins un argument passable à produire.

Mais supposons que le crime puisse se commettre avec sécurité, et qu'un tyran puisse exercer impunément la scélératesse; quand même il ne craindroit point une mort tragique, il sera égale-

ment malheureux de se voir l'opprobre du genre humain; il ne pourra point étouffer ce témoignage intérieur de sa conscience qui dépose contre lui; il ne pourra point imposer silence à cette voix puissante qui se fait entendre sur les trônes des rois; il ne pourra point éviter cette funeste mélancolie qui frappera son imagination, qui sera son bourreau en ce monde.

Qu'on lise la vie d'un Denis, d'un Tibère, d'un Néron, d'un Louis XI, d'un tyran Basilowitz, etc., l'on verra que ces monstres, également insensés et furieux, finirent de la manière du monde la plus malheureuse. L'homme cruel est d'un tempérament misanthrope et atrabilaire; si dès son jeune âge il ne combat cette malheureuse disposition de son corps, il ne sauroit manquer de devenir aussi furieux qu'insensé. Quand même donc il n'y auroit point de justice sur la terre, et point de Divinité au ciel, il faudroit d'autant plus que les hommes fussent vertueux, puisque la vertu les unit et leur est absolument nécessaire pour leur conservation, et que le crime ne peut que les rendre infortunés et les détruire.

CHAPITRE IX.

De la principauté civile.

Il n'y a point de sentiment plus inséparable de notre être que celui de la liberté; depuis l'homme le plus policé jusqu'au plus barbare, tous en sont pénétrés également; car comme nous naissons sans chaînes, nous prétendons vivre sans contrainte. C'est cet esprit d'indépendance et de fierté qui a produit tant de grands hommes dans le monde, et qui a donné lieu aux gouvernemens républicains, lesquels établissent une espèce d'égalité entre les hommes, et les rapprochent d'un état naturel.

Machiavel donne en ce chapitre de bonnes maximes de politique à ceux qui s'élèvent à la puissance suprême par le consentement des chefs d'une république: voilà presque le seul cas où il permette d'être honnête homme; mais malheureusement ce cas n'arrive presque jamais. L'esprit républicain, jaloux à l'excès de sa liberté, prend ombrage de tout ce qui peut lui donner des entraves, et se révolte contre la seule idée d'un maître. On connoît dans l'Europe des peuples

qui ont secoué le joug de leurs tyrans, pour jouir de l'indépendance; mais on n'en connoît point, qui de libres qu'ils étoient, se soient assujettis à un esclavage volontaire.

Plusieurs républiques sont retombées par la suite des tems sous le despotisme; il paroît même que c'est un malheur inévitable, qui les attend toutes.

Car comment une république résisteroit-elle éternellement à toutes les causes qui minent sa liberté? Comment pourroit-elle contenir toujours l'ambition des grands qu'elle nourrit dans son sein? Comment pourroit-elle à la longue veiller sur les séductions et les sourdes pratiques de ses voisins, et sur la corruption de ses membres, tant que l'intérêt sera tout puissant chez les hommes? Comment peut-elle espérer de sortir toujours heureusement des guerres qu'elle aura à soutenir? Comment pourra-t-elle prévenir ces conjonctures fâcheuses pour sa liberté, ces momens critiques et décisifs, et ces hasards qui favorisent les corrompus et les audacieux? Si les troupes sont commandées par des chefs lâches et timides, elle deviendra la proie de ses ennemis; et si elles ont à leur tête des hommes vaillans et

hardis, ils seront dangereux dans la paix, après avoir servi dans la guerre.

Les républiques se sont presque toutes élevées de l'abîme de la tyrannie au comble de la liberté, et elles sont presque toutes retombées de cette liberté dans l'esclavage. Ces mêmes Athéniens qui du tems de Démosthène outrageoient Philippe de Macédoine, rampèrent devant Alexandre. Ces mêmes Romains qui abhorroient la royauté après l'expulsion des rois, souffrirent patiemment au bout de quelques siècles toutes les cruautés de leurs empereurs; et ces mêmes Anglois qui mirent à mort Charles Ier, parce qu'il empiétoit sur leurs droits, plièrent la roideur de leur courage sous la puissance altière de leur Protecteur. Ce ne sont donc point ces républiques qui se sont donné des maîtres par leur choix; mais des hommes entreprenans, aidés de quelques conjonctures favorables, les ont soumises contre leur volonté.

De même que les hommes naissent, vivent un tems, et meurent par maladies ou par l'âge, de même les républiques se forment, fleurissent quelques siècles, et périssent enfin par l'audace d'un citoyen, ou par les armes de leurs ennemis.

Tout a son période; tous les empires, et les plus grandes monarchies même, n'ont qu'un tems: les républiques sentent toutes que ce tems arrivera, et elles regardent toute famille trop puissante comme le germe de la maladie qui doit leur donner le coup de la mort.

On ne persuadera jamais à des républicains vraiment libres, de se donner un maître, je dis le meilleur maître; car ils vous diront toujours qu'il vaut mieux dépendre des lois que du caprice d'un seul homme.

CHAPITRE X.

Comment il faut mesurer les forces de toutes les principautés.

Depuis le tems où Machiavel écrivoit son prince politique, le monde est si fort changé qu'il n'est presque plus reconnoissable. Si quelque habile capitaine de Louis XII reparoissoit de nos jours, il seroit entièrement désorienté; il verroit qu'on fait la guerre avec des armées innombrables, que l'on peut à peine faire subsister en campagne,

entretenues pendant la paix comme dans la guerre; au lieu que de son tems, pour frapper les grands coups, et pour exécuter les grandes entreprises, une poignée de monde suffisoit, et les troupes étoient congédiées après la guerre finie: au lieu de ces vêtemens de fer, de ces lances, de ces arquebuses à rouet, il trouveroit des habits d'ordonnance, des fusils et des baïonnettes, des méthodes nouvelles pour camper, pour assiéger, pour donner bataille, et l'art de faire subsister des troupes, tout aussi nécessaire à présent que le pouvoit être autrefois celui de battre l'ennemi.

Mais que ne diroit pas Machiavel lui-même, s'il pouvoit voir la nouvelle forme du corps politique de l'Europe, et tant de grands princes qui figurent à présent dans le monde, qui n'y étoient pour rien alors? la puissance des rois solidement établie, la manière de négocier des souverains, et cette balance qu'établit en Europe l'alliance de quelques princes considérables, pour s'opposer aux ambitieux, et qui n'a pour but que le repos du monde?

Toutes ces choses ont produit un changement si général et si universel qu'elles rendent la plu-

part des maximes de Machiavel inapplicables à notre politique moderne. C'est ce que fait voir principalement ce chapitre. Je dois en rapporter quelques exemples.

Machiavel suppose „qu'un prince dont le pays est étendu, qui avec cela a beaucoup d'argent et de troupes, peut se soutenir par ses propres forces, sans l'assistance d'aucun allié, contre les attaques de ses ennemis."

C'est ce que j'ose contredire; je dis même plus, et j'avance qu'un prince, quelque redouté qu'il soit, ne sauroit lui seul résister à des ennemis puissans, et qu'il lui faut nécessairement le secours de quelques alliés. Si le plus formidable, le plus puissant prince de l'Europe, si Louis XIV fut sur le point de succomber dans la guerre de la succession d'Espagne, et si faute d'alliances il ne put presque plus résister à la ligue de tant de rois et de princes qui pensa l'accabler, à plus forte raison tout souverain qui lui est inférieur, ne peut-il, sans hasarder beaucoup, demeurer isolé, et privé de fortes alliances.

On dit, et cela se répète sans beaucoup de réflexion, que les traités sont inutiles, puisqu'on

n'en remplit presque jamais tous les points, et qu'on n'est pas plus scrupuleux là-dessus dans notre siècle qu'en tout autre. Je réponds à ceux qui pensent ainsi, que je ne doute nullement qu'ils ne trouvent des exemples anciens, et même de très-récens, de princes qui n'ont point rempli exactement leurs engagemens; mais cependant qu'il est toujours très-avantageux de faire des traités. Les alliés que vous vous faites, seront autant d'ennemis que vous aurez de moins; et s'il ne vous sont d'aucun secours, vous les réduirez toujours certainement à observer une exacte neutralité.

Machiavel parle ensuite des PRINCIPINI, de ces souverains en miniature, qui, n'ayant que de petits États, ne peuvent point mettre d'armée en campagne. L'auteur appuie beaucoup sur ce qu'ils doivent fortifier leur capitale, afin de s'y renfermer avec leurs troupes en tems de guerre.

Les princes italiens dont parle Machiavel, ne sont proprement que des hermaphrodites de souverains, et des particuliers; ils ne jouent le rôle de grands seigneurs qu'avec leurs domestiques: ce qu'on pourroit leur conseiller de meilleur, se-

roit, ce me semble, de diminuer en quelque chose l'opinion infinie qu'ils ont de leur grandeur, de la vénération extrême qu'ils ont pour leur ancienne et illustre race, et du zèle inviolable qu'ils ont pour leurs armoiries. Les personnes sensées disent qu'ils feroient mieux de ne figurer dans le monde que comme des seigneurs qui sont bien à leur aise, de quitter une bonne fois les échasses sur lesquelles leur orgueil les monte, de n'entretenir tout au plus qu'une garde suffisante pour chasser les voleurs de leur château, en cas qu'il y en eût d'assez affamés pour y chercher subsistance, et de raser les remparts, les murailles, et tout ce qui peut donner l'air d'une place forte à leur résidence.

En voici les raisons: la plupart des petits princes, et nommément ceux d'Allemagne, se ruinent par la dépense excessive, à proportion de leurs revenus, que leur fait faire l'ivresse de leur vaine grandeur; ils s'abîment pour soutenir l'honneur de leur maison, et ils prennent par vanité le chemin de la misère et de l'hôpital; il n'y a pas jusqu'au cadet du cadet d'une ligne apanagée, qui ne s'imagine être quelque chose de semblable à Louis XIV: il bâtit son Ver-

sailles; il a ses maîtresses; il entretient ses armées.

Il y a actuellement un certain prince apanagé d'une grande maison, qui par un raffinement de la grandeur, entretient exactement à son service tous les corps de troupes qui composent la maison d'un grand roi, et cela si fort en diminutif, qu'il faut un microscope pour apercevoir chacun de ces corps en particulier; son armée seroit peut-être assez forte pour représenter une bataille sur le théâtre de Vérone.

J'ai dit en second lieu que les petits princes faisoient mal de fortifier leur résidence, et la raison en est toute simple; ils ne sont pas dans le cas de pouvoir être assiégés par leurs semblables, puisque des voisins plus puissans qu'eux se mêlent d'abord de leur démêlé, et leur offrent une médiation qu'il ne dépend pas d'eux de refuser: ainsi au lieu de sang répandu, deux coups de plume terminent leurs petites querelles.

A quoi leur serviroient donc leurs forteresses? quand même elles seroient en état de soutenir un siége de la longueur de celui de Troie contre leurs petits ennemis, elles n'en soutiendroient pas un comme celui de Jérico devant les armées d'un

monarque puissant. Si d'ailleurs de grandes guerres se font dans leur voisinage, il ne dépend pas d'eux de rester neutres, ou ils sont totalement ruinés; et s'ils embrassent le parti d'une des puissances belligérantes, leur capitale devient la place de guerre de ce prince.

L'idée que Machiavel nous donne des villes impériales d'Allemagne, est toute différente de ce qu'elles sont à présent; un pétard suffiroit, et même un mandement de l'empereur, pour se rendre maître de ces villes. Elles sont toutes mal fortifiées, la plupart avec d'anciennes murailles flanquées en quelques endroits par de grosses tours, et entourées de fossés que des terres écroulées ont presqu'entièrement comblés. Elles ont peu de troupes, et celles qu'elles entretiennent sont mal disciplinées: leurs officiers sont, ou le rebut de l'Allemagne pour la plupart, ou de vieilles gens qui ne sont plus en état de servir. Quelques-unes des villes impériales ont une assez bonne artillerie; mais cela ne suffiroit point pour s'opposer à l'empereur, qui a coutume de leur faire sentir assez souvent leur foiblesse. En un mot, faire la guerre, livrer des batailles, attaquer ou défendre des forteresses, est uniquement

l'affaire des grands souverains; et ceux qui veulent les imiter sans en avoir la puissance, ressemblent à celui qui contrefaisoit le bruit du tonnerre et se croyoit Jupiter.

CHAPITRE XI.

Des principautés ecclésiastiques.

J'ai toujours trouvé fort étrange que ceux qui se disent les successeurs des apôtres (j'entends de quelques gueux prêcheurs d'humilité et de répentance) possédassent de grands biens, raffinassent sur le luxe, et remplissent des postes plus propres à satisfaire la vanité du siècle et l'ostentation des grands qu'à occuper des hommes qui doivent méditer sur le néant de la vie humaine et sur l'oeuvre de leur salut. On trouve cependant que le clergé de l'Église romaine est puissamment riche, que des évêques occupent le rang des princes souverains, et que la puissance temporelle et spirituelle du premier évêque des chrétiens le rend en

quelque façon l'arbitre des rois, et la quatrième personne de la Divinité.

Les ecclésiastiques ou les théologiens distinguent plus scrupuleusement que tout autre les attributs de l'âme de ceux du corps; mais c'est sur le sujet de leur ambition qu'on devroit rétorquer leurs argumens. Vous (pourroit-on leur dire) dont la vocation renferme les devoirs de votre ministère au spirituel, comment l'avez-vous si grossièrement confondu avec le temporel? vous qui employez si subtilement le distinct lorsqu'il s'agit de l'esprit que vous ne connoissez point, et de la matière que vous connoissez très-peu, d'où vient que vous rejetez ces distinctions lorsqu'il s'agit de vos intérêts? c'est que ces messieurs s'embarrassent peu du jargon inintelligible qu'ils parlent, et beaucoup des gros revenus qu'ils tirent; c'est que leur façon de raisonner doit être conforme à l'orthodoxie, comme leur façon d'agir aux passions dont ils sont animés, et que les objets palpables de la nature l'emportent autant sur l'intellectuel que le

bonheur réel de cette vie sur le bonheur idéal de l'autre monde.

Cette puissance étonnante des ecclésiastiques fait le sujet de ce chapitre, de même que tout ce qui regarde leur gouvernement temporel. Machiavel trouve que les princes ecclésiastiques sont fort heureux, puisqu'ils n'ont à craindre ni la mutinerie de leurs sujets ni l'ambition de leurs voisins. Les noms respectables et imposans de la Divinité les met à l'abri de tout ce qui pourroit s'opposer à leur intérêt et à leur grandeur. Les princes qui les attaqueroient, craignent le sort des Titans, et les peuples qui les désobéiroient, redoutent le destin des sacriléges. La pieuse politique de cette espèce de souverains s'applique à persuader au monde ce que Despréaux exprime si bien dans ce vers:

Qui n'aime pas Cotin, n'aime Dieu ni le Roy (*).

Ce qu'il y a d'étrange c'est que les princes

(*) M. l'abbé Cotin est redevable de la plus grande partie de sa renommée aux satyres de Boileau, qui l'a choisi, plus qu'il en avoit le droit, pour objet de ses rail-

trouvent assez de dupes dont la crédulité se repose sur leur bonne foi, et qui adhèrent sans autre examen à ce que les ecclésiastiques jugent à propos de leur faire croire.

Il est certain cependant qu'aucun pays ne fourmille plus de mendians que ceux des prêtres; c'est là qu'on peut voir un tableau touchant de toutes les misères humaines; non pas de ces pauvres que la libéralité et les aumônes des souverains y attirent, de ces insectes qui s'attachent aux riches, et qui rampent à la suite de l'opulence; mais de ces gueux faméliques que la charité de leurs *évêques* prive du nécessaire, pour prévenir la corruption et les abus que le peuple a coutume de faire de la superfluité.

Ce sont sans doute les lois de Sparte, où l'argent étoit défendu, sur lesquelles se fondent les principes de ces gouvernemens ecclésiastiques; à la différence près que les prélats se

leries; car Cotin occupe une place assez honorable dans les annales de la littérature de son tems. Le vers cité par le roi, ne se trouve pas dans ces satyres, et il est probable qu'il pensoit à ces lignes de la neuvième satyre:

Qui méprise Cotin, n'estime point son Roy,
Et n'a, selon Cotin, ni Dieu, ni foi, ni loi.

réservent l'usage des biens dont *ils dépouillent très-dévotement leurs sujets.* Heureux, disent-ils, sont les pauvres, car ils hériteront le royaume des cieux; et comme ils veulent que tout le monde se sauve, ils ont soin de rendre tout le monde indigent. *O piété ecclésiastique, jusqu'où ne s'étend point votre sage prévoyance!*

Rien ne devroit être plus édifiant que l'histoire des chefs de l'Église *ou* des vicaires de Jésus-Christ; on se persuade d'y trouver des exemples de moeurs irréprochables et saintes; cependant c'est tout le contraire, ce ne sont que des obscénités, des abominations, et des sources de scandale; et l'on ne sauroit lire la vie des papes sans détester leurs cruautés et leurs perfidies.

On y voit en gros leur ambition à augmenter leur puissance temporelle *et leur grandeur*, leur avarice *sordide* à faire passer *de grands biens sous des prétextes injustes et malhonnêtes* dans leurs familles, pour enrichir leurs neveux, leurs maîtresses, ou leurs bâtards.

Ceux qui réfléchissent peu, trouvent singulier que les peuples souffrent avec tant de docilité et de patience l'oppression de cette espèce de

souverains, qu'ils n'ouvrent point les yeux sur les vices et les excès des ecclésiastiques, *qui les dégradent*, et qu'ils endurent d'un front tondu ce qu'ils ne souffriroient point d'un front couronné de lauriers. Ce phénomène paroît moins étrange à ceux qui connoissent le pouvoir de la superstition sur les idiots, et du fanatisme sur l'esprit humain; ils savent que la religion est une ancienne machine, qui ne s'usera jamais, dont on s'est servi de tout tems pour s'assurer de la fidélité des peuples, et pour mettre un frein à l'indocilité de la raison humaine; ils savent que l'erreur peut aveugler les hommes les plus pénétrans, et qu'il n'y a rien de plus triomphant que la politique de ceux qui mettent le ciel et l'enfer, Dieu et les démons en oeuvre pour parvenir à leurs desseins. Tant il est vrai que la *vraie* religion même, cette source la plus pure de tous nos biens, devient souvent, par un trop déplorable abus, l'origine et le principe de nos maux.

L'auteur remarque très-judicieusement ce qui contribua le plus à l'élévation du saint-siège. Il en attribue la raison principale à l'habile conduite d'Alexandre VI, de ce pontife qui poussoit sa cruauté et *son* ambition à un excès

énorme, et qui ne connoissoit de justice que *la perfidie. On ne sauroit donc confondre sans une espèce de blasphème, l'édifice de l'ambition de ce pontife avec l'ouvrage de la Divinité. Le ciel ne pouvoit donc point avoir de part immédiate à l'élévation de cette grandeur temporelle, et ce n'est que l'ouvrage d'un homme très-méchant et très-dépravé. On ne sauroit ainsi mieux faire que de distinguer toujours soigneusement dans les ecclésiastiques, quelque rang qu'ils occupent, le maquignon de la parole de Dieu en tems qu'ils annoncent les ordres divins de l'homme corrompu en tems qu'ils ne pensent qu'à satisfaire leurs passions.*

L'éloge de Léon X fait la conclusion de ce chapitre, mais cet éloge n'a guère de poids, puisque Machiavel étoit le contemporain de ce pape; toute louange d'un sujet à l'égard de son maître ou d'un auteur à un prince, paroît, quoiqu'on en dise, s'approcher beaucoup de la flatterie. Notre sort tant que nous sommes, ne doit être décidé que par la postérité, qui juge sans passions et sans intérêt. Machiavel devoit

moins tomber dans le défaut de la flatterie que tout autre, car il n'étoit pas juge compétent du vrai mérite, ne connoissant pas même ce que c'est que la vertu; et je ne sais s'il auroit été plus avantageux d'être loué ou d'être blâmé par lui? J'abandonne cette question au lecteur: c'est à lui d'en juger.

CHAPITRE XII.

Combien il y a de sortes de milices, et ce que vaut la soldatesque mercenaire.

TOUT est varié dans l'univers: *la fécondité de la nature se plait à se manifester par des productions, qui dans un même genre sont cependant différentes les unes des autres; cela ne se voit non seulement dans les plantes, dans les animaux, dans les paysages, dans les traits, le coloris, la figure et la constitution des hommes, mais cette opération de la nature est si universelle, si générale, qu'elle s'étend jusqu'au tempérament des empires et des monarchies, s'il*

m'est permis de m'exprimer ainsi. J'entends en général par le tempérament d'un *empire*, son étendue, le nombre *des peuples qui l'habitent, sa situation à l'égard de ses voisins et de* son commerce, ses coutumes, ses lois, son fort, son foible, ses richesses et ses ressources.

Cette différence de gouvernement est très-sensible, et elle est infinie, lorsqu'on veut descendre jusque dans les détails. De même que les médecins ne possèdent aucun secret, *aucune panacée pour guérir* toutes les maladies, *ni aucun remède qui convienne* à toutes les complexions, de même les politiques *les plus experts et les plus habiles* ne sauroient-ils prescrire des règles générales *de politique* dont l'application soit à l'usage de toutes les formes de gouvernement *et de chaque pays en particulier.*

Cette réflexion me conduit naturellement à examiner le sentiment de Machiavel sur les troupes étrangères et mercenaires. L'auteuren rejette entièrement l'usage, s'appuyant sur des exemples par lesquels il prétend prouver que ces troupes ont été plus préjudiciables aux États qui s'en sont servis, qu'elles ne leur ont été *de quelque secours.*

Il est sûr, et l'expérience a fait voir en général que les meilleurs troupes d'un État *quelconque* sont les nationales. On pourroit appuyer ce sentiment par les exemples de la valeureuse résistance de Léonidas aux Thermopyles, *par l'infériorité que les Lacédémoniens eurent sous les autres Grecs lorsque c'étoient leurs esclaves qui combattoient pour eux, et par les progrès étonnans de l'empire romain lorsque ses légions n'étoient composées que de citoyens de Rome; ce furent les nationaux et non pas les étrangers qui soumirent le monde entier à la domination de cette superbe et fière république.* Cette maxime de Machiavel peut donc convenir à tous les peuples assez riches d'habitans pour *qu'ils puissent* fournir un nombre suffisant de soldats pour leur défense. Je suis persuadé, comme l'auteur, *qu'un empire* est mal servi par des mercenaires, et que la fidélité et le courage des soldats *possessionés* dans le pays les surpasse de beaucoup. Il est principalement dangereux de laisser languir dans l'inaction, et de laisser efféminer *ses sujets* par la mollesse, dans le tems que les fatigues de la guerre et les combats aguerrissent leurs voisins.

On à remarqué plus d'une fois que les Etats qui sortoient des guerres civiles ont été infiniment supérieurs à leurs ennemis, *puisque* tout est soldat dans une guerre civile, que le mérite *se* distingue indépendamment de la faveur, *et que les hommes sont des animaux de coutume, chez qui l'habitude décide de tout.*

Cependant il y a des cas qui semblent demander exemption de cette règle. Si des royaumes ou des empires ne produisent pas une *assez* grande multitude d'hommes qu'il en faut pour les armées, et qu'en consume la guerre, la nécessité oblige de recourir aux mercenaires, comme à l'unique moyen de suppléer aux défauts de l'État.

On trouve alors des expédiens qui lèvent la plupart des difficultés, et, ce que Machiavel trouve de vicieux dans cette espèce de milice, on la mêle soigneusement avec les nationaux, pour les empêcher de faire bande à part, pour les *habituer au même ordre*, à la même discipline et à la même fidélité; *et* l'on *porte* sa principale attention *sur* ce que le nombre des étrangers n'excède point le nombre des nationaux.

Il y a un roi du nord, dont l'armée est composée de cette sorte de mixtes, et qui n'en est pas moins puissant et formidable. La plupart des troupes européennes sont composées de nationaux et de mercenaires; ceux qui cultivent les terres, ceux qui habitent les villes, moyennant une certaine taxe qu'ils payent pour l'entretien des troupes qui doivent les défendre, ne vont plus à la guerre. Les soldats qui ne sont composés que de la plus vile partie *du peuple*, de fainéans qui aiment mieux l'oisiveté que le travail, de débauchés qui cherchent la licence et l'impunité dans les troupes, *de ceux qui manquent de docilité et d'obéissance envers leurs parens*, de jeunes écervelés qui s'enrôlent par *libertinage, et qui ne servent que par légèreté*, ont aussi peu d'inclination et d'attachement pour leur maître que les étrangers. Que ces troupes sont différentes de ces Romains qui conquirent le monde! Ces désertions, si fréquentes de nos jours dans toutes les armées, étoient quelque chose d'inconnu chez les Romains; ces hommes, qui combattoient pour leur famille, pour leurs pénates, pour la bourgeoisie romaine, et pour tout ce qu'ils avoient de plus cher dans

cette vie, ne pensoient pas à trahir tant d'intérêts à la fois par une lâche désertion.

Ce qui fait la sûreté des grands princes de l'Europe, c'est que leurs troupes sont à peu près *toutes* semblables, et qu'ils n'ont de ce côté-là *aucuns* avantages les uns sur les autres. Il n'y a que les troupes suédoises qui soient bourgeois, paysans et soldats en même tems; mais lorsqu'ils *vont à la guerre*, personne ne reste dans l'intérieur du pays pour labourer la terre. Ainsi leur puissance n'est aucunement formidable, puisqu'ils ne peuvent rien à la *durée* sans se ruiner eux-mêmes plus que leurs ennemis.

Voici pour les mercenaires. Quant à la manière *qu*'un grand prince doit faire la guerre, je me range entièrement du sentiment de Machiavel. Effectivement *que ne doit point engager* un grand prince *à* prendre sur lui la conduite de ses troupes, *et de présider* dans son armée comme dans sa résidence? son intérêt, son devoir, sa gloire, tout l'y engage; comme il est chef de la justice distributive, il est également le protecteur et le défenseur de ses peuples; il doit regarder la défense de ses sujets comme un des objets les plus importans de son minis-

tère, et qu'il *ne* doit par cette raison confier qu'à lui-même.

Son intérêt semble requérir nécessairement qu'il se trouve en personne à son armée, puisque tous les ordres émanent de sa personne, et qu'alors le conseil et l'exécution se suivent avec une rapidité extrême. La présence *auguste du prince* met fin d'ailleurs à la mésintelligence des généraux, si funeste aux armées, et si préjudiciable aux intérêts du maître; elle met plus d'ordre *pour* ce qui regarde les magasins, les munitions et les provisions de guerre, sans lesquels un César à la tête de cent mille combattans ne fera jamais rien *de grand ni d'héroïque;* et comme c'est le prince qui fait livrer les batailles, il semble que ce seroit aussi à lui d'en diriger l'exécution, et de communiquer par sa présence l'esprit de valeur et d'assurance à ses troupes; *c'est à lui de montrer comme la victoire est inséparable de ses desseins, et comme la fortune est enchaînée par sa prudence, et leur donner un illustre exemple comme il faut mépriser les périls, les dangers et la mort même, lorsque c'est le devoir, l'honneur et une réputation immortelle qui le demandent.*

Quelle gloire n'est point attachée à l'habileté, la sagesse et la valeur d'un prince, lorsqu'il garantit ses états de l'incursion des ennemis, qu'il triomphe par son courage et sa dextérité des entreprises violentes de ses adversaires, et qu'il soutient par sa fermeté, par sa prudence et par ses vertus militaires les droits qu'on veut lui contester par injustice et par usurpation?

Toutes ces raisons réunies doivent, ce me semble, obliger les princes à se charger eux-mêmes de la conduite de leurs troupes, et de partager avec leurs sujets tous les périls et les dangers où ils les exposent.

Mais, dira-t-on, tout le monde n'est pas né soldat, et beaucoup de princes n'ont ni *l'esprit*, ni l'expérience *nécessaire* pour commander une armée. Cela est vrai, je l'avoue; cependant cette objection ne doit pas m'embarrasser beaucoup; car il se trouve toujours des généraux entendus dans une armée, et le prince n'a qu'à suivre leurs conseils; la guerre s'en fera toujours mieux que lorsque le général est sous la tutelle du

ministère, qui, n'étant point à l'armée, *est hors de portée de* juger des choses, et *qui* met souvent le plus habile général hors d'état de donner des marques de sa capacité.

Je finirai ce chapitre, après avoir relevé une phrase de Machiavel qui m'a paru très-singulière. „Les Vénitiens, dit-il, se défiant du duc de Carmagnole, qui commandoit leurs troupes, furent obligés de le faire sortir de ce monde.“

Je n'entends point, je l'avoue, ce que c'est que d'être obligé de faire sortir quelqu'un de ce monde, à moins que ce ne soit le trahir, l'empoisonner, l'assassiner, *en un mot, le faire mettre à mort.* C'est ainsi que ce docteur *de la scélératesse* croit rendre innocentes les actions les plus noires et les plus coupables, en adoucissant les termes.

Les Grecs avoient coutume de se servir de périphrases lorsqu'ils parloient de la mort, *puisqu'*ils ne pouvoient pas soutenir sans une secrète horreur tout ce que le trépas a d'épouvantable: *et* Machiavel périphrase les crimes, *puisque* son coeur révolté contre son esprit ne sauroit digérer toute crue l'exécrable morale qu'il enseigne.

Quelle triste situation lorsqu'on rougit de se montrer à d'autres tel que l'on est, et lorsqu'on fuit le moment de s'examiner soi-même!

CHAPITRE XIII.

Des troupes auxiliaires, mixtes et propres.

De tous les philosophes de l'antiquité, les plus sages, les plus judicieux, les plus modestes étoient sans contredit ceux de la nouvelle académie. Circonspects dans leurs décisions, ils ne se précipitoient jamais de nier ou d'affirmer une chose, et ils ne laissoient entraîner leurs suffrages ni par l'erreur de la présomption, ni par la fougue de leur tempérament.

Il auroit été à souhaiter que Machiavel eût profité de la modération de ces philosophes, et qu'il ne se fût pas abandonné aux saillies impétueuses de son imagination, qui l'ont si souvent égaré du chemin de la raison et du bon sens.

Machiavel pousse l'hyperbole à un point

extrême, en soutenant qu'un prince prudent aimeroit mieux périr avec ses propres troupes que de vaincre avec des secours étrangers. Il n'est pas possible de pousser l'extravagance plus loin, et je soutiens que, depuis que le monde est monde, il ne s'est pas dit de plus grande absurdité, si ce n'est que le prince de Machiavel est un bon livre.

Une proposition aussi hasardée que l'est celle de l'auteur, ne peut lui attirer que du blâme, elle est aussi peu conforme à la politique qu'à l'expérience. Quel est le souverain qui ne préféreroit pas la conservation de ses États à leur ruine indépendamment des moyens et des personnes à qui il ne pourroit être redevable?

Je pense qu'un homme en danger de se noyer ne prêteroit pas l'oreille aux discours de ceux qui lui diroient qu'il seroit indigne de lui de devoir la vie à d'autres qu'à lui-même, et qu'ainsi il devroit plutôt périr que d'embrasser la corde ou le bâton que d'autres lui tendent pour le sauver. L'expérience nous fait voir que le premier soin des hommes est celui de leur conservation,

et le second celui de leur bien-être, ce qui détruit entièrement le paralogisme emphatique de l'auteur.

En approfondissant cette maxime de Machiavel, on trouve que ce n'est qu'une jalousie *travestie que cet infame corrupteur s'efforce* d'inspirer aux princes : c'est cependant la jalousie des princes envers leurs généraux, ou envers des auxiliaires, *qui venoient à leurs secours et* qu'ils ne vouloient pas attendre, crainte de partager leur gloire, qui de tout tems fut très-préjudiciable à leurs intérêts. Une infinité de batailles ont été perdues par cette raison, et de petites jalousies ont souvent plus fait de tort aux princes que le nombre supérieur et les avantages de leurs ennemis.

L'envie est un des vices les plus nuisibles à la société, et il est de toute une autre conséquence lorsqu'il se trouve chez les princes que chez les particuliers; un État où gouverne un prince envieux de ses sujets, ne fournira que des citoyens timides au lieu d'hommes habiles et capables de faire de grandes actions. Les princes envieux étouffent comme dans leur germe ces génies que

le ciel paroît avoir formé pour d'illustres entreprises: de là la décadence des empires et enfin leur chute totale. L'empire d'Orient devoit autant sa perte à la jalousie que les empereurs témoignoient des heureux succès de leurs généraux, qu'à la pédanterie religieuse des derniers princes qui y regnèrent; au lieu de récompenser les habiles généraux, on les punissoit de leurs succès; et les capitaines peu expérimentés accéléroient la ruine de l'État; cet empire ne pouvoit donc manquer de périr.

Le premier sentiment qu'un prince doit avoir, est l'amour de la patrie, et l'unique volonté qui lui convienne, est d'opérer quelque chose d'utile et de grand pour le bien de l'État. C'est à quoi il doit sacrifier son amour propre et toutes ses passions, et profiter de tous les avis, de tous les secours et de tous les grands hommes qu'il trouve; en un mot, de tout ce qui est capable de contribuer à l'exécution de ses bonnes intentions pour le bonheur de ses sujets.

Les puissances qui peuvent se passer de

troupes mixtes ou auxiliaires, font bien de les exclure de leurs armées; mais comme peu de princes de l'Europe sont dans une pareille situation, je crois qu'ils ne risquent rien avec les auxiliaires, tant que le nombre des nationaux leur est supérieur.

Machiavel n'écrivoit que pour des petits princes; *son ouvrage n'est composé que de concetti politiques; il n'y a presque pas un endroit où l'auteur n'aie l'expérience contre lui. Je pourrois alléguer une infinité d'exemples des armées composées d'auxiliaires qui ont été heureuses, et des princes qui se sont bien trouvés de leurs services. — Ces guerres de Brabant, du Rhin et d'Italie, où l'Empereur réuni avec l'Empire, l'Angleterre et la Hollande gagnoit des batailles sur les François, les chassoit d'Allemagne et d'Italie, et les matoit en Flandres; ces guerres ne se firent qu'avec des auxiliaires.* L'entreprise par laquelle trois rois du nord dépouillèrent Charles XII d'une partie de ses États d'Allemagne, *s'exécuta* pareillement avec des troupes de différens maîtres, réunis par des alliances; et [dans] la guerre de l'année 1734, que

la France commença sous le prétexte de soutenir les droits de ce roi de Pologne toujours élu et toujours détrôné, *les François joints aux Savoyards firent la conquête du Milanois et de la plus grande partie de la Lombardie.*

Que reste-t-il à Machiavel après tant d'exemples, et à quoi se réduit l'allégorie *toute ingénieuse qu'elle est* des armes de Saül que David refusa à cause de leur pesanteur, lorsqu'il devoit combattre Goliath? Ce n'est que de la crême fouettée. J'avoue que les auxiliaires incommodent quelquefois les princes; mais je demande si l'on ne s'incommode pas volontiers lorsqu'on y gagne des villes et des provinces?

A l'occasion de ces auxiliaires, Machiavel jette son venin sur les Suisses qui sont au service de France. Je dois dire un petit mot sur le sujet de ces braves troupes; car il est indubitable que les François ont gagné plus d'une bataille par leur secours; qu'ils ont rendu des services signalés à cet empire, et que, si la France congédioit les Suisses et les Allemands qui servent dans son infanterie, ses armées seroient beaucoup moins redoutables qu'elles ne le sont à présent.

Voici pour les erreurs de jugement: voyons à présent celles de morale. Les mauvais exemples que Machiavel propose aux princes, sont de ces méchancetés qu'on ne sauroit lui passer. Il allègue *en* ce chapitre Hiéron de Syracuse, qui, considérant „*que ses troupes étoient également dangereuses à garder, ou à congédier, les fit toutes tailler en pièces.*" Des faits pareilles révoltent, lorsqu'on les trouve dans l'histoire; mais on se sent indigné de les voir rapportés dans un livre qui doit être fait pour l'instruction des princes.

La cruauté et la barbarie sont souvent fatales aux particuliers; ainsi ils en ont horreur pour la plupart; mais les princes que la Providence a placés si loin des destinées vulgaires, en ont d'autant moins d'aversion qu'ils ne les ont pas à craindre: ce seroit donc à tous ceux qui doivent gouverner les hommes, que l'on devroit inculquer le plus d'éloignement pour tous les abus qu'ils peuvent faire d'une puissance illimitée.

Ce même Machiavel qui dit dans ce chapitre „qu'il n'y a rien de si fragile que le crédit et la réputation de ceux qui en ont, lorsqu'elle n'est pas fondée sur leur

propre vertu," éprouve aujourd'hui que la fragilité de sa réputation s'est évanouie, et que, si son esprit le fit estimer pendant sa vie, que sa méchanceté le fait détester après sa mort.

Tant il est vrai que l'on ne peut éblouir que pour un tems les yeux du public; ce public bon appréciateur de réputation quand même il fait grace à un tems, il ne le fait pas toujours, et il juge aussi sévèrement les hommes après leur mort, quelque rang qu'ils ayent occupé, que, dit-on, étoient jugés les anciens rois d'Égypte après leur mort. Il n'y a donc qu'un moyen sûr et infaillible de conserver une bonne réputation dans le monde, c'est d'être effectivement tel qu'on veut le paroître aux yeux du public.

CHAPITRE XIV.

Instruction pour le prince concernant la milice.

Il y a une espèce de pédanterie commune à tous les métiers, qui ne vient que de l'excès et de l'intempérance de ceux qui s'y

livrent; elle fait extravaguer, et donne du ridicule à ceux qui en sont affectés. — On regarde avec des yeux d'indulgence ces porte-faix de la république des lettres qui s'enterrent dans la docte poussière de l'antiquité pour le progrès des sciences, qui du fond de ces ténèbres répandent pour ainsi dire leur lumière sur le genre humain, et qui vivent avec les morts et les auteurs de l'antiquité, qu'ils connoissent beaucoup, pour l'utilité des vivans, et des gens de leur siècle qu'ils connoissent très-peu.

Cette pédanterie qu'on excuse en quelque manière chez les savans du premier ordre, en ce que leur profession les empêche de se répandre dans le siècle et parmi un monde qui pourroit les civiliser, cette pédanterie est entièrement insupportable chez les hommes de guerre, et cela par la raison des contraires. Un soldat est pédant lorsqu'il s'attache trop à la minutie, ou lorsqu'il est fanfaron et qu'il donne dans le donquichottisme; ces défauts le rendent autant ridicule en sa profession que la poudre du cabinet et les manières du pays latin peuvent

le rendre un savant. L'enthousiasme de Machiavel expose son prince à *ce* ridicule; il exagère si fort la matière qu'il veut que son prince ne soit uniquement que soldat; il en fait un Don-Quichotte complet, qui n'a l'imagination remplie que de champs de bataille, de retranchemens, de la manière d'investir des places, de faire des lignes des attaques *des postes et des fortifications.*

Je m'étonne que l'auteur ne se soit point avisé de le nourrir de soupes en avant-face, de pâtés en bombes, et de tartes en ouvrage à corne, et qu'il ne lui ait fait attaquer des moulins à vent, des brébis et d'autres choses, comme l'aimable extravagant de Michel de Cervantes.

Tels sont les travers dans lesquels on donne lorsqu'on s'éloigne de ce sage milieu, qui est à l'égard de la morale ce qu'est le centre de gravité en fait de mécanique.

Un prince ne remplit que la moitié de sa vocation s'il ne s'applique qu'au métier de la guerre: il est évidemment faux qu'il ne doit être que soldat, et l'on peut se souvenir de ce que j'ai dit sur l'origine des princes au premier cha-

pitre de cet ouvrage. Ils sont juges d'institution, et s'ils sont généraux, *ce n'en est qu'*un accessoire. Machiavel est comme les dieux d'Homère, que l'on dépeignoit *forts*, robustes et puissans, mais jamais *justes et* équitables. Cet auteur ignore jusqu'au catéchisme de la justice; il ne connoît que l'intérêt et la violence.

L'auteur ne présente que de petites idées; son génie redressé n'embrasse que des sujets propres pour la politique des petits princes. Rien de plus *pitoyable* que les raisons dont il se sert pour recommander la chasse aux princes; il est dans l'opinion que les princes apprendront par ce moyen à connoître les situations et les passages de leur pays.

Si un roi de France, si un empereur prétendoit acquérir de cette manière la connoissance de ses États, il leur faudroit autant de tems dans le cours de leur chasse, qu'en emploie l'univers dans la grande révolution *de l'année solaire.*

Qu'on me permette d'entrer en un plus grand détail sur *cette* matière, *ce* sera comme une espèce de digression *à l'occasion de la chasse;* et puisque ce plaisir est la passion presque générale des nobles, des grands seigneurs et

des rois, il me semble qu'elle mérite quelque discussion. *La plupart des rois et des princes passent du moins les trois [quarts] de leur vie à courir les bois, à poursuivre les animaux et à les tuer: si cet ouvrage tombe entre leurs mains (quoique je n'ai pas assez d'amour propre pour présumer qu'ils veuillent sacrifier à cette lecture un tems qu'ils emploient d'ailleurs si utilement pour le bien du genre humain), je les prie de souffrir que l'amour de la vérité, qui me conduit, fasse l'apologie de mes sentimens, en cas qu'ils se trouvent contraires aux leurs; je ne compose point un éloge flatteur, ma plume n'est point vénale, mon dessein est, en écrivant cet ouvrage, de me satisfaire en disant avec toute la liberté possible les vérités dont je suis convaincu, ou les choses qui me paroissent raisonnables. S'il se trouve après tout, un lecteur d'un goût assez dépravé pour ne point aimer la vérité, ou pour ne point vouloir que l'on combatte sa façon de penser, il n'a qu'à jeter mon livre; personne assurément ne l'obligera de le lire. Je reviens à mon sujet.*

La chasse est un de ces plaisirs sensuels qui agitent beaucoup le corps, et qui ne disent rien à l'esprit. *C'est un exercice et une adresse meurtrière, qui se met en usage aux dépens des animaux sauvages; c'est une dissipation continuelle, un plaisir tumultueux, qui remplit le vide de l'âme, et qui le rend incapable en ce tems de toute autre réflexion;* c'est un désir *vif et* ardent de poursuivre quelque bête *fauve,* et une satisfaction cruelle *et sanguinaire* de la tuer; *en un mot,* c'est un amusement qui rend le corps robuste et dispos, et qui laisse l'esprit en friche et sans culture.

Les chasseurs me reprocheront sans doute que je prends les choses sur un ton trop sérieux, que e fais le critique *grave et* sévère, et que je suis dans le cas des prêtres, qui, ayant le privilége de parler seuls dans les chaires, ont la facilité de *prouver* tout ce que bon leur semble, sans appréhender d'opposition.

Je ne me prévaudrai point de ces avantages, et j'alléguerai de bonne foi les raisons spécieuses qu'allèguent les amateurs de la chasse. Ils me diront d'abord que la chasse est le plaisir le plus noble et le plus ancien des hommes; que des pa-

triarches, et même beaucoup de grands hommes, ont été chasseurs; et qu'en chassant, les hommes continuent à exercer ce même pouvoir sur les bêtes que Dieu daigna lui-même donner à Adam. *Je conviens que la chasse peut être aussi ancienne, s'ils veulent, que le monde, cela prouve qu'on a chassé dès long-tems;* mais pour cela ce qui est vieux n'en est pas meilleur. De grands hommes ont *aimé* la chasse, je l'avoue; ils ont eu leurs défauts comme leurs foiblesses: imitons ce qu'ils ont eu de grand, et ne copions point leurs *minuties.*

Les patriarches ont chassé, c'est une vérité; j'avoue encore qu'ils ont épousé leurs soeurs, que la polygamie étoit en usage de leur tems; mais ces bons patriarches *et nos chers ancêtres* se ressentirent *beaucoup* des siècles barbares dans lesquels ils vivoient; ils étoient très-grossiers et très-ignorans; c'étoient des gens oisifs, qui ne sachant point s'occuper, et pour tuer le tems qui leur paroissoit toujours trop long, promenoient leurs ennuis à la chasse; ils perdoient dans les bois, à la poursuite des bêtes, les momens qu'ils n'avoient ni la capacité ni l'esprit de passer en compagnie de personnes raisonnables.

Je demande si ce sont des exemples à imiter? si la grossièreté doit instruire la politesse? ou si ce n'est pas plutôt aux siècles éclairés à servir de modèle aux autres?

Qu'Adam ait reçu l'empire sur les bêtes, ou non, c'est ce que je ne recherche pas; mais je sais bien que nous sommes plus cruels et plus rapaces que les bêtes mêmes, et que nous usons très-tyranniquement de ce prétendu empire. Si quelque chose devoit nous donner de l'avantage sur les animaux, c'est assurément notre raison; et ceux pour l'ordinaire qui font profession de la chasse, n'ont leur cervelle meublée que de chevaux, de chiens et de toute sorte d'animaux. Ils sont *pour l'ordinaire* grossiers, *et ils contractent la très-dangereuse habitude de se livrer sans réserve à l'enthousiasme de leur passion*, et il est à craindre qu'ils ne deviennent aussi inhumains envers les hommes qu'ils le sont à l'égard des bêtes, ou que du moins la cruelle coutume de faire souffrir avec indifférence, ne les rende moins compatissans au malheur de leurs semblables. Est-ce là ce plaisir dont on nous vante tant la noblesse? Est-ce là cette occupation si digne d'un être pensant? On m'objectera

peut-être que la chasse est salutaire *pour* la santé, que l'expérience a fait voir que ceux qui chassent deviennent vieux, que c'est un plaisir innocent et qui convient aux grands seigneurs, puisqu'il étale leur magnificence, puisqu'il dissipe leurs chagrins, et qu'en tems de paix il leur représente les images de la guerre, *et qu'un prince apprend en chassant les situations du terrain, les passages, et, en un mot, tout ce qui regarde un pays.*

Si vous me disiez que la chasse est une passion, je vous plaindrois de l'avoir préalablement à un autre; je vous excuserois même en quelque manière, et je me bornerois simplement à vous conseiller de modérer une passion que vous ne sauriez détruire. — Si vous me disiez que la chasse est un plaisir, j'aurois répondu que vous feriez bien d'en user sans excès; car à Dieu ne plaise que je condamne aucun plaisir, je voudrois plutôt ouvrir au contraire toutes les portes de l'âme par lesquelles le plaisir peut venir à l'homme. Mais lorsque vous me dites que la chasse est très-utile et très-bonne pour cent raisons, que vous suggère

l'illusion de votre amour propre et le langage trompeur des passions, je vous réponds que je ne me juge point de vos raisons frivoles, que c'est un fard que vous appliquez sur un vilain visage, pour en cacher la difformité, et que ne pouvant pas prouver, vous voulez du moins éblouir. A quoi peut servir à la société la longue vie d'un homme oisif et fainéant, souvenons-nous de ces vers:

Et ne mesurons point au nombre des années
La course des héros.

Il *ne s'agit point* qu'un homme traîne jusqu'à l'âge de Méthusalem le fil indolent et inutile de ses jours; mais plus il aura réfléchi, plus il aura fait d'actions belles et utiles, et plus il aura vécu.

D'ailleurs la chasse est de tous les amusemens celui qui convient le moins aux princes; ils peuvent manifester leur magnificence *d'une* manière beaucoup plus utile pour leurs sujets, et s'il se trouvoit que l'abondance du gibier ruinât les gens de la campagne, le soin de détruire ces animaux pourroit très-bien se commettre aux chasseurs. Les princes ne devroient proprement être occupés

que du soin de s'instruire, afin d'acquérir d'autant plus de connoissances, et de pouvoir d'autant plus *combiner* d'idées. *Leur profession est de penser bien et juste, c'est à quoi ils devroient tous exercer leur esprit; mais comme les hommes dépendent beaucoup des habitudes qu'ils contractent, et que leurs occupations influent infiniment sur leur façon de penser, il paroîtroit naturel qu'ils préférassent la compagnie de gens sensés, qui leur donnent de la douceur, à celle des bêtes, qui ne peuvent les rendre que farouches et sauvages. Car quels avantages n'ont point ceux qui ont monté leur esprit sur le ton de la réflexion, sur ceux qui assujettissent leur raison sous l'empire des sens? La modération, cette vertu si nécessaire aux princes, ne se trouve point chez les chasseurs, et cela seroit suffisant pour rendre la chasse odieuse.*

Je dois ajouter *encore pour répondre à toutes les objections qu'on pourroit me faire, et pour retourner* à Machiavel, qu'il n'est point nécessaire d'être chasseur pour être grand capitaine, *que* Gustave Adolphe, *milord* Marlbo-

rough *et* le prince Eugène, à qui on ne disputera pas la qualité d'hommes illustres et d'habiles officiers, n'ont point été chasseurs *tous ensemble, et qu'*on peut *faire*, en se promenant, des réflexions plus judicieuses et plus solides sur les différentes situations, relativement à l'art de la guerre, que lorsque des perdrix, des chiens couchans, des cerfs, une meute de toutes sortes d'animaux, et l'ardeur de la chasse vous distraient. Un grand prince, qui a fait la seconde campagne en Hongrie *avec les Impériaux*, a risqué d'être fait prisonnier par les Turcs pour s'être égaré à la chasse: on devroit même défendre la chasse dans les armées; car elle a causé beaucoup de désordre dans les marches. *Que d'officiers, au lieu de s'attacher à leur troupe, ont négligé leur devoir et se sont écartés de côtés et d'autres; des détachemens ont même risqué d'être surpris et taillés en pièces par l'ennemi pour des raisons semblables.*

Je conclus donc qu'il est pardonnable aux princes d'aller à la chasse, pourvu que ce ne soit que rarement, et pour les distraire de leurs occupations sérieuses, et quelquefois *chagrinantes.*

La chasse est proprement pour ceux qui en font profession, l'instrument de leur intérêt; mais les hommes raisonnables sont dans le monde pour penser et pour agir, et leur vie est trop briève pour qu'ils puissent prodiguer si mal-à-propos des momens qui leur sont si précieux. — J'ai dit plus haut que le premier devoir d'un prince étoit l'administration de la justice, j'ajoute ici que le second et celui qui le suit immédiatement est la protection et la défense de ses États.

Les souverains sont obligés d'entretenir l'ordre et la discipline dans les troupes, ils doivent même s'appliquer sérieusement au métier de la guerre, afin qu'ils sachent commander des armées, qu'ils puissent soutenir les fatigues, prendre des camps, faire naître partout l'abondance des vivres, faire de sages et bonnes dispositions, prendre des résolutions promptes et justes, trouver en eux-mêmes des expédiens et des ressources dans des cas embarrassans, et profiter de la bonne comme de la mauvaise fortune, et ne manquer jamais de conseil ni de prudence.

C'est, à la vérité, beaucoup exiger de l'humanité; on peut cependant se le promettre plutôt d'un prince qui tourne toute son attention à fortifier son esprit, que de ceux qui ne pensent que matériellement et selon les impulsions plus ou moins grossières des sens. Il en est, en un mot, de l'esprit comme du corps; si vous l'exercez à la danse, il prendra de l'air, il deviendra souple et adroit: si vous le négligez, il se courbe, il perd sa grace, il deviendra lourd et pesant, et avec le tems incapable d'aucun exercice.

CHAPITRE XV.

Ce qui fait louer ou blâmer les hommes, et surtout les princes (*).

Les peintres et les historiens ont cela de commun entr'eux, que les premiers peignent les traits et les coloris des hommes, et les

(*) Cf. Preuss, Friedrich d. Gr. Bd. IV. p. 411 sq. Beilage XXIV.

autres leurs caractères, leurs actions, et l'histoire de l'esprit humain pour le transmettre à la postérité la plus reculée. Il y a des peintres dont le pinceau, conduit par la main des Graces, corrige les négligences de la belle nature, supplée aux défauts de l'âge, et radoucit la difformité de ses originaux. Les langues éloquentes des Bossuets et des Fléchiers ont plus d'une fois donné de ces coups de grace; elles ont redressé les défauts de l'humanité, et ceux qui n'étoient que des grands hommes, elles en ont fait autant de héros. Il y a au contraire des peintres qui n'attrappent qu'en laid, leur coloris salit les lis et les roses du plus beau teint; ils donnent, je ne sais quoi de disgracieux aux contours et aux traits les plus réguliers, de sorte qu'on méconnoîtroit dans leurs copies la Vénus grecque et le petit Amour, chef-d'oeuvre de Praxitèle. L'esprit de parti fait tomber les écrivains dans le même défaut. Le père Daniel, dans son Histoire de France, défigure entièrement les événemens qui regardent les religionnaires;

et quelques auteurs protestans aussi peu modérés et aussi peu sages que ce révérend père, ont eu la lâcheté de préférer les mensonges que leur suggéroient leurs passions, au témoignage impartial qu'ils devoient à la vérité, sans considérer que le premier devoir d'un historien est de rapporter fidèlement les faits sans les travestir et les changer. Des peintres différens encore des deux ordres que je viens de marquer, ont mêlé l'histoire à la fiction, pour représenter des monstres plus hideux que l'enfer n'en sauroit enfanter; leurs pinceaux sembloient presque n'avoir de capacité que pour attraper les figures des diables; leur toile a été empreinte de ce que l'imagination la plus féconde et la plus funeste en même tems a pu créer de sombre et de farouche au sujet des damnés et des monstres d'enfer; ce que les Callots, ce que les Pierre Testas sont en ce genre de peinture, Machiavel l'est en ce genre d'auteurs. Il représente l'univers comme un enfer, et tous les hommes comme des démons; on diroit que ce politique misantrope et hypocondre a voulu calomnier

tout le genre humain par haine pour l'espèce entière, ou qu'il ait pris à tâche d'anéantir la vertu peut-être pour rendre tous les habitans de ce continent ses semblables.

Machiavel parlant de la vertu, s'expose au ridicule de ceux qui raisonnent sur ce qu'ils n'entendent point, et il donne de plus dans l'excès qu'il condamne en d'autres; car si quelques auteurs ont fait le monde trop bon, il le représente d'une méchanceté outrée; en partant d'un principe posé en son ivresse, il n'en peut découler que de fausses conséquences; il est aussi impossible de raisonner juste sans que le premier principe soit véritable, qu'il est impossible de faire un cercle sans un centre commun.

La morale politique de l'auteur se réduit à n'avoir des vices que ceux qui se trouvent profitables à l'intérêt, en sacrifiant les autres à l'ambition, et à se conformer à la scélératesse du monde pour éviter une perte qui autrement seroit infaillible.

L'intérêt est le mot de l'énigme de ce système politique, c'est le tourbillon de Des-

cartes, c'est la gravitation de Newton. Selon Machiavel, l'intérêt est l'âme de ce monde, tout doit s'y plier jusqu'aux passions mêmes. C'est cependant pécher grièvement contre la connoissance du monde, que de supposer que les hommes puissent se donner ou abolir leurs passions. Le mécanisme du corps humain démontre que notre gaîté, notre tristesse, notre douceur, notre colère, notre amour, notre indifférence, notre sobriété, ou notre intempérance, en un mot, toutes nos passions ne dépendent que de l'arrangement de certains organes de notre corps, de la construction plus ou moins déliée de quelque petite fibre et de quelques membranes, de l'épaisseur ou de la fluidité de notre sang, de la facilité ou de l'embarras de sa circulation, de la force de notre coeur, de la nature de notre bile, de la grandeur de notre estomac......(*)...... Je demande si toutes les parties de notre corps seront assez dociles pour se conformer aux

(*) Les caractères du manuscrit sont ici entièrement effacés.

lois de notre intérêt, et s'il n'est pas plus raisonnable de présumer qu'elles n'en feront rien? Machiavel trouveroit d'ailleurs beaucoup d'hérétiques qui préféreroient le dieu d'Épicure au dieu de César.

L'unique raison légitime qui puisse engager un être raisonnable à lutter contre les passions qui le flattent, c'est le propre bien qu'il en retire, et l'avantage de la société; les passions avilissent notre nature lorsque nous nous y abandonnons, et elles ruinent notre corps si nous leur lâchons le frein; il faut les modérer sans les détruire, et les tourner toutes au bien de la société, en les faisant simplement changer d'objet; et quand même nous ne remporterions pas sur elles des batailles rangées, le moindre avantage doit nous suffire à l'envisager comme un commencement de l'empire que nous exerçons sur nous-mêmes.

Je dois encore faire remarquer au lecteur une contradiction très-grossière où Machiavel tombe en ce chapitre. Il a dit dans le commencement „qu'il y a si loin de ce que l'on fait à ce qu'on devroit faire, que

tout homme qui réglera sa conduite sur l'idée du devoir des hommes, et non pas sur ce qu'ils sont en effet, ne manquera pas de périr.“ L'auteur avoit peut-être oublié la façon dont il s'exprime dans son sixième chapitre; il dit: „Comme il est impossible d'arriver parfaitement jusqu'au modèle qu'on s'est proposé, il faut qu'un homme sage ne s'en propose jamais que de très-grand, afin que, s'il n'a pas la force de les imiter en tout, il puisse au moins en donner la teinture à ses actions.“ Machiavel est à plaindre de l'infidélité de sa mémoire, s'il ne l'est plus encore du peu de connexion et de suite qu'ont ses idées et ses raisonnemens.

Machiavel pousse encore plus loin ses erreurs et les maximes de son abominable et fausse sagesse. Il avance qu'il n'est pas possible d'être tout-à-fait bon dans un monde aussi scélérat et corrompu que c'est le genre humain, sans que l'on périsse; on a dit que, si les triangles faisoient un dieu, il auroit trois côtés; ce monde si méchant et si corrompu se ressent de même de la création de Machiavel.

Un honnête homme peut avoir l'esprit transcendant, il peut être circonspect et prudent, sans que cela déroge à sa candeur; sa prévoyance et sa pénétration suffisent pour lui faire connoître les desseins de ses ennemis, et sa sagesse féconde en expédiens peut toujours lui faire éviter les piéges que leur malice lui tend.

Mais qu'est-ce que n'être pas tout-à-fait bon parmi des scélérats? ce n'est autre chose qu'être scélérat soi-même. Un homme qui commence à n'être plus tout-à-fait bon, finit pour l'ordinaire par être très-méchant, et il aura le sort du Danube qui, en courant le monde, n'en devient pas meilleur: il commence par être Suisse, et il finit par être Tartare.

On apprend, je l'avoue, des choses toutes nouvelles et toutes singulières dans Machiavel; j'étois assez stupide et assez grossier pour ignorer jusqu'à la lecture du prince politique, qu'il y avoit des cas où il étoit permis à un honnête homme de devenir scélérat; j'avois ignoré dans ma simplicité que c'étoit aux Catilinas, aux Cartou-

ches, aux Miriveis à servir de modèles au monde, et je me persuadois avec la plupart des personnes que c'étoit à la vertu à donner l'exemple, et aux vices à le recevoir.

Faudroit-il disputer, faudroit-il argumenter pour démontrer les avantages de la vertu sur le vice, de la bienfaisance sur l'envie de nuire, et de la générosité sur la trahison? Je pense que tout homme raisonnable connoît assez ses intérêts pour sentir lequel est le plus profitable des deux, et pour abhorrer un homme qui ne met point cette question en doute, qui ne balance point, mais qui décide pour le crime.

CHAPITRE XVI.

De la libéralité et de l'économie.

Deux sculpteurs fameux, Phidias et Alcamène, firent chacun une statue de Minerve, et les Athéniens voulurent choisir la plus belle, pour la placer sur le haut d'une colonne; on les présenta toutes les deux au public. Celle d'Alcamène

remporta les suffrages; l'autre, disoit-on, étoit trop grossièrement travaillée. Phidias ne se déconcerta point par le jugement du vulgaire, et demanda que, comme les statues avoient été faites pour être placées sur une colonne, on les élevât toutes les deux; alors celle de Phidias remporta le prix.

Phidias devoit son succès à l'étude de l'optique et des proportions. Cette règle de proportion doit être observée dans la politique; les différences des lieux mettent des différences dans les maximes; vouloir en appliquer une généralement, ce seroit la rendre vicieuse: ce qui seroit admirable pour un grand royaume, ne conviendroit point à un petit État. Le luxe qui naît de l'abondance, et qui fait circuler les richesses par toutes les veines d'un État, fait fleurir un grand royaume; c'est lui qui entretient l'industrie, c'est lui qui multiplie les besoins des riches, pour les lier par ces mêmes besoins avec les pauvres.

Si quelque politique habile s'avisoit de bannir le luxe d'un grand empire, cet empire tomberoit en langueur: le luxe tout au contraire feroit périr un petit État; l'argent sortant du pays en plus grande abondance qu'il n'y rentreroit à pro-

portion, feroit tomber ce corps délicat en consomption, et il ne manqueroit pas de mourir étique. C'est donc une règle indispensable pour tout politique que de ne jamais confondre les petits États avec les grands, et c'est en quoi Machiavel pèche grièvement en ce chapitre.

La première faute que je dois lui reprocher, est qu'il prend le mot de libéralité dans un sens trop vague; il ne distingue pas assez la libéralité de la prodigalité. „Un prince, dit-il, pour faire de grandes choses, doit passer pour libéral, et doit l'être.“ Je ne connois aucun héros qui ne l'ait été. Afficher l'avarice, c'est dire aux hommes, n'attendez rien de moi, je payerai toujours mal vos services; c'est éteindre l'ardeur avec laquelle naturellement tout sujet sert son prince.

Sans doute il n'y a que l'homme économe qui puisse être libéral, il n'y a que celui qui gouverne prudemment ses biens qui puisse faire du bien aux autres.

On connoît l'exemple de François, roi de France, dont les dépenses excessives furent en partie la cause de ses malheurs. Les plaisirs de François Ier absorboient les ressources de sa gloire; ce roi n'étoit pas libéral, mais prodigue, et sur

la fin de sa vie il devint un peu avare: au lieu d'être bon ménager, il mit des trésors dans ses coffres; mais ce n'est pas des trésors sans circulation qu'il faut avoir, c'est un ample revenu. Tout particulier et tout roi qui ne sait qu'entasser, enterrer de l'argent, n'y entend rien: il faut faire circuler l'argent pour être vraiment riche. Les Médicis n'obtinrent la souveraineté de Florence que parce que le grand Cosme, père de la patrie, simple marchand, fut habile et libéral. Tout avare est un petit génie, et je crois que le cardinal de Retz a raison quand il dit que dans les grandes affaires il ne faut jamais regarder à l'argent. Que le souverain se mette donc en état d'en acquérir beaucoup, en favorisant le commerce et les manufactures de ses sujets, afin qu'il puisse en dépenser beaucoup à propos: il sera aimé et estimé.

Machiavel dit que la libéralité le rendra méprisable: voilà ce que pourroit dire un usurier: mais est-ce ainsi que doit parler un homme qui se mêle de donner des leçons aux princes?

CHAPITRE XVII.

De la cruauté et de la clémence, et s'il vaut mieux être aimé que craint.

Le dépôt le plus précieux qui soit confié entre les mains des princes, c'est la vie de leurs sujets. Leur charge leur donne le pouvoir de condamner à mort les coupables ou de leur pardonner; ils sont les arbitres suprêmes de la justice. *Un mot de leur bouche fait marcher devant eux ces organes sinistres de la mort et de la destruction, un mot de leur bouche fait voler aux secours ces agens de leurs graces, ces ministres qui annoncent de bonnes nouvelles. Mais qu'un pouvoir aussi absolu demande de circonspection, de prudence et de sagesse pour n'en point abuser.*

Les tyrans ne comptent pour rien la vie des hommes. L'élévation dans laquelle les a placé la fortune, les empêche de compatir à des malheurs qu'ils ne connoissent point; ils sont comme ceux qui ont la vue basse, et qui ne voient qu'à deux pas d'eux, ils ne voient qu'eux-mêmes, et n'aperçoivent point

le reste des humains, peut-être que, si leurs sens étoient frappés par l'horreur des supplices infligés par leur ordre, par les cruautés qu'ils font commettre loin de leurs yeux, par tout ce qui devance et qui accompagne la mort d'un malheureux, que leurs coeurs ne seroient pas assez endurés pour renier constamment l'humanité, et qu'ils ne seroient pas d'un sang froid assez dénaturé pour ne point être attendris.

Les bons princes regardent ce pouvoir *non limité* sur la vie de leurs sujets comme le poids le plus pesant de leur couronne. Ils savent qu'ils sont hommes comme ceux sur lesquels ils doivent juger; ils savent que des torts, des injustices, des injures peuvent se réparer dans ce monde, mais qu'un arrêt de mort précipité est un mal irréparable; ils ne se portent à la sévérité que pour éviter une rigueur plus fâcheuse qu'ils prévoient s'ils se conduisent autrement; ils ne prennent de ces résolutions *funestes* que dans des cas désespérés, et pareils à ceux où un homme se sentant un membre gangrené, malgré la tendresse qu'il a pour lui-même, se résoudroit à le laisser retrancher, pour garantir et pour sauver

du moins par cette opération douloureuse le reste du corps. *Ce n'est donc pas sans la plus grande nécessité qu'un prince doit attenter à la vie de ses sujets, c'est donc sur quoi il doit être le plus circonspect et le plus scrupuleux.*

Machiavel traite *en* bagatelles des choses aussi graves, aussi sérieuses, aussi importantes. Chez lui la vie des hommes n'est comptée pour rien; l'intérêt, ce seul dieu qu'il adore, est compté pour tout; il préfère la cruauté à la clémence, et il conseille à ceux qui sont nouvellement élevés à la souveraineté, de mépriser plus que les autres la réputation d'être cruels.

Ce sont des bourreaux qui placent les héros de Machiavel sur le trône, et *c'est la force et la violence* qui les y maintiennent. César Borgia est le refuge de ce politique lorsqu'il cherche des exemples de cruauté, *comme Télémaque l'est de M. de Fénélon lorsqu'il enseigne le chemin de la vertu.*

Machiavel cite encore quelques vers que Virgile met dans la bouche de Didon: mais cette citation est entièrement déplacée; car Virgile fait parler Didon, comme *M. de Voltaire fera*

parler Jocaste en son Oedipe. Le poète fait tenir à ses personnages un langage qui convient à leur caractère. Ce n'est donc point l'autorité de Didon, ce n'est donc point l'autorité de Jocaste qu'on doit emprunter dans un traité de politique; il faut l'exemple des grands hommes et d'hommes vertueux.

Pour répondre en un mot à l'auteur, il me suffira d'une réflexion, c'est que les crimes ont une enchaînure si funeste qu'ils se suivent nécessairement dès qu'une fois les premiers sont commis. Ainsi l'usurpation attire après soi le bannissement, la proscription, la confiscation et le meurtre. Je demande s'il n'y a pas une dureté affreuse, s'il n'y a pas une ambition exécrable d'aspirer à la souveraineté lorsqu'on prévoit les crimes qu'il faut commettre pour s'y maintenir? Je demande s'il y a un intérêt personnel dans le monde qui doive faire résoudre un homme à faire périr des innocens, qui s'opposent à son usurpation? et quel appas peut avoir une couronne souillée de sang? Ces réflexions feroient peut-être peu d'impression sur Machiavel, mais je me

persuade que tout l'univers n'est pas aussi corrompu que lui.

Le politique recommande surtout la rigueur envers les troupes; il oppose l'indulgence de Scipion à la sévérité d'Annibal; il préfère le Carthaginois au Romain, et conclut tout de suite que la *cruauté* est le mobile de l'ordre et de la discipline, et par conséquent *des triomphes* d'une armée. Machiavel n'agit pas de bonne foi en cette occasion: car il choisit Scipion, le plus mou, *le plus flasque* de tous les généraux quant à la discipline, pour l'opposer à Annibal, et pour favoriser la *cruauté, l'éloquence du politique la met en contraste avec la foiblesse de ce Scipion, dont il avoue lui-même que Caton l'appeloit le corrupteur de la milice romaine; et il prétend fonder un jugement solide sur la différence des succès des deux généraux, pour ensuite décrier la clémence qu'il confond à son ordinaire avec les vices où l'excès de la bonté fait tomber.*

J'avoue que l'ordre d'une armée ne peut subsister sans sévérité; car comment contenir dans leur devoir des libertins, des débauchés, des scélérats, des poltrons, des téméraires, des animaux

grossiers et mécaniques, si la peur des châtimens ne les arrête en partie?

Tout ce que je demande sur ce sujet à Machiavel, c'est de la modération. Qu'il sache donc que, si la clémence d'un honnête homme le porte à la bonté, la sagesse ne le porte pas moins à la rigueur. Mais il en est de sa rigueur comme de celle d'un habile pilote: on ne lui voit couper les mâts ni les cordages de son vaisseau que lorsqu'il y est forcé par le danger imminent où l'exposent l'orage et la tempête.

Mais Machiavel ne s'est pas épuisé encore; j'en *suis* à présent à son argument le plus captieux, *le plus subtil et le plus éblouissant.* Il dit „qu'un prince trouve mieux son compte en se faisant craindre qu'en se faisant aimer, *puisque* la plupart *du monde* est portée à l'ingratitude, au changement, à la dissimulation, à la lâcheté et à l'avarice; que l'amour est un lien d'obligation que la malice et la bassesse du genre humain ont rendu très-fragile: au lieu que la crainte du châtiment assure bien *plus fort du devoir des gens;* que les hommes sont maîtres de leur bienveillance, mais qu'ils ne le sont pas de leur crainte; ainsi, qu'un prince prudent dépen-

dra plutôt de lui que des autres.“ *Je ne réponds à tout ceci, que* je ne nie point qu'il n'y ait des hommes ingrats et dissimulés dans le monde; je ne nie point que la *crainte* ne soit dans quelques momens très-*puissante*; mais j'avance que tout roi dont la politique n'aura pour but que de se faire craindre, régnera sur des esclaves; qu'il ne pourra point s'attendre à de grandes actions de ses sujets; car tout ce qui s'est fait par crainte et par timidité, en a toujours porté le caractère; qu'un prince qui aura le don de se faire aimer, régnera sur les coeurs, puisque ses sujets trouvent leur *convénience* à l'avoir pour maître, et qu'il y a dans l'histoire de grandes et de belles actions qui se sont faites par amour et par *fidélité*. Je dis encore que la mode des séditions et des révolutions paroît être entièrement finie de nos jours; on ne voit aucun royaume, excepté l'Angleterre, où le roi ait le moindre sujet de rien appréhender de ses peuples, *et qu'*encore en Angleterre le roi n'a rien à craindre, si ce n'est pas lui qui soulève la tempête.

Je conclus donc qu'un prince cruel s'expose plutôt à être trahi qu'un prince débonnaire, puisque la cruauté est insupportable, et qu'on est

bientôt las de craindre, et que la bonté est toujours aimable, et qu'on ne se lasse point de l'aimer.

Il seroit donc à souhaiter pour le bonheur du monde que les princes fussent bons, sans être trop indulgens, afin que la bonté fût toujours en eux une vertu, et jamais une foiblesse.

CHAPITRE XVIII.

Si les princes doivent tenir leur parole?

Il est de la nature des choses que ce qui est foncièrement mauvais, le restera toujours; les Cicérons et les Démosthènes épuiseroient en vain leur art pour en imposer sur ce sujet au monde; on loueroit leur éloquence, et on blâmeroit l'abus pitoyable qu'ils en font. Le but d'un orateur doit être de soutenir l'innocent contre l'oppresseur ou contre celui qui le calomnie, d'exposer les motifs qui doivent faire prendre aux hommes un parti ou une résolution préférablement à une autre, de montrer la

grandeur et la beauté de la vertu avec ce que le vice a d'abjecte et de difforme; mais on doit abhorrer l'éloquence lorsqu'on s'en sert à un usage tout opposé. Machiavel, le plus méchant, le plus scélérat des hommes, emploie en ce chapitre tous les argumens que lui suggère sa fureur pour accréditer le crime, mais il bronche et il tombe si souvent dans cette infame carrière que je n'aurai d'autre occupation que de marquer ses chutes. Le désordre, les faux raisonnemens, qui se rencontrent en ce chapitre, sont sans nombre: c'est peut-être celui de tout l'ouvrage où il règne en même tems plus de malice et plus de foiblesse. La logique en est aussi mauvaise que la morale en est dépravée. Ce sophiste des crimes ose assurer que les princes peuvent abuser le monde par leur dissimulation: c'est par où je dois commencer à le confondre.

On sait jusqu'à quel point le public est curieux; c'est un animal qui voit tout, qui entend tout, et qui divulgue tout ce qu'il a vu et ce qu'il a entendu. Si la curiosité de ce public examine la conduite des particuliers, c'est pour

divertir son oisiveté; mais lorsqu'il juge du caractère des princes, c'est pour son propre intérêt. Aussi les princes sont-ils exposés, plus que tous les autres hommes, aux raisonnemens et aux jugemens du monde; ils sont comme les astres, contre lesquels un peuple d'astronomes a braqué ses secteurs à lunettes, et ses astrolabes; les courtisans qui les observent *de près*, font chaque jour leurs remarques; *un geste, un coup d'oeil, un regard les trahit;* et les peuples se rapprochent d'eux par des conjectures; en un mot, aussi peu que le soleil peut couvrir ses taches, *la lune ses phases, Saturne ses anneaux*, aussi peu les grands princes peuvent-ils cacher leurs vices et le fond de leur caractère aux yeux de tant d'observateurs.

Quand même le masque de la dissimulation couvriroit pour un tems la difformité naturelle d'un prince, il ne se pourroit pourtant point qu'il gardât ce masque continuellement, et qu'il ne le levât quelquefois, ne fût-ce que pour respirer; et une seule occasion peut suffire pour contenter les curieux.

L'artifice donc et la dissimulation habiteront en vain sur les lèvres de ce prince; la ruse dans

ses discours et dans ses actions lui sera inutile; on ne juge pas les hommes sur leur parole, ce seroit le moyen de se tromper toujours; mais on compare leurs actions *ensemble et puis leurs actions* et leurs discours, *et* c'est contre *quoi* la fausseté et la dissimulation ne pourront jamais rien.

On n'est bien que soi-même, et il faut avoir effectivement le caractère que l'on veut que le monde vous suppose: sans quoi celui qui pense abuser le public, est dupe lui-même.

Sixte-Quint, Philippe II, Cromwell, passèrent dans le monde pour des hommes *fins*, *rusés*, hypocrites et entreprenans, mais jamais pour vertueux: *ainsi il n'est pas possible de se travestir; ainsi un* prince, quelque habile qu'il soit, ne peut, quand même il suivroit toutes les maximes de Machiavel, donner le caractère de la vertu qu'il n'a pas, aux crimes qui lui sont propres.

Machiavel, *ce corrupteur de la vertu*, ne raisonne pas mieux sur les raisons qui doivent porter les princes à la fourbe et à l'hypocrisie: l'application ingénieuse et fausse de la fable du centaure ne conclut rien; car, que ce centaure ait eu moitié la figure humaine et moitié celle

d'un cheval, s'ensuit-il que les princes doivent être rusés et féroces? Il faut avoir bien envie de dogmatiser le crime *lorsqu'on emploie* des argumens aussi foibles, et *qu'on les cherche de si loin.*

Mais voici un raisonnement plus *pitoyable* que tout ce que nous avons vu. Le politique dit qu'un prince doit avoir les qualités du lion et du renard; du lion pour se défaire des loups, du renard pour être rusé; et il conclut: „ce qui fait voir qu'un prince n'est pas obligé de garder sa parole.“ Voilà une conclusion sans prémisses: *un écolier en seconde seroit châtié à la rigueur de son régent s'il argumentoit ainsi, et* le docteur du crime n'a-t-il pas honte de bégayer ainsi les leçons d'impiété?

Si l'on vouloit prêter la probité et le bon sens aux pensées embrouillées de Machiavel, voici à peu près comme on pourroit les tourner. Le monde est comme une partie de jeu, où il se trouve des joueurs honnêtes, mais aussi des fourbes qui trichent; pour qu'un prince donc, qui doit jouer à cette partie, n'y soit pas trompé, il faut qu'il sache de quelle manière on triche au jeu, non pas pour *qu'il pratique* jamais de pa-

reilles leçons, mais pour *qu'il ne soit* pas la dupe des autres.

Retournons aux chutes de notre politique. „Parce que tous les hommes, dit-il, sont des scélérats, et qu'ils *vous* manquent à tous momens *de* parole, vous n'êtes point obligé non plus de leur garder la vôtre.“ Voici premièrement une contradiction *en termes;* car l'auteur dit un moment après que les hommes dissimulés trouveront toujours des hommes assez simples pour les abuser; comment cela s'accorde-t-il? tous les hommes sont des scélérats, et vous trouverez les hommes assez simples pour les abuser. *Voilà pour la contradiction; quant au raisonnement, il ne vaut pas mieux. Car il* est très-faux que le monde ne soit composé que de scélérats. Il faut être bien misanthrope pour ne point voir que dans toute société il y a beaucoup d'honnêtes gens, que le grand nombre n'est ni bon ni mauvais, *et qu'il y a quelques coquins que la justice poursuit, et qu'elle châtie sévèrement si elle les attrape.* Mais si Machiavel n'avoit pas supposé le monde scélérat, sur quoi auroit-il fondé son abominable maxime? *On voit que l'engagement dans lequel il étoit de*

dogmatiser la fourberie, l'obligeoit en honneur d'en agir ainsi; et il a cru qu'il étoit permis d'abuser les hommes lorsqu'on leur enseigne de tromper. Quand même nous supposerions les hommes aussi méchans que le veut Machiavel, il ne s'ensuivroit pourtant que nous devons les imiter. Que Cartouche vole, pille, assassine; j'en conclus que Cartouche est un malheureux *coquin*, et non pas que je dois régler ma conduite sur la sienne. S'il n'y avoit plus d'honneur et de vertu dans le monde, *dit un historien*, ce seroit chez les princes qu'on devroit en retrouver les traces; *en un mot, aucune considération ne sauroit être assez puissante pour engager un honnête homme à s'écarter de son devoir.*

Après que l'auteur a prouvé la nécessité du crime, il veut encourager ses disciples par la facilité de le commettre. „Ceux qui entendent bien l'art de dissimuler, dit-il, trouveront toujours des hommes assez simples pour être dupés"; ce qui se réduit à ceci: votre voisin est un sot, et vous avez de l'esprit; donc il faut que vous le dupiez, parce qu'il est un sot. Ce sont des syllogismes

pour lesquels des écoliers de Machiavel ont été pendus et roués en Grève.

Le politique, non content d'avoir démontré selon sa façon de raisonner, la facilité du crime, relève ensuite le bonheur de la perfidie; mais ce qu'il y a de fâcheux, c'est que César Borgia, le plus grand scélérat, *le plus grand traître*, le plus perfide des hommes, que ce César Borgia, le héros de Machiavel, a été effectivement très-malheureux. Machiavel se garde bien de parler de lui à cette occasion, il lui falloit des exemples; mais d'où les auroit-il pris que du regître des procès criminels, ou de l'histoire *des papes? C'est pour ces derniers qu'il se détermine, et* il assure qu'Alexandre VI, l'homme le plus faux, le plus impie de son tems, réussit toujours dans ses fourberies, *puisqu*'il connoissoit parfaitement la foiblesse des hommes sur la crédulité.

J'ose assurer que ce n'étoit pas tant la crédulité des hommes, que de certains événemens et de certaines circonstances, qui firent réussir les desseins de ce pape: *il y avoit* le contraste de l'ambition françoise et espagnole, la désunion et la haine des familles d'Italie, les passions et la foiblesse de Louis XII, *et les sommes d'ar-*

gent qu'extorquoient sa sainteté, et qui la rendirent très-puissante, qui ne contribuèrent pas moins.

La fourberie est même un défaut *en* style de politique, lorsqu'on la pousse trop loin. Je cite l'autorité d'un grand politique, *c'est le cardinal Mazarin, qui disoit de don Louis de Haro,* qu'il avoit un grand défaut en politique, c'est qu'il *étoit* toujours *fourbe.* Ce même Mazarin voulant employer [M. de Fabert] (*) à une négociation scabreuse, [le maréchal de Fabert] (*) lui dit: „Souffrez, Monseigneur, que je refuse de tromper le duc de Savoie, d'autant plus qu'il n'y va que d'une bagatelle; on sait dans le monde que je suis honnête homme, réservez donc ma probité pour une occasion où il s'agira du salut de la France.“

Je ne parle point dans ce moment de l'honnêteté ni de la vertu, mais ne considérant simplement que l'intérêt des princes, je dis que c'est une très-mauvaise politique de leur part d'être fourbes et de duper le monde; ils ne dupent

(*) Dans le manuscrit les noms propres sont omis.

qu'une fois, ce qui leur fait perdre la confiance de tous les princes.

Une certaine puissance dans un manifeste déclara *positivement* les raisons de sa conduite, et *elle* agit ensuite d'une manière *qui étoit toute* opposée *à ce manifeste.* J'avoue que des traits aussi frappans que ceux-là, aliènent entièrement la confiance; car plus *que* la contradiction se suit de près, et plus elle est grossière. L'Église romaine, pour éviter une contradiction pareille, a très-sagement fixé à ceux qu'elle place au nombre des saints, le noviciat de cent années après leur mort; moyennant quoi la mémoire de leurs défauts et de leurs extravagances périt avec eux, les témoins de leur vie, et ceux qui pourroient déposer contre eux, ne subsistent plus; rien ne s'oppose à l'idée de sainteté qu'on veut donner au public.

Mais qu'on me pardonne cette digression. J'avoue d'ailleurs qu'il y a des nécessités fâcheuses, où un prince ne sauroit s'empêcher de rompre ses traités et ses alliances; il doit *cependant le faire en bonne manière*, en avertissant *ses alliés à tems*, et *non sans* que le salut de ses peuples et une très-grande nécessité ne l'y

obligent. *Ces contradictions si voisines, que je viens de reprocher, il y a un moment, à une certaine puissance, se trouvent en très-grand nombre chez Machiavel; il dit dans un même paragraphe, premièrement: „il est nécessaire de paroître pitoyable, fidèle, doux, religieux et droit, et il faut l'être en effet"; et ensuite: „il est impossible à un prince d'observer tout ce qui fait passer les hommes pour gens de bien; ainsi il doit prendre le parti de s'accommoder au vent et au caprice de la fortune, et, s'il le peut, ne s'éloigner jamais du bien; mais si la nécessité l'y oblige, il peut paroître quelquefois s'en écarter". — Ces pensées visent, il faut l'avouer, furieusement au galimatias; un homme qui raisonne de cette manière, ne se comprend pas lui-même, et ne mérite pas qu'on se donne la peine de deviner son énigme ni de débrouiller son chaos.*

Je finirai ce chapitre par une seule réflexion. Qu'on remarque la fécondité dont les vices se propagent entre les mains de Machiavel. Il *ne lui suffit qu'un prince ait le malheur d'être incrédule, il veut encore couronner son in-*

crédulité de l'hypocrysie; il pense que les peuples seront plus touchés de la préférence qu'*un* prince *donne* à *Polignac* (*) *sur Lucrèce*, *que* des mauvais traitemens qu'ils souffriront de lui. Il y a des personnes qui sont de *son* sentiment; pour moi, il me semble qu'on *doit avoir quelque* indulgence pour des erreurs de spéculation, lorsqu'elles n'entraînent point la corruption du coeur à leur suite; et que le peuple aimera plus un prince incrédule, mais honnête homme, et qui fait leur bonheur, qu'un orthodoxe scélérat et malfaisant. Ce ne sont pas les pensées des princes, ce sont leurs actions qui rendent les hommes heureux.

(*) L'ouvrage du cardinal Polignac intitulé: *Anti-Lucretius s. de Deo et natura opus posthumum (edid. C. d'Orléans de Rothelin)*, a été souvent réimprimé, et il en existent trois traductions françoises. C'est à ce livre, jadis si fameux, que le roi fait allusion.

CHAPITRE XIX.

Qu'il faut éviter d'être méprisé et haï.

L'ESPRIT de système a été de tout tems un écueil fatal pour la raison humaine; il a donné la change à ceux qui ont cru saisir la vérité, et qui se sont infatués de quelque idée ingénieuse dont ils ont fait la base de leurs opinions; il les a préoccupé de préjugés, qui seront toujours mortels à la recherche de la vérité quels qu'ils soient, de sorte que les artisans des systèmes ont composé plutôt des romans qu'ils n'ont fait des démonstrations.

Les cieux planétaires des anciens, les tourbillons de Descartes, et l'harmonie préétablie de Leibnitz, sont de ces erreurs d'esprit, causées par l'esprit systématique. Ces philosophes ont prétendu faire la carte d'un pays qu'ils ne connoissoient point, et qu'ils ne s'étoient pas seulement donné la peine de reconnoître; ils ont su le nom de quelques villes et de quelques rivières, et il les ont situées selon qu'il a plu à leur ima-

gination; il est arrivé ensuite, chose assez humiliante pour ces pauvres géographes, que des curieux ont voyagé dans ces pays si bien décrits; ces voyageurs ont eu deux guides, dont l'un s'appelle l'analogie, et l'autre l'expérience, et ils ont trouvé, à leur grand étonnement, que ces villes, ces fleuves, ces situations et les distances des lieux, étoient en tout différentes de ce que les autres avoient débité.

La rage des systèmes n'a pas été la folie privilégiée des philosophes; elle est aussi devenue celle des politiques. Machiavel en est infecté plus que personne; il veut prouver qu'un prince doit être méchant et fourbe; ce sont là les paroles sacramentales de *son pitoyable système.* Machiavel a toute la méchanceté des monstres que terrassa Hercule, mais il n'en a pas la force; aussi ne faut-il pas avoir la massue d'Hercule pour l'abattre; car qu'y a-t-il de plus simple, de plus naturel et de plus convenable aux princes que la justice et la bonté? Je ne pense pas qu'il soit nécessaire de s'épuiser en argumens pour le prouver; *tout le monde en est convaincu.* Le politique doit donc perdre nécessairement en sou-

tenant le contraire. Car s'il soutient qu'un prince affermi sur le trône doit être cruel, fourbe, traître, etc., il le fera méchant à pure perte; et s'il veut revêtir de tous ces vices un prince qui s'élève sur le trône, pour affermir son usurpation, l'auteur lui donne des conseils qui soulèveront tous les souverains et toutes les républiques contre lui. Car comment un particulier peut-il s'élever à la souveraineté, si ce n'est en dépossédant un prince souverain de ses États, ou en usurpant l'autorité *dans* une république? Ce n'est *donc point* assurément *comme* l'entendent les princes de l'Europe. Si Machiavel avoit composé un recueil de fourberies à l'usage des voleurs *de grand chemin*, il n'auroit pas fait un ouvrage plus blâmable que celui-ci.

Je dois cependant rendre compte des faux raisonnemens *et des contradictions* qui se trouvent dans ce chapitre. Machiavel prétend que ce qui rend un prince odieux, c'est lorsqu'il s'empare injustement du bien de ses sujets, et qu'il attente à la pudicité de leurs femmes. Il est sûr qu'un prince intéressé, injuste, violent et cruel, ne pourra point manquer d'être haï et de se rendre odieux à ses peuples; mais il n'en est pas de même

de la galanterie. Jules César *qu'on* appeloit à Rome le mari de toutes les femmes et la femme de tous les maris, Louis XIV, qui aimoit beaucoup les femmes, Auguste Ier, roi de Pologne, qui les avoit en commun avec ses sujets, ces princes ne furent point haïs à cause de leurs amours; et si César fut assassiné, si la liberté romaine enfonça *le* poignard dans son flanc, ce fut parce que César étoit un usurpateur, et non *pas* à cause que César étoit galant.

On m'objectera peut-être l'expulsion des rois de Rome au sujet de l'attentat commis contre la pudicité de Lucrèce, *pour soutenir le sentiment de Machiavel;* mais je réponds que non pas l'amour du jeune Tarquin pour Lucrèce, mais la manière violente de faire cet amour, donna lieu au soulèvement de Rome, et que, comme cette violence réveilloit dans la mémoire du peuple l'idée d'autres violences commises par les Tarquins, ils songèrent sérieusement à s'en venger; si pourtant l'aventure de Lucrèce n'est pas un roman.

Je ne dis point ceci pour excuser la galanterie des princes, elle peut être moralement mauvaise; je ne me suis ici attaché à autre chose

qu'à montrer qu'elle ne rendoit point odieux les souverains. On regarde l'amour dans les bons princes comme une foiblesse, *et de même que les gens d'esprit regardent le commentaire sur l'apocalypse parmi les autres ouvrages de Newton.*

Mais ce qui me paroît digne de quelque réflexion, c'est que ce docteur qui prêche aux princes l'abstinence des femmes, étoit Florentin; outre les autres bonnes qualités que possédoit Machiavel, auroit-il encore celle d'être jésuite?

Venons-en à présent aux conseils qu'il donne aux princes, pour qu'ils ne se rendent pas méprisables; il veut qu'ils ne soient ni capricieux, ni changeans, ni lâches, ni efféminés, ni indéterminés, en quoi il a assurément raison; mais il continue de leur conseiller de faire paroître beaucoup de grandeur, de gravité, de courage et de fermeté. Le courage est bon, mais pourquoi les princes doivent-ils se contenter de faire paroître ces vertus, pourquoi ne les doivent-ils pas plutôt posséder en effet? Si les princes ne possèdent pas ces qualités effec-

tivement, ils les feront toujours très-mal paroître, et l'on sentira que l'acteur et le héros qu'il représente sont deux personnages.

Machiavel veut encore qu'un prince ne se doit point laisser gouverner, afin que l'on ne puisse pas présumer que quelqu'un ait assez d'ascendant sur son esprit pour le faire changer d'opinion. Il a raison en effet, mais je soutiens qu'il n'y a personne dans le monde qui ne se laisse gouverner, les uns plus, les autres moins. On dit qu'une fois la ville d'Amsterdam fut gouvernée par un chat; par un chat? dira-t-on: comment une ville peut-elle être gouvernée par un chat? suivez cette gradation des faveurs, et vous en jugerez. Le premier bourgmestre de la ville avoit la première voix dans le Conseil et y étoit fort estimé; ce premier bourgmestre avoit une femme dont il suivoit aveuglément les conseils; une servante avoit un ascendant absolu sur l'esprit de cette femme, et un chat sur l'esprit de la servante, c'étoit donc le chat qui gouvernoit la ville.

Il y a cependant des occasions où il est

même glorieux à un prince de changer de conduite, et il le doit même toutes les fois qu'il s'aperçoit de ses fautes. Si les princes étoient infaillibles, comme le pape croit l'être, ils feroient bien d'avoir une fermeté stoïque sur leurs sentimens, mais comme ils ont toutes les foiblesses de l'humanité, ils doivent penser sans cesse à se corriger et à perfectionner leur conduite. Qu'on se ressouvienne que la fermeté outrée et l'opiniâtreté de Charles XII pensèrent le perdre à Bender, et que c'étoit cette fermeté inébranlable qui ruina plus ses affaires que la perte de quelques batailles.

Voici d'autres erreurs de Machiavel; il dit „qu'un prince ne manquera jamais de bonnes alliances tant qu'on pourra faire fond sur ses armées"; et cela est faux, à moins que vous y ajoutiez sur ses armées et sur sa parole; car l'armée dépend du prince, et c'est de son honnêteté ou de sa malhonnêteté que dépendent l'accomplissement des alliances et les mouvemens de cette armée.

Mais voici une contradiction en forme. *Le*

politique veut „qu'un prince se fasse aimer de ses sujets, pour éviter les conspirations"; et dans le chapitre dix-sept il dit „qu'un prince doit se faire craindre, puisqu'il peut compter sur une chose qui dépend de lui, et qu'il n'en est pas de même de l'amour des peuples". Lequel des deux est le véritable sentiment de l'auteur? Il parle le langage des oracles; on peut l'interpréter comme on *le* veut; mais ce langage des oracles, soit dit en passant, est celui des fourbes.

Je dois dire en général à cette occasion que les conjurations et les assassinats ne se commettent plus guère dans le monde; les princes sont en sûreté de ce côté-là; ces crimes sont usés, ils sont sortis de mode, et les raisons qu'en allègue Machiavel sont très-bonnes; il n'y a tout au plus que le fanatisme de quelques *religieux* qui puisse *lui* faire commettre un crime aussi épouvantable par *dévotion ou par sainteté*. Parmi les bonnes choses que Machiavel dit à l'occasion des con*jurations*, il y en a une très-bonne, mais qui devient mauvaise dans sa bouche: la voici. „Un conjurateur, dit-il, est troublé par l'appréhension des châtimens qui le menacent, et les rois sont soutenus par la majesté de l'empire

et par l'autorité des lois." Il me semble que l'auteur politique n'a pas bonne grâce à parler des lois, lui qui n'insinue que l'intérêt, la cruauté, le despotisme et l'usurpation. Machiavel fait comme les protestans; ils se servent des argumens des incrédules pour combattre la transsubstantiation des catholiques, et ils se servent des mêmes argumens dont les catholiques soutiennent la transsubstantiation pour combattre les incrédules. *Quelle souplesse d'esprit!*

Machiavel conseille donc aux princes de se faire aimer, *et* de ménager pour cette raison, et de gagner également la bienveillance des grands et des peuples; il a raison de leur conseiller de se décharger sur d'autres de ce qui pourroit leur attirer la haine d'un de ces deux états, et d'établir pour cet effet des magistrats juges entre les peuples et les grands. Il allègue le gouvernement de France pour modèle, et cet ami outré du despotisme et de l'usurpation d'autorité approuve la puissance que les parlemens de France avoient autrefois: il me semble à moi que, s'il y a un gouvernement dont on pourroit de nos jours proposer pour modèle la sagesse, c'est celui d'Angleterre; là le parlement est l'arbitre du peuple et

du roi, et le roi a tout le pouvoir de faire du bien, mais il n'en a point pour faire le mal.

Machiavel répond ensuite aux objections qu'il croit qu'on pourroit lui faire sur ce qu'il a avancé du caractère des princes, et il entre dans une grande discussion sur la vie des empereurs romains, depuis Marc-Aurèle jusqu'aux deux Gordiens. Suivons-le pour examiner son raisonnement.

Le politique attribue la cause de ces changemens fréquens à la vénalité de l'empire; il est sûr que depuis que la charge d'empereur fut vendue par les gardes prétoriennes, les empereurs n'étoient plus sûrs de leur vie. Les gens de guerre disposoient de cette charge, et celui qui en étoit revêtu, périssoit s'il n'étoit le protecteur de leurs vexations, et le ministre de leurs violences; de sorte que les bons empereurs étoient massacrés par les soldats, et les méchans par conspiration et par ordre du sénat; ajoutons à cela que la facilité qu'il y avoit alors à s'élever à l'empire, contribua beaucoup à ces fréquens changemens, et que c'étoit alors la mode à Rome de tuer les

empereurs, comme elle l'est encore de nos jours en quelque pays de l'Amérique que les fils étouffent leurs pères lorsqu'ils sont surchargés d'années. Tel est le pouvoir de la coutume sur les hommes, qu'elle fait passer au-dessus des sentimens de la nature même, lorsqu'il s'agit de lui obéir. Voici une réflexion sur la vie de Pertinax, qui répond mal avec les préceptes que l'auteur donne au commencement de ce chapitre; il dit „qu'un souverain qui veut absolument conserver sa couronne, est quelquefois obligé de s'éloigner des termes de la justice et de la bonté.“ Je crois avoir fait voir qu'en ces tems malheureux la bonté ni les crimes des empereurs ne les sauvoient des assassinats. Commode, successeur de Marc-Aurèle, en tout indigne de son prédécesseur, et se rendant à mépris du peuple et des soldats, fut mis à mort. Je me réserve de parler à la fin du chapitre de Sévère. Je passe donc à Caracalla, qui ne put se soutenir à cause de sa cruauté, et qu'il prodiga aux soldats les sommes que son père avoit amassées, pour faire oublier le meurtre de son

frère Géta qu'il avoit commis. Je passe sous silence Macrin et Héliogobale, mis à mort tous les deux, et indignes d'aucune attention de la postérité. Alexandre, leur successeur, avoit de bonnes qualités; Machiavel croit qu'il perdit la vie pour être efféminé; mais il la perdit en effet pour avoir voulu rétablir la discipline parmi les soldats que la lâcheté de ses prédécesseurs avoit entièrement négligée. Lors donc que ces troupes effrénées entendirent qu'on vouloit leur parler d'ordre, ils se défirent du prince. Maximin suivit Alexandre; il étoit grand guerrier, mais il ne conserva pas le trône. Machiavel l'attribue à ce qu'il étoit de basse naissance et très-cruel; il a raison quant à la cruauté, mais il se trompe beaucoup quant à la basse naissance. On suppose ordinairement qu'il faut un mérite personnel et supérieur en un homme, qui se pousse sans appui, et qui se tient lui-même lieu d'ancêtres; et on l'estime d'autant plus qu'il ne tire son lustre que de sa vertu, et il arrive souvent qu'on méprise des personnes de naissance lorsqu'elles n'ont rien de

grand en elles, ni rien qui réponde à l'idée de leur noblesse.

Revenons à présent à Sévère, dont Machiavel dit „qu'il étoit un lion ferve et un renard rusé". Sévère avoit de grandes qualités; sa fausseté et sa perfidie ne peuvent être approuvées que de Machiavel; il auroit d'ailleurs été grand prince s'il avoit été bon; qu'on remarque à cette occasion que Sévère fut gouverné par Plautian son favori, comme Tibère le fut par Ségan, et que ces deux princes ne furent méprisés ni l'un ni l'autre. Comme il arrive très-souvent à l'auteur politique de faire de faux raisonnemens, cela lui arrive encore à l'occasion de Sévère; car il dit que la réputation de cet empereur „effaçoit la grandeur de ses extorsions, et le mettoit à couvert de la haine publique"; il me semble que ce sont les extorsions et les injustices présentes qui effacent la grandeur d'une réputation présente; c'est au lecteur d'en juger. — Si Sévère se soutient sur le trône, il en fut redevable en quelque manière à l'empereur Adrien, qui établit la discipline militaire;

et si les empereurs qui suivirent Sévère, ne purent se conserver, le relâchement de la discipline par Sévère en fut cause. Sévère commit encore une grande faute en politique, c'est que par ses proscriptions beaucoup de soldats de l'armée de Pescennius Niger se retirèrent chez les Parthes, et leur enseignèrent l'art de la guerre; ce qui ensuite porta un grand préjudice à l'empire. Un prince prudent ne doit non seulement penser à son règne, mais doit prévoir pour les règnes suivans les suites funestes de ses fautes présentes.

On ne doit donc pas oublier que Machiavel se trompe beaucoup lorsqu'il croit que du tems de Sévère il suffisoit de ménager les soldats pour se soutenir; car l'histoire de ces empereurs le contredit. Dans les tems où nous vivons, il faut qu'un prince traite également bien tous les ordres de ceux à qui il a à commander, sans faire différences, qui causent des jalousies funestes à ses intérêts. Le modèle de Sévère proposé par Machiavel à ceux qui s'élèveront à l'empire, est donc tout aussi mauvais que

celui de Marc-Aurèle leur peut être avantageux.

Mais comment peut-on proposer ensemble Sévère, César Borgia et Marc-Aurèle pour modèles; c'est vouloir réunir la sagesse et la vertu la plus pure avec la plus affreuse scélératesse. Je ne puis finir ce chapitre sans faire encore une remarque; c'est que César Borgia, malgré sa cruauté et sa perfidie, fit une fin très-malheureuse, et que Marc-Aurèle, ce philosophe couronné, toujours bon, toujours vertueux, n'éprouva jusqu'à sa mort aucun revers de fortune.

CHAPITRE XX.

Si les forteresses, et plusieurs autres choses que les princes font souvent, sont utiles ou nuisibles?

Le paganisme représentoit Janus avec deux visages, ce qui signifioit la connoissance parfaite qu'il avoit du passé et de l'avenir. L'image de ce dieu, prise en un sens allégorique, peut très-bien s'appliquer aux princes. Ils doivent, comme

Janus, voir derrière eux dans l'histoire de tous ces siècles qui se sont écoulés, et qui leur fournissent des leçons salutaires de conduite et de devoir; ils doivent, comme Janus, voir en avant par leur pénétration, et par cet esprit de force et de jugement qui combine tous les rapports et qui lit dans les conjonctures présentes celles qui doivent les suivre.

L'étude du passé est ainsi nécessaire aux princes, puisqu'elle leur fournit les exemples d'hommes illustres et vertueux; c'est donc l'école de la sagesse. L'étude de l'avenir leur est utile, puisqu'elle leur fait prévoir les malheurs qu'ils ont à craindre, et les coups de fortune qu'ils ont à parer; c'est donc l'école de la prudence. Deux vertus qui sont aussi nécessaires aux princes que la boussole et le compas, qui conduisent les gens de mers, le sont aux pilotes.

La connoissance de l'histoire est encore utile en ce qu'elle sert à multiplier le nombre d'idées qu'on a de soi-même; elle enrichit l'esprit, et fournit comme un tableau de toutes les vicissitudes de la fortune, et

des exemples salutaires de ressources et d'expédiens.

La pénétration dans l'avenir est bonne, puisqu'elle nous fait en quelque manière déchiffrer les mystères du destin, et en envisageant tout ce qui pourroit nous arriver, nous nous préparons à tout ce que nous pourrions faire le plus sensé à l'arrivée de l'événement.

Machiavel propose cinq questions aux princes, tant à ceux qui auront fait de nouvelles conquêtes, qu'à ceux dont la politique ne demande qu'à s'affermir dans leurs possessions: voyons ce que la prudence pourra conseiller de meilleur, en combinant le passé avec le futur, et en se déterminant toujours par la raison et la justice.

Voici la première question: Si un prince doit désarmer des peuples conquis, ou non?

Je réponds que la manière de faire la guerre a *beaucoup* changé depuis Machiavel. Ce sont des armées *des princes*, plus ou moins fortes, qui défendent *leurs* pays; on mépriseroit beaucoup une troupe de paysans armés, *et il n'arrive encore que* dans des siéges *que* la bourgeoisie prend les armes, *mais* les assiégeans ne

le souffrent pas *d'ordinaire que les bourgeois fassent le service des soldats*, et pour les en empêcher, on les menace du bombardement et des boulets rouges; il paroît d'ailleurs que c'est de la prudence de désarmer *pour les premiers tems* les bourgeois d'une ville prise, principalement si l'on a quelque chose à craindre de leur part. Les Romains qui avoient conquis la Grande-Bretagne, et qui ne pouvoient la *re*tenir en paix, à cause de l'humeur turbulente et belliqueuse de ces peuples, prirent le parti de les efféminer, afin de modérer en eux cet instinct belliqueux et farouche; ce qui réussit comme on le désiroit à Rome. Les Corses sont une poignée d'hommes aussi braves et aussi délibérés que ces Anglois; on ne les domptera *point par le courage, si ce n'est* par la bonté. *Je crois que*, pour maintenir la souveraineté de cette île, il *seroit* d'une nécessité indispensable de désarmer les habitans, et *de les amollir*. Je dis en passant, et à l'occasion des Corses, que l'on peut voir par leur exemple, que *de* courage *et de* vertu *ne donne point* aux hommes l'amour de la liberté, qu'il est dangereux et injuste de l'opprimer.

La seconde question roule sur la confiance

qu'un prince doit avoir *préférablement*, après s'être rendu maître d'un nouvel État, ou en ceux de ses nouveaux sujets qui lui ont aidé à s'en rendre le maître, ou en ceux qui, *étant* fidèles à leur prince légitime, *lui ont été le plus contraires.*

Lorsqu'on prend une ville par intelligence, et par la trahison de quelques citoyens, il y auroit beaucoup d'imprudence à se fier aux traîtres. *Cette mauvaise action qu'ils ont fait en votre faveur, ils sont toujours prêts de la faire pour un autre, et c'est l'occasion qui en décide. Au contraire ceux qui marquent de la fidélité pour leurs souverains légitimes, donnent des exemples de constance sur lesquels on peut compter, et l'on doit présumer qu'ils feront pour leurs nouveaux maîtres ce qu'ils ont fait pour ceux que la nécessité les a forcés d'abandonner. La prudence veut cependant qu'on ne se confie pas légèrement, ni sans avoir pris de bonnes précautions.*

Mais supposons *pour* un moment que des peuples opprimés, et forcés à secouer le joug de leurs tyrans, appelassent un autre prince pour les gouverner, *sans qu'il ait intrigué*; je crois que ce

prince doit répondre en tout à la confiance qu'on lui témoigne, et que s'il en manquoit en cette occasion envers ceux qui lui ont confié ce qu'ils avoient de plus précieux ce seroit le trait le plus indigne d'une ingratitude, qui ne manqueroit pas de flétrir sa mémoire. Guillaume, prince d'Orange, conserva jusqu'à la fin de sa vie son amitié et sa confiance à ceux qui lui avoient mis entre les mains les rênes du gouvernement d'Angleterre, et ceux qui lui étoient opposés abandonnèrent leur patrie *et* suivirent le roi Jacques. Dans les royaumes électifs où la plupart des élections se font par brigues, et où le trône est vénal, *quoiqu'on en dise*, je crois que le nouveau souverain trouvera la facilité, après son élévation, d'acheter ceux qui lui ont été opposés, comme il s'est rendu favorables ceux qui l'ont élu.

La Pologne nous en fournit des exemples; on y trafique si grossièrement du trône, qu'il semble que cet achat se fasse aux marchés publics, *et* la libéralité d'un roi de Pologne écarte de son chemin toute opposition; il est le maître de gagner les grandes familles par des palatinats, des starosties et d'autres charges qu'il confère; mais comme les Polonois ont sur le sujet des bienfaits la mé-

moire très-courte, il faut revenir souvent à la charge: en un mot, la république de Pologne est comme le tonneau des Danaïdes; le roi le plus généreux répandra vainement ses bienfaits sur eux, il ne les *remplira* jamais. Cependant, comme un roi de Pologne a beaucoup de grâces à faire, il peut se ménager des ressources fréquentes en ne faisant ses libéralités que dans les occasions où il a besoin des familles qu'il enrichit.

La troisième question de Machiavel regarde proprement la sûreté d'un prince dans un royaume héréditaire, s'il vaut mieux qu'il entretienne l'union ou *l'animosité* parmi ses sujets?

Cette question pouvoit peut-être avoir lieu du tems des ancêtres de Machiavel à Florence; mais à présent je ne pense pas qu'aucun politique l'adoptât toute crue et sans la mitiger. Je n'aurois qu'à citer la belle apologie si connue de Ménénius Agrippa, par laquelle il réunit le peuple romain. Les républiques cependant doivent en quelque façon entretenir de la jalousie entre leurs membres; *car s'ils s'unissent tous, la forme de leur gouvernement change en monarchie. Cela ne doit point se communiquer au particulier auquel la désunion est préjudiciable,*

mais seulement à ceux qui pourroient en s'unissant le plus facilement ravir l'autorité suprême.

Il y a des princes qui croient la désunion de leurs ministres nécessaire pour leur intérêt; ils pensent être moins trompés par des hommes qu'une haine mutuelle tient *d'autant plus* en garde *sur leur conduite:* mais si ces haines produisent cet effet *d'un côté*, elles en produisent aussi *d'un autre, qui sont très-préjudiciables aux intérêts de ces mêmes princes; car* au lieu que ces ministres devroient *y contribuer également*, il arrive que par des vues de se nuire, ils contrecarrent *leurs avis et leurs plans les plus convenables pour le bien de l'État*, et qu'ils confondent dans leurs querelles particulières l'avantage du prince et le salut des peuples.

Rien ne contribue donc plus à la force d'une monarchie que l'union intime et inséparable de tous ses membres, et ce doit être le but d'un prince sage de l'établir.

Ce que je viens de répondre à la troisième question de Machiavel, peut en quelque sorte servir de solution à son quatrième problème; examinons cependant et jugeons en deux mots, si un

prince doit fomenter des factions contre lui-même, ou s'il doit gagner l'amitié de ses sujets.

C'est forger des monstres pour les combattre, que de se faire des ennemis pour les vaincre; il est plus naturel, plus raisonnable, plus humain de se faire des amis: heureux sont les princes qui connoissent les douceurs de l'amitié! plus heureux sont ceux qui méritent l'amour et l'affection de *leurs* peuples!

Nous voici à la dernière question de Machiavel, savoir, si un prince doit avoir des forteresses et des citadelles, ou s'il doit les raser?

Je crois avoir dit mon sentiment dans le chapitre dixième, pour ce qui regarde les petits princes; venons à présent à ce qui intéresse la conduite des rois.

Dans le tems de Machiavel le monde étoit dans une fermentation générale; l'esprit de sédition et de révolte régnoit partout: et l'on ne voyoit *que des villes rebelles, des peuples qui remuoient, et des sujets de trouble et de guerre pour les souverains et pour les États.* Les révolutions fréquentes et continuelles obligèrent les princes de bâtir des citadelles sur les hauteurs des villes, pour contenir par ce moyen

l'esprit inquiet des habitans, *et pour les accoutumer à la constance.*

Depuis ce siècle barbare, soit que les hommes se soient lassés de s'entre-détruire *et de répandre leur sang, ou soit qu'ils soient devenus plus raisonnables*, on n'entend plus tant parler de séditions et de révoltes, et l'on diroit que cet esprit d'inquiétude, après avoir assez travaillé, s'est mis à présent dans une assiette tranquille: de sorte que l'on n'a plus besoin de citadelles pour répondre de la fidélité des villes et du pays. Il n'en est pas de même *cependant de ces citadelles et de ces* fortifications, pour se garantir des ennemis, et pour assurer davantage le repos de l'État.

Les armées et les forteresses sont d'une utilité égale pour les princes; car s'ils peuvent opposer leurs armées à leurs ennemis, ils peuvent sauver cette armée sous le canon de leurs forteresses en cas de bataille perdue; et le siége que l'ennemi entreprend de cette forteresse, leur donne le tems de se refaire et de ramasser de nouvelles forces, qu'ils peuvent encore, s'ils les amassent à tems, employer pour faire lever le siége à l'ennemi.

Les dernières guerres *de Brabant*, entre l'Em-

pereur et la France, n'avançoient presque point à cause de la multitude des places fortes; et des batailles de cent mille hommes, remportées sur cent mille hommes, n'étoient suivies que de la prise d'une ou de deux villes: la campagne d'après, l'adversaire ayant eu le tems de réparer ses pertes, il reparoissoit de nouveau, et l'on remettoit en *dispute* ce que l'on avoit décidé l'année auparavant. Dans des pays où il y a beaucoup de places fortes, des armées qui couvrent deux milles de terre, feront la guerre trente années, et gagneront, si elles sont heureuses, pour prix de vingt batailles, dix milles de terrain.

Dans des pays ouverts, le sort d'un combat ou de deux campagnes décide de la fortune du vainqueur, et lui soumet des royaumes entiers. Alexandre, César, Charles XII *devoient* leur gloire à ce qu'ils trouvèrent peu de places fortifiées dans les pays qu'ils conquirent; le vainqueur de l'Inde ne fit que deux siéges en ses glorieuses campagnes; l'arbitre de la Pologne n'en fit jamais davantage. Eugène, Villars, Marlborough, Luxembourg, étoient *bien d'autres capitaines que Charles et qu'Alexandre;* mais les forteresses émoussèrent en quelque façon le brillant de leurs

succès, *qui, lorsqu'on en juge solidement, sont préférables à ceux d'Alexandre et de Charles.* Les François connoissent bien l'utilité des forteresses, car depuis le Brabant jusqu'au Dauphiné c'est comme une double chaîne de places fortes; la frontière de la France du côté de l'Allemagne est comme une gueule de lion ouverte, qui présente deux rangées de dents menaçantes *et redoutables, et qui a* l'air de vouloir tout engloutir. Cela suffit pour faire voir le grand usage des villes fortifiées.

CHAPITRE XXI.

Comment le prince doit se gouverner pour se mettre en estime.

Il y a de la différence entre faire du bruit dans le monde et entre acquérir de la gloire. Le vulgaire, qui est mauvais appréciateur de réputation, se laisse aisément séduire par l'apparence de ce qui est grand et merveilleux, et il lui arrive de confondre les bonnes actions avec les actions extraordinaires, la richesse avec le mérite, ce qui a de l'é-

clat avec ce qui a de la solidité. Les gens éclairés et les sages jugent tout différemment; c'est une rude épreuve que de passer par leur creuset, ils dissèquent la vie des grands hommes, comme les anatomistes leurs cadavres. Ils examinent si leur intention fut honnête, s'ils furent justes, s'ils firent plus de mal que de bien aux hommes, si leur courage étoit soumis à leur sagesse, ou si c'étoit une fougue de tempérament; ils jugent des effets par leurs causes, et non pas des causes par leurs effets; ils ne sont point éblouis par des vices brillans, et ne trouvent digne de gloire que le mérite et la vertu.

Ce que Machiavel trouve grand et digne de réputation, est ce faux éclat qui peut surprendre le jugement du vulgaire; il compose dans l'esprit du peuple, et du peuple le plus vil et le plus abject; mais il lui sera aussi impossible qu'à Molière de réunir cette manière de penser triviale avec la noblesse et le goût des honnêtes gens; ceux qui savent admirer le misanthrope, mépriseront d'autant plus le scapin.

Ce chapitre de Machiavel contient du bon et du mauvais. Je relèverai premièrement les fautes de Machiavel, je confirmerai ce qu'il dit de bon et de louable, et je hasarderai ensuite mon sentiment sur quelques sujets qui appartiennent naturellement à cette matière.

L'auteur propose la conduite de Ferdinand d'Arragon et de Bernard de Milan pour modèle à ceux qui veulent se distinguer par de grandes entreprises, et par des actions rares et extraordinaires. Machiavel cherche ce merveilleux dans la hardiesse des entreprises, et dans la rapidité de l'exécution. C'est grand, j'en conviens, mais *ce* n'est louable qu'à proportion que l'entreprise du conquérant est juste. „Toi qui te vantes d'exterminer les voleurs", disoient les ambassadeurs scythes à Alexandre, „tu est toi-même le plus grand voleur de la terre; car tu as pillé et saccagé toutes les nations que tu as vaincues; si tu es un dieu, tu dois faire le bien des mortels, et non pas leur ravir ce qu'ils ont; si tu es un homme, songe toujours à ce que tu es."

Ferdinand d'Arragon ne se contentoit pas toujours de faire simplement la guerre; mais il se servoit de la religion comme d'un voile *pour cou-*

vrir ses desseins. Si ce roi étoit religieux, il commettoit une profanation énorme, en faisant servir la cause de Dieu pour le prétexte de ses fureurs; s'il étoit incrédule, il agissoit en imposteur, en fourbe en ce qu'il détournoit par son hypocrisie la crédulité des peuples au profit de son ambition.

Il est bien dangereux pour un prince d'enseigner à ses sujets qu'il est juste de combattre pour des argumens: c'est rendre le clergé d'une manière indirecte maître de la guerre et de la paix, arbitre du souverain et des peuples. L'empire d'Occident dut en partie sa perte aux querelles de religion, et l'on a vu en France, sous le règne des derniers Valois, les funestes suites de l'esprit de fanatisme et de faux zèle. La politique d'un souverain veut, ce me semble, qu'il ne touche point à la foi de ses peuples, et qu'il ramène, autant qu'il dépend de lui, le clergé de ses États et ces sujets à l'esprit de douceur et de tolérance. Cette politique ne s'accorde non seulement avec l'esprit de l'Evangile, qui ne prêche que la paix, l'humilité et la charité envers ses frères, mais elle

est aussi très-conforme aux intérêts des princes, puisqu'en déracinant le faux zèle et le fanatisme de leurs États, ils éloignent la pierre d'achoppement la plus dangereuse de leur chemin, et l'écueil qu'ils avoient le plus à craindre: car la fidélité et la bonne volonté du vulgaire ne tient pas contre la fureur de la religion et contre l'enthousiasme du fanatisme, qui ouvre les cieux même aux assassins pour prix de leurs crimes, et leur promet la palme du martyre pour récompense de leurs supplices.

Un souverain ne sauroit donc assez marquer de mépris pour les disputes frivoles des prêtres, qui ne sont proprement que des disputes de mots, et il ne sauroit porter assez d'attention pour étouffer soigneusement la superstition et les fureurs religieuses qu'elle entraîne après soi.

Machiavel allègue en second lieu l'exemple de Bernard de Milan, pour insinuer aux princes qu'ils doivent récompenser et punir d'une manière éclatante, afin que toutes leurs actions aient un caractère de grandeur *imprimée en elles.* Les princes généreux ne manqueront point de réputa-

tion, principalement lorsque leur libéralité est une suite de leur grandeur d'âme, et non de leur amour propre.

La bonté de leurs coeurs peut les rendre plus grands que toutes les autres vertus. Cicéron disoit à César: „Vous n'avez rien de plus grand dans votre fortune que le pouvoir de sauver tant de citoyens, ni de plus digne de votre bonté que la volonté de le faire.“ Il faudroit donc que les peines qu'un prince inflige, fussent toujours au-dessous de l'offense, et que les récompenses qu'il donne, fussent toujours au-dessus du service.

Mais voici une contradiction: le docteur de la politique veut en ce chapitre *ici* que les princes tiennent leurs alliances, et dans le dix-huitième chapitre il les dégageoit formellement de leur parole. Il fait comme les diseurs de bonne aventure, qui disent blanc aux uns, et noir aux autres.

Si Machiavel raisonne mal sur tout ce que nous venons de dire, il parle bien sur la prudence que les princes doivent avoir de ne point s'engager légèrement avec d'autres princes plus puissans qu'eux, qui, au lieu de les secourir, pourroient les abîmer.

C'est ce que savoit un grand prince d'Allemagne, également estimé de ses amis et de ses ennemis. Les Suédois entrèrent dans ses États lorsqu'il en étoit éloigné avec toutes ses troupes, pour secourir l'Empereur au bas du Rhin dans la guerre qu'il soutenoit contre là France. Les ministres de ce prince lui conseilloient, à la nouvelle de cette irruption soudaine, d'appeler le czar de Russie à son secours: mais ce prince, plus pénétrant qu'eux, leur répondit que les Moscovites étoient comme des ours qu'il ne falloit point déchaîner, de crainte de ne pouvoir remettre leurs chaînes, *si une fois ils en étoient quittes;* il prit généreusement sur lui les soins de la vengeance, et il n'eut pas lieu de s'en repentir.

Si je vivois dans le siècle futur, j'alongerois sûrement cet article par quelques réflexions qui pourroient y convenir; mais ce n'est pas à moi à juger de la conduite des princes modernes; et dans le monde il faut savoir parler et se taire à propos.

La matière de la neutralité est aussi bien traitée par Machiavel que celle des engagemens des princes. L'expérience a démontré depuis longtems qu'un prince neutre expose son pays aux

injures des deux parties belligérantes, que ses États deviennent le théâtre de la guerre, et qu'il perd toujours par la neutralité, sans que jamais il n'ait rien de solide à y gagner.

Il y a deux manières par lesquelles un *souverain* peut s'agrandir: l'une est celle de la conquête, lorsqu'un prince guerrier recule par la force de ses armes les limites de sa domination: l'autre est celle *de l'activité*, lorsqu'un prince laborieux fait fleurir dans ses États tous les arts et toutes les sciences qui les rendent plus puissans et plus policés.

Tout ce livre n'est rempli que de raisonnemens sur cette première manière de s'agrandir: disons quelque chose de la seconde, plus innocente, plus juste, et toute aussi utile que la première.

Les arts les plus nécessaires à la vie sont l'agriculture, le commerce et les manufactures; ceux qui font le plus d'honneur à l'esprit humain, sont la géométrie, la philosophie, l'astronomie, l'éloquence, la poésie, et *tout* ce qu'on entend sous le nom de beaux arts.

Comme *tous* les pays *sont très-différens*, il y en a *où* le fort consiste dans l'agriculture,

d'autres dans les vendanges, d'autres dans les manufactures, et d'autres dans le commerce: ces arts se trouvent même prospérer ensemble dans quelques pays.

Les souverains qui choisiront cette manière douce et aimable de se rendre plus puissans, seront obligés d'étudier principalement la constitution de leur pays, afin de savoir lesquels de ces arts seront les plus propres à y réussir, et par conséquent lesquels ils doivent le plus encourager. Les François et les Espagnols se sont aperçus que le commerce leur manquoit, et ils ont médité par cette raison sur le moyen de ruiner celui des Anglois. S'ils réussissent, la France augmentera sa puissance plus considérablement qu'elle n'auroit pu faire par la conquête de vingt villes, et d'un millier de villages; et l'Angleterre et la Hollande, ces deux pays les plus beaux et les plus riches du monde, dépériroient insensiblement, comme un malade qui meurt *étique ou* de consomption.

Les pays dont les blés et les vignes font les richesses, ont deux choses à observer; l'une est de défricher soigneusement toutes les terres, afin de mettre jusqu'au moindre terrain à profit; l'autre est de raffiner sur un plus grand, un plus

vaste débit, sur les moyens de transporter les marchandises *à meilleurs* frais, et de *pouvoir* les vendre à meilleur marché.

Quant aux manufactures de toutes espèces, c'est peut-être ce qu'il y a de plus utile et de plus profitable à un État, puisque par elles on suffit aux besoins et au luxe des habitans, et que les voisins sont même obligés de payer tribut à votre industrie: elles empêchent d'un côté que l'argent ne sorte du pays, et elles en font rentrer de l'autre.

Je me suis toujours persuadé que le défaut de manufactures avoit causé en partie ces prodigieuses émigrations des pays du nord, de ces Goths, de ces Vandales, qui inondèrent si souvent les pays méridionaux. Dans ces tems reculés on ne connoissoit d'arts en Suède, en Danemark, et dans la plus grande partie de l'Allemagne, que l'agriculture; les terres labourables étoient partagées entre un certain nombre de propriétaires, qui les cultivoient, et qu'elles pouvoient nourrir.

Mais comme la race humaine a de tout tems été très-féconde dans ces *pays* froids, il arrivoit qu'il y avoit deux fois plus d'habitans dans un pays qu'il n'en pouvoit subsister par le labourage:

et ces cadets de bonne maison s'attroupoient alors *et faisoient les chevaliers d'industrie* par nécessité, ravageoient d'autres pays, et en dépossédoient les maîtres. Aussi voit-on dans *l'histoire de* l'empire d'orient et d'occident que ces barbares ne demandoient pour l'ordinaire que des champs *pour* cultiver, afin de fournir à leur subsistance. Les *pays* du nord ne sont pas moins peuplés qu'ils ne l'étoient alors; mais comme le luxe a très-sagement multiplié nos besoins, il a donné lieu à des manufactures, et à tous ces arts qui font subsister des peuples entiers, qui autrement seroient obligés de chercher leur subsistance ailleurs.

Ces manières donc de faire prospérer un État, sont comme des talens confiés à la sagesse du souverain, qu'il doit mettre à usure et *les* faire valoir. La marque la plus sûre *d'un pays qui* sous un gouvernement sage *est* heureux, *abondant et riche*, c'est lorsque les beaux arts *et les sciences* naissent *en* son sein: ce sont des fleurs qui viennent dans un terrain gras, et sous un ciel heureux, mais que la sécheresse ou le souffle *impétueux* des aquilons fait mourir.

Rien n'illustre plus un règne que les arts qui fleurissent sous son abri. Le siècle de Périclès

est aussi fameux par *Phidias*, *par Praxitèle et tant d'autres grands hommes* qui vivoient à Athènes, que par les batailles que *ces mêmes* Athéniens *remportèrent* alors. Celui d'Auguste est plus connu par Cicéron, Ovide, Horace *et* Virgile que par les proscriptions de ce cruel empereur, qui doit après tout une grande partie de sa réputation à la lyre d'Horace. Celui de Louis-le-Grand est plus célèbre par les Corneille, les Racine, les Molière, les Boileau, les Descartes, les Coipel, les Lebrun, les Ramondon, que par ce passage du Rhin tant exagéré, par ce siége de Mons où Louis se trouva en personne, et par la bataille de Turin que M. de Marsin fit perdre au duc d'Orléans par ordre du cabinet.

Les rois honorent l'humanité lorsqu'ils distinguent et récompensent ceux qui lui font le plus d'honneur, et *qui seroient ceci si ce ne sont de* ces esprits supérieurs qui s'emploient à perfectionner nos connoissances, qui se dévouent au culte de la vérité, *et qui négligent ce qu'ils ont de matériel pour rendre plus accompli en eux l'art de la pensée? De même que des sages éclairent l'univers, ils mériteroient d'en être les législateurs.*

Heureux sont les souverains qui cultivent eux-mêmes ces sciences! qui pensent avec Cicéron, ce consul romain, libérateur de sa patrie et père de l'éloquence: „Les lettres forment la jeunesse et sont le charme de l'âge avancé; la prospérité en est plus brillante, l'adversité en reçoit des consolations; et dans nos maisons et dans celles des autres, dans les voyages et dans la solitude, en tous tems et en tous lieux, elles sont la douceur de notre vie."

Laurent de Médicis, le plus grand homme de sa nation, étoit le pacificateur de l'Italie, et le restaurateur des sciences; sa probité lui concilia la confiance générale de tous les princes; et Marc-Aurèle, un des plus grands empereurs de Rome, étoit non moins heureux guerrier que sage philosophe, et joignoit la pratique la plus sévère de la morale à la profession qu'il en faisoit. Finissons par ces paroles: „Un roi que la justice conduit, a l'univers pour son temple, et les gens de bien en sont les prêtres et les sacrificateurs."

CHAPITRE XXII.

Des secrétaires des princes.

Il y a deux espèces de princes dans le monde: *savoir* ceux qui voient tout par leurs propres yeux, et gouvernent leurs États eux-mêmes; et ceux qui se reposent sur la bonne foi de leurs ministres, et qui se laissent gouverner par ceux qui ont pris de l'ascendant sur leur esprit.

Les souverains de la première espèce sont comme l'âme de leurs États; le poids de leur gouvernement pèse sur eux seuls, comme le monde sur le dos d'Atlas: ils règlent les affaires intérieures comme les étrangères; *toutes les ordonnances, toutes les lois, tous les édits émanent d'eux, et* ils remplissent à la fois les postes de premiers magistrats de la justice, de général des armées, *d'intendant des finances, et en gros tout ce qui peut avoir relation avec la politique.* Ils ont, à l'exemple de Dieu (qui se sert d'intelligences supérieures à l'homme pour opérer ses volontés), des esprits pénétrans et laborieux, pour exécuter leurs desseins et pour remplir en détail ce qu'ils ont projeté en grand; leurs

ministres *ne* sont proprement *que* des *outils* dans les mains d'un sage et habile maître.

Les souverains du second ordre sont comme plongés, par un défaut de génie, ou une indolence naturelle, dans une indifférence léthargique, *et on rappelle à la vie des corps tombés en évanouissement par des odeurs fortes, spiritueuses et balsamiques; de même il faut qu'un État tombé en défaillance par la foiblesse du souverain, soit soutenu par la sagesse et la vivacité d'un ministre capable de suppléer aux défauts de son maître; dans ce cas le prince n'est que l'organe de son ministre, et il ne sert tout au plus qu'à représenter aux yeux du peuple le fantôme vain de la majesté royale, et sa personne est aussi inutile à l'État que celle du ministre lui est nécessaire. — Chez les souverains de la première espèce, le bon choix des ministres peut faciliter leur travail, sans cependant influer beaucoup sur le bonheur du peuple; chez ceux de la seconde espèce, le salut du peuple et le leur dépend du bon choix des ministres.*

Il n'est pas aussi facile qu'on le pense, à un

souverain, de bien approfondir le caractère de ceux qu'il veut employer dans les affaires; car les particuliers ont autant de facilité à se déguiser devant leurs maîtres, que les princes trouvent d'obstacles pour dissimuler leur intérieur aux yeux du public.

Il en est du caractère des gens de cour comme du visage des femmes fardées: à l'aide de l'artifice la ressemblance est parfaitement observée. Les rois ne voient jamais les hommes tels qu'ils sont dans leur état naturel, mais tels qu'ils veulent paroître. Un homme qui se trouvera à la messe au moment de la consacration, un courtisan qui se trouvera à la cour dans la présence du prince, sera tout différent de ce qu'il est dans une société d'amis, et celui qu'on prenoit pour un Caton à la cour, est censé l'Anacréon de la ville; le sage en public est fou dans sa maison, et tel qui fait tout haut le fastueux étalage de sa vertu, sentoit tout bas le honteux démenti que lui donnoit son coeur.

Ceci n'est qu'un tableau du déguisement ordinaire, mais que n'est-ce point lorsque

l'intérêt et l'ambition s'en mêlent? lorsqu'un poste vacant est convoité aussi avidement que le pouvoit être Pénélope par sa nombreuse cour d'amans. L'avarice du courtisan augmente ses assiduités pour le prince, et ses attentions sur lui-même; il emploie toutes les voies de séduction que son esprit peut lui suggérer pour se rendre agréable, il flatte le prince, il entre dans ses goûts, il approuve ses passions: c'est un caméléon qui prend toutes les couleurs qu'il réfléchit.

Après tout, si Sixte-Quint a pu tromper *septante* cardinaux qui devoient le connoître, combien à plus forte raison n'est-il pas facile à un particulier de surprendre *la pénétration du* souverain qui a manqué d'occasions pour *l'approfondir.*

Un prince d'esprit peut juger sans peine du génie et de la capacité de ceux qui le servent; mais il lui est presqu'impossible de bien juger de leur désintéressement et de leur fidélité, *puisque ordinairement la politique des ministres est de cacher surtout leurs pratiques et leurs mauvaises menées à celui qui est en droit de les en punir s'il en étoit instruit.*

On a vu souvent que des hommes paroissent vertueux, faute d'occasions pour se démentir, mais qu'ils ont renoncé à l'honnêteté, dès que leur vertu a été mise à l'épreuve. On ne parla point mal à Rome des Tibère, des Néron, des Caligula, avant qu'ils parvinssent au trône: peut-être que leur scélératesse seroit restée *brute* si elle n'avoit été mise en oeuvre par l'occasion, qui *pour ainsi dire* développa le germe de leur méchanceté.

Il se trouve des hommes qui joignent à beaucoup d'esprit, de souplesse et de talens, l'âme la plus noire et la plus ingrate; il s'en trouve d'autres qui possèdent toutes les qualités du coeur *sans cet instinct vif et brillant qui caractérise le génie.*

Les princes prudens ont ordinairement donné la préférence à ceux chez qui les qualités du coeur prévaloient, pour les employer dans l'intérieur de leur pays. Ils leur ont préféré au contraire ceux qui avoient plus de *vivacité et de feu* pour s'en servir dans des négociations. *Leurs raisons ont été sans doute que*, puisqu'il ne s'agit que de maintenir l'ordre et la justice dans leurs États, il suffit de l'honnêteté, et *que*, *comme il est question de séduire les*

voisins par des argumens spécieux, d'employer la voie de l'intrigue et souvent de la corruption dans les missions étrangères, l'on sent bien que la probité n'y est pas tant requise que l'adresse et l'esprit.

Il me semble qu'un prince ne sauroit assez récompenser la fidélité de ceux qui le servent avec zèle; il y a un certain sentiment de justice en nous, qui nous pousse à la reconnoissance, et qu'il faut suivre. Mais d'ailleurs les intérêts des grands demandent absolument qu'ils récompensent avec autant de générosité qu'ils punissent avec clémence; car les ministres qui s'aperçoivent que *leur* vertu *est* l'instrument de leur fortune, n'auront point assurément recours au crime, et ils préféreront naturellement les bienfaits de leur maître aux corruptions étrangères.

La voie de la justice et la sagesse du monde s'accordent donc parfaitement sur ce sujet, et il est aussi imprudent que dur de mettre, faute de récompense et de générosité, l'attachement des ministres à une dangereuse épreuve.

Il se trouve des princes qui donnent dans un défaut *autant contraire que celui-ci à leurs véritables intérêts*: ils changent les ministres

avec une légèreté infinie, et ils punissent avec trop de rigueur la moindre irrégularité de leur conduite.

Les ministres qui travaillent immédiatement sous les yeux du prince, lorsqu'ils ont été quelque tems en *poste*, ne sauroient *pas* tout-à-fait lui déguiser leurs défauts: plus *que* le prince est pénétrant, et plus facilement il les saisit.

Les souverains qui ne sont pas philosophes, s'impatientent bientôt, ils se révoltent contre les foiblesses de ceux qui les servent, ils les disgracient et les perdent.

Les princes qui raisonnent plus profondément, connoissent mieux les hommes; ils savent qu'ils sont tous marqués au coin de l'humanité, qu'il n'y a rien de parfait en ce monde, que les grandes qualités sont, pour ainsi dire, mises en équilibre par de grands défauts, et que l'homme de génie doit tirer parti de tout. C'est pourquoi (à moins de prévarication) ils conservent leurs ministres avec leurs bonnes et leurs mauvaises qualités, et ils préfèrent ceux qu'ils ont approfondis, aux nouveaux qu'ils pourroient avoir, à peu près comme d'habiles musiciens, qui aiment mieux jouer

avec des instrumens dont ils connoissent le fort et le foible, qu'avec de nouveaux dont la bonté leur est inconnue.

CHAPITRE XXIII.

Comment il faut fuir les flatteurs.

Il n'y a pas un livre de morale, il n'y a pas un livre d'histoire, où la foiblesse des princes sur la flatterie ne soit rudement censurée; on veut que les rois aiment la vérité, on veut que leurs oreilles s'accoutument à l'entendre, et on a raison; mais on veut encore, selon la coutume des hommes, des choses contradictoires. *Comme l'amour propre est le principe de nos vertus, et par conséquent du bonheur du monde, on veut que les princes en aient assez pour qu'il les rende susceptible de la belle gloire, qu'il anime leurs grandes actions*, et qu'en même tems ils soient assez indifférens *sur eux-mêmes* pour renoncer de leur gré au salaire de leurs travaux; le même principe doit les pousser à mériter la louange, et à la mépriser. C'est

prétendre beaucoup de l'humanité. *S'il y a cependant un motif qui puisse encourager les princes à combattre l'appas de la flatterie, c'est l'idée avantageuse qu'on a de leur mérite, et la supposition naturelle qu'ils doivent avoir sur eux-mêmes plus de pouvoir encore que sur les autres.*

Les princes insensibles à leur réputation n'ont été que des indolens, ou des voluptueux abandondonnés à la mollesse; c'étoient des masses d'une matière vile *et abjecte, animée par* aucune vertu. Des tyrans très-cruels ont aimé, il est vrai, la louange; c'étoit en eux *un raffinement de* vanité, *ou pour mieux dire* un vice de plus; ils vouloient l'estime *des hommes, mais ils négligeoient en même tems l'unique voie pour s'en rendre dignes.*

Chez les princes vicieux, la flatterie est un poison mortel qui multiplie les semences de leur corruption: chez les princes de mérite, la flatterie est comme une rouille qui s'attache à leur gloire, et qui en diminue l'éclat. Un homme d'esprit se révolte contre la flatterie grossière; il repousse l'adulateur, *qui d'une main mal-adroite lui donne de l'encensoir au travers du visage.*

Il faudroit une crédulité infinie sur la bonne opinion qu'on a de soi-même pour souffrir la louange outrée, il faudroit même que cette crédulité fût superstitieuse: cette sorte de louange est le moins à craindre pour les grands hommes, car ce n'est pas le langage de la conviction. Il y a une autre sorte de flatterie; elle est la sophiste des défauts *et des vices;* sa rhétorique diminue *et amoindrit tout ce que son objet a de mauvais, et l'élève par cette voie indirecte à la perfection.* C'est elle qui fournit des argumens aux passions, qui donne à *la cruauté* le caractère de la justice, qui *donne une ressemblance* si *parfaite de* la libéralité à la profusion, qu'on s'y méprend, *et* qui couvre les débauches du voile de l'amusement et du plaisir; elle amplifie même les vices *étrangers*, pour en ériger un trophée à ceux de son héros*; elle excuse tout, elle justifie tout.* La plupart des hommes donnent dans cette flatterie qui justifie leurs goûts *et leurs inclinations. Il faut avoir poussé d'une main hardie la sonde jusqu'au fond de ses plaies, pour les bien connoître, et il faut avoir la fermeté de se dire qu'on a des défauts qu'il faut*

corriger, pour résister à la fois à l'avocat insinuant de ses passions, et pour se combattre soi-même. Il se trouve cependant des princes d'une vertu assez mâle pour mépriser cette sorte de flatterie, ils ont assez de pénétration pour apercevoir le serpent venimeux qui rampe sous les fleurs; et nés ennemis du mensonge, ils ne le souffrent pas même en ce qui peut plaire à leur amour propre, et en ce qui caresse le plus leur vanité.

Mais s'ils haïssent le mensonge, ils aiment la vérité, et ils ne sauroient avoir une rigueur semblable pour ceux qui leur disent un bien d'eux-mêmes dont ils sont convaincus. La flatterie qui se fonde sur une base solide, est la plus subtile de toutes; il faut avoir de discernement très-fin pour apercevoir la nuance qu'elle ajoute à la vérité. Elle ne fera point accompagner un roi à la tranchée par des poètes qui doivent être les historiens *et les témoins de sa valeur;* elle ne composera point des prologues d'opéra remplis d'hyperboles; des préfaces fades et des épîtres rampantes; elle n'étourdira point un héros du récit de ses *propres*

victoires; mais elle prendra l'air du sentiment, elle se ménagera délicatement des *places, et elle aura les qualités de l'épigramme.* Comment un grand homme, comment un héros, comment un prince spirituel peut-il se fâcher de s'entendre dire une vérité que la vivacité d'un ami *qui la sentoit bien, lui a fait échapper? Ce seroit un pédantisme de modestie que de s'en scandaliser, et l'esprit de la pensée sert de véhicule à la louange.*

Les princes qui ont été hommes avant de devenir rois, peuvent se ressouvenir de ce qu'ils ont été, et ne s'accoutument pas si facilement aux alimens de la flatterie. Ceux qui ont régné toute leur vie, ont toujours été nourris d'encens comme les dieux, et ils mourroient d'inanition s'ils manquoient de louanges.

Il seroit donc plus juste, ce me semble, de plaindre les rois que de les condamner; ce sont les flatteurs, et plus qu'eux encore, les calomniateurs, qui méritent la condamnation et la haine du public, de même que tous ceux qui sont assez ennemis des princes pour leur déguiser la vérité.

CHAPITRE XXIV.

Pourquoi les princes d'Italie ont perdu leurs États.

La fable de Cadmus, qui sema en terre les dents du serpent qu'il venoit de *dompter*, et dont naquit un peuple de guerriers qui se détruisirent, *convient parfaitement au sujet de ce chapitre. Cette fable ingénieuse est l'emblème de l'ambition, de la cruauté et de la perfidie des hommes, qui à la fin leur est toujours funeste. C'étoit l'ambition illimitée des princes d'Italie, c'étoit leur cruauté qui les rendoient l'horreur du genre humain, c'étoient* les perfidies et les trahisons qu'ils commettoient les uns envers les autres, *qui* ruinèrent leurs affaires. Qu'on lise l'histoire d'Italie de la fin du quatorzième siècle jusqu'au commencement du quinzième, ce ne sont que cruautés, séditions, violences, ligues pour s'entre-détruire, usurpations, assassinats, en un mot un assemblage énorme de crimes, dont l'idée seule *et la peinture* inspirent de l'horreur *et de l'aversion.*

Si à l'exemple de Machiavel on s'avisoit de renverser la justice et l'humanité, on bouleverse-

roit *à coup sûr* tout l'univers, *personne ne se contenteroit des biens qu'il possède, tout le monde envieroit ceux des autres, et comme rien ne pourroit les arrêter, ils se serviroient des moyens les plus affreux pour satisfaire leur cupidité; l'un engloutiroit le bien de ses voisins, un autre viendroit après lui, qui le déposséderoit à son tour; il n'y auroit aucune sûreté pour personne, le droit du plus fort seroit l'unique justice de la terre et une pareille* inondation des crimes réduiroit dans peu ce continent *dans* une vaste *et triste* solitude. *C'étoit donc* l'iniquité et la barbarie des princes d'Italie qui *firent qu'ils perdirent* leurs États, ainsi que les faux principes de Machiavel perdront à coup sûr ceux qui auront la folie de les suivre.

Je ne déguise rien; la lâcheté de quelques-uns de ces princes d'Italie peut avoir également avec leur méchanceté concouru à leur perte; la foiblesse des rois de Naples, il est sûr, ruina leurs affaires; mais qu'on me dise d'ailleurs en politique tout ce que l'on voudra, argumentez, faites des systèmes, alléguez des exemples, employez toutes les subtilités *des sophistes*, vous serez

obligé d'en revenir à la justice malgré vous, *à moins que vous consentiez à vous brouiller avec le bon sens. Machiavel lui-même ne fait qu'un galimatias pitoyable lorsqu'il veut enseigner d'autres maximes, et quoi qu'il ait fait, il n'a pu plier la vérité à ses principes. — Le commencement de ce chapitre est un endroit fâcheux pour ce politique, sa méchanceté l'a engagé dans un dédale, où son esprit cherche vainement le fil merveilleux d'Ariadne pour l'en tirer.*

Je demande *humblement* à Machiavel ce qu'il *a prétendu* dire par ces paroles: „si l'on remarque dans un souverain nouvellement élevé sur le trône (ce qui veut dire dans un usurpateur) de la prudence et du mérite, on s'attachera bien plus à lui qu'à ceux qui ne sont redevables de leur grandeur qu'à leur naissance. La raison de cela, c'est qu'on est bien plus touché du présent que du passé, et quand on y trouve de quoi se satisfaire, on ne va pas plus loin.“

Machiavel suppose-t-il que, de deux hommes également valeureux et spirituels, *le peuple* préférera l'usurpateur au prince légitime? ou l'entend-il d'un souverain sans vertus, et d'un ravisseur vaillant

victoires; mais elle prendra l'air du sentiment, elle se ménagera délicatement des *places, et elle aura les qualités de l'épigramme.* Comment un grand homme, comment un héros, comment un prince spirituel peut-il se fâcher de s'entendre dire une vérité que la vivacité d'un ami *qui la sentoit bien, lui a fait échapper? Ce seroit un pédantisme de modestie que de s'en scandaliser, et l'esprit de la pensée sert de véhicule à la louange.*

Les princes qui ont été hommes avant de devenir rois, peuvent se ressouvenir de ce qu'ils ont été, et ne s'accoutument pas si facilement aux alimens de la flatterie. Ceux qui ont régné toute leur vie, ont toujours été nourris d'encens comme les dieux, et ils mourroient d'inanition s'ils manquoient de louanges.

Il seroit donc plus juste, ce me semble, de plaindre les rois que de les condamner; ce sont les flatteurs, et plus qu'eux encore, les calomniateurs, qui méritent la condamnation et la haine du public, de même que tous ceux qui sont assez ennemis des princes pour leur déguiser la vérité.

CHAPITRE XXIV.

Pourquoi les princes d'Italie ont perdu leurs États.

La fable de Cadmus, qui sema en terre les dents du serpent qu'il venoit de *dompter*, et dont naquit un peuple de guerriers qui se détruisirent, *convient parfaitement au sujet de ce chapitre. Cette fable ingénieuse est l'emblème de l'ambition, de la cruauté et de la perfidie des hommes, qui à la fin leur est toujours funeste. C'étoit l'ambition illimitée des princes d'Italie, c'étoit leur cruauté qui les rendoient l'horreur du genre humain, c'étoient* les perfidies et les trahisons qu'ils commettoient les uns envers les autres, *qui* ruinèrent leurs affaires. Qu'on lise l'histoire d'Italie de la fin du quatorzième siècle jusqu'au commencement du quinzième, ce ne sont que cruautés, séditions, violences, ligues pour s'entre-détruire, usurpations, assassinats, en un mot un assemblage énorme de crimes, dont l'idée seule *et la peinture* inspirent de l'horreur *et de l'aversion.*

Si à l'exemple de Machiavel on s'avisoit de renverser la justice et l'humanité, on bouleverse-

roit *à coup sûr* tout l'univers, *personne ne se contenteroit des biens qu'il possède, tout le monde envieroit ceux des autres, et comme rien ne pourroit les arrêter, ils se serviroient des moyens les plus affreux pour satisfaire leur cupidité; l'un engloutiroit le bien de ses voisins, un autre viendroit après lui, qui le déposséderoit à son tour; il n'y auroit aucune sûreté pour personne, le droit du plus fort seroit l'unique justice de la terre et une pareille* inondation des crimes réduiroit dans peu ce continent *dans* une vaste *et triste* solitude. *C'étoit donc* l'iniquité et la barbarie des princes d'Italie qui *firent qu'ils perdirent* leurs États, ainsi que les faux principes de Machiavel perdront à coup sûr ceux qui auront la folie de les suivre.

Je ne déguise rien; la lâcheté de quelques-uns de ces princes d'Italie peut avoir également avec leur méchanceté concouru à leur perte; la foiblesse des rois de Naples, il est sûr, ruina leurs affaires; mais qu'on me dise d'ailleurs en politique tout ce que l'on voudra, argumentez, faites des systèmes, alléguez des exemples, employez toutes les subtilités *des sophistes*, vous serez

obligé d'en revenir à la justice malgré vous, *à moins que vous consentiez à vous brouiller avec le bon sens. Machiavel lui-même ne fait qu'un galimatias pitoyable lorsqu'il veut enseigner d'autres maximes, et quoi qu'il ait fait, il n'a pu plier la vérité à ses principes. — Le commencement de ce chapitre est un endroit fâcheux pour ce politique, sa méchanceté l'a engagé dans un dédale, où son esprit cherche vainement le fil merveilleux d'Ariadne pour l'en tirer.*

Je demande *humblement* à Machiavel ce qu'il *a prétendu* dire par ces paroles: „si l'on remarque dans un souverain nouvellement élevé sur le trône (ce qui veut dire dans un usurpateur) de la prudence et du mérite, on s'attachera bien plus à lui qu'à ceux qui ne sont redevables de leur grandeur qu'à leur naissance. La raison de cela, c'est qu'on est bien plus touché du présent que du passé, et quand on y trouve de quoi se satisfaire, on ne va pas plus loin.“

Machiavel suppose-t-il que, de deux hommes également valeureux et spirituels, *le peuple* préférera l'usurpateur au prince légitime? ou l'entend-il d'un souverain sans vertus, et d'un ravisseur vaillant

victoires; mais elle prendra l'air du sentiment, elle se ménagera délicatement des *places, et elle aura les qualités de l'épigramme.* Comment un grand homme, comment un héros, comment un prince spirituel peut-il se fâcher de s'entendre dire une vérité que la vivacité d'un ami *qui la sentoit bien, lui a fait échapper? Ce seroit un pédantisme de modestie que de s'en scandaliser, et l'esprit de la pensée sert de véhicule à la louange.*

Les princes qui ont été hommes avant de devenir rois, peuvent se ressouvenir de ce qu'ils ont été, et ne s'accoutument pas si facilement aux alimens de la flatterie. Ceux qui ont régné toute leur vie, ont toujours été nourris d'encens comme les dieux, et ils mourroient d'inanition s'ils manquoient de louanges.

Il seroit donc plus juste, ce me semble, de plaindre les rois que de les condamner; ce sont les flatteurs, et plus qu'eux encore, les calomniateurs, qui méritent la condamnation et la haine du public, de même que tous ceux qui sont assez ennemis des princes pour leur déguiser la vérité.

CHAPITRE XXIV.

Pourquoi les princes d'Italie ont perdu leurs États.

LA fable de Cadmus, qui sema en terre les dents du serpent qu'il venoit de *dompter*, et dont naquit un peuple de guerriers qui se détruisirent, *convient parfaitement au sujet de ce chapitre. Cette fable ingénieuse est l'emblème de l'ambition, de la cruauté et de la perfidie des hommes, qui à la fin leur est toujours funeste. C'étoit l'ambition illimitée des princes d'Italie, c'étoit leur cruauté qui les rendoient l'horreur du genre humain, c'étoient* les perfidies et les trahisons qu'ils commettoient les uns envers les autres, *qui* ruinèrent leurs affaires. Qu'on lise l'histoire d'Italie de la fin du quatorzième siècle jusqu'au commencement du quinzième, ce ne sont que cruautés, séditions, violences, ligues pour s'entre-détruire, usurpations, assassinats, en un mot un assemblage énorme de crimes, dont l'idée seule *et la peinture* inspirent de l'horreur *et de l'aversion*.

Si à l'exemple de Machiavel on s'avisoit de renverser la justice et l'humanité, on bouleverse-

roit *à coup sûr* tout l'univers, *personne ne se contenteroit des biens qu'il possède, tout le monde envieroit ceux des autres, et comme rien ne pourroit les arrêter, ils se serviroient des moyens les plus affreux pour satisfaire leur cupidité; l'un engloutiroit le bien de ses voisins, un autre viendroit après lui, qui le déposséderoit à son tour; il n'y auroit aucune sûreté pour personne, le droit du plus fort seroit l'unique justice de la terre et une pareille* inondation des crimes réduiroit dans peu ce continent *dans* une vaste *et triste* solitude. *C'étoit donc* l'iniquité et la barbarie des princes d'Italie qui *firent qu'ils perdirent* leurs États, ainsi que les faux principes de Machiavel perdront à coup sûr ceux qui auront la folie de les suivre.

Je ne déguise rien; la lâcheté de quelques-uns de ces princes d'Italie peut avoir également avec leur méchanceté concouru à leur perte; la foiblesse des rois de Naples, il est sûr, ruina leurs affaires; mais qu'on me dise d'ailleurs en politique tout ce que l'on voudra, argumentez, faites des systèmes, alléguez des exemples, employez toutes les subtilités *des sophistes*, vous serez

obligé d'en revenir à la justice malgré vous, *à moins que vous consentiez à vous brouiller avec le bon sens. Machiavel lui-même ne fait qu'un galimatias pitoyable lorsqu'il veut enseigner d'autres maximes, et quoi qu'il ait fait, il n'a pu plier la vérité à ses principes. — Le commencement de ce chapitre est un endroit fâcheux pour ce politique, sa méchanceté l'a engagé dans un dédale, où son esprit cherche vainement le fil merveilleux d'Ariadne pour l'en tirer.*

Je demande *humblement* à Machiavel ce qu'il *a prétendu* dire par ces paroles: „si l'on remarque dans un souverain nouvellement élevé sur le trône (ce qui veut dire dans un usurpateur) de la prudence et du mérite, on s'attachera bien plus à lui qu'à ceux qui ne sont redevables de leur grandeur qu'à leur naissance. La raison de cela, c'est qu'on est bien plus touché du présent que du passé, et quand on y trouve de quoi se satisfaire, on ne va pas plus loin.“

Machiavel suppose-t-il que, de deux hommes également valeureux et spirituels, *le peuple* préférera l'usurpateur au prince légitime? ou l'entend-il d'un souverain sans vertus, et d'un ravisseur vaillant

et plein de capacité? Il ne se peut point que la première supposition soit celle de l'auteur; elle est opposée aux notions les plus ordinaires du bon sens; ce seroit un effet sans cause que la prédilection d'un peuple en faveur d'un homme qui commet une action violente pour se rendre leur maître, et qui d'ailleurs n'auroit aucun mérite préférable à *celui* du souverain légitime. *Machiavel renforcé de tous les sorites des sophistes et de l'âne de Burinam* (*) *même, si l'on veut, ne me donnera pas la solution de ce problème.*

Ce ne sauroit être non plus la seconde supposition, *car elle est aussi frivole que la première*; quelque qualité qu'on donne à un usurpateur, on m'avouera que l'action violente par laquelle il élève sa puissance, est une injustice.

A quoi peut-on s'attendre de la part d'un homme qui a débuté par le crime, si ce n'est à un gouvernement violent et tyrannique? Il en est de même d'un homme qui se marieroit, et qui *seroit metamorphosé en Actéon par sa femme* le jour même de ses noces: je ne pense pas qu'il

(*) Voyez *Bayle Dictionnaire.*

augurât bien de la *fidélité* de sa nouvelle épouse *après l'échantillon qu'elle lui auroit donnée de son inconstance.*

Machiavel prononce condamnation *contre ses propres principes* dans ce chapitre; *car* il dit clairement que sans l'amour des peuples, sans l'affection des grands, et sans une armée bien disciplinée, il est impossible à un prince de se soutenir sur le trône. La vérité semble le forcer de lui rendre cet hommage, à peu près comme les théologiens l'assurent des anges maudits, qui reconnoissent un Dieu, mais qui *enragent.*

Voici en quoi consiste la contradiction. Pour gagner l'affection des peuples et des grands, il faut avoir un fonds de *probité et de* vertu; il faut que le prince soit humain et bienfaisant, et qu'avec ces qualités du coeur on trouve en lui de la capacité pour s'acquitter des pénibles fonctions de sa charge avec sagesse, afin qu'on puisse avoir confiance en lui. Quel contraste de ces qualités avec celles que Machiavel donne à son prince! Il faut être tel que je viens de le dire pour gagner les coeurs, et non *pas* comme Machiavel l'enseigne dans le cours de cet ouvrage, injuste,

cruel, ambitieux, et uniquement occupé du soin de son agrandissement.

C'est ainsi qu'on peut voir démasqué ce politique, que son siècle fit passer pour un grand homme, que beaucoup de ministres ont reconnu dangereux, mais qu'ils ont suivi, dont on a fait étudier les abominables maximes aux princes, à qui personne n'avoit encore répondu en forme, et que beaucoup de politiques suivent, sans vouloir qu'on les en accuse.

Heureux seroit celui qui pourroit détruire entièrement le machiavélisme dans le monde! J'en ai fait voir l'inconséquence: c'est à ceux qui gouvernent *l'univers à donner des* exemples *de vertu aux yeux du monde; je l'ose dire*, ils sont obligés de guérir le public de la fausse idée dans laquelle *il* se trouve sur la politique, qui *n'est proprement* que le système de la sagesse *des princes*, mais que l'on soupçonne communément d'être le bréviaire de la fourberie *et de l'injustice*. C'est à eux de bannir les subtilités et la mauvaise foi des traités, et de rendre la vigueur à l'honnêteté et à la candeur, qui, à dire vrai, ne se trouve *plus* entre les souverains. C'est à eux de montrer qu'ils sont aussi peu en-

vieux des provinces de leurs voisins *que* jaloux de la conservation de leurs propres États. *On respecte les souverains, c'est un devoir et même une nécessité; mais on les aimeroit si, moins occupés d'augmenter leur domination, ils étoient plus attentifs à bien régner. L'un est un effet d'une imagination qui ne sauroit se fixer; l'autre est une marque d'un esprit juste, qui saisit le vrai, et qui préfère la solidité du devoir au brillant de la vanité.* Le prince qui veut tout posséder, est comme un estomac qui se surcharge de viandes, sans songer qu'il ne pourra pas les digérer. Le prince qui se borne à bien gouverner, est comme un homme qui mange sobrement, et dont l'estomac digère bien.

CHAPITRE XXV.

Combien la fortune a de pouvoir dans les affaires du monde, et comment on peut lui résister.

La question sur la liberté de l'homme est un de ces problèmes qui poussent la raison des philoso-

phes à bout, et qui ont souvent tiré des anathèmes de la bouche *sacrée* des théologiens. Les partisans de la liberté disent que, si les hommes ne sont pas libres, Dieu agit en eux, que c'est Dieu qui par leur ministère commet les meurtres, les vols et tous les crimes; ce qui *pourtant* est manifestement opposé à sa sainteté.

En second lieu, que si l'être suprême est le père des vices, et l'auteur des iniquités qui se commettent, on ne pourra plus punir les coupables, et il n'y aura ni crimes ni vertus dans le monde. Or, comme on ne sauroit penser à ce dogme affreux, sans en apercevoir toutes les contradictions, on ne sauroit prendre de meilleur parti qu'en se déclarant pour la liberté de l'homme.

Les partisans de la nécessité absolue disent au contraire que Dieu seroit pire qu'un ouvrier aveugle, et qui travaille dans l'obscurité, si, après avoir créé ce monde, il eût ignoré ce qui devoit s'y faire: un horloger, disent-ils, connoît l'action de la moindre roue d'une montre, puisqu'il sait le mouvement qu'il lui a imprimé, et à quelle destination il l'a faite: et Dieu, cet être infiniment sage, seroit le spectateur curieux et impuissant des actions des hommes? Comment ce même

Dieu, dont les ouvrages portent tous un caractère d'ordre, et qui sont tous asservis à de certaines lois immuables et constantes, auroit-il laissé jouir l'homme seul de l'indépendance et de la liberté? Ce ne seroit plus la providence qui gouverneroit le monde; mais le caprice des hommes. Puis donc qu'il faut opter entre le créateur et la créature, lequel des deux est automate? Il est plus raisonnable de croire que c'est l'être en qui réside la foiblesse que l'être en qui réside la puissance; ainsi la raison et les passions sont comme des chaînes invisibles, par lesquelles la main de la Providence conduit le genre humain, pour concourir aux événemens que sa sagesse éternelle avoit résolus, qui devoient arriver dans le monde pour que chaque individu remplît la destinée.

C'est ainsi que pour éviter Charybde, on s'approche trop de Scylla, et que les philosophes se poussent mutuellement dans l'abîme de l'absurdité, tandis que les théologiens ferraillent dans l'obscurité, et se damnent dévotement par charité *et par zèle*. Ces partis se font la guerre à peu près comme les Carthaginois et les Romains se la faisoient. Lorsqu'on appréhendoit de voir les troupes romaines en Afrique, on portoit le flambeau de la

victoires; mais elle prendra l'air du sentiment, elle se ménagera délicatement des *places, et elle aura les qualités de l'épigramme.* Comment un grand homme, comment un héros, comment un prince spirituel peut-il se fâcher de s'entendre dire une vérité que la vivacité d'un ami *qui la sentoit bien, lui a fait échapper? Ce seroit un pédantisme de modestie que de s'en scandaliser, et l'esprit de la pensée sert de véhicule à la louange.*

Les princes qui ont été hommes avant de devenir rois, peuvent se ressouvenir de ce qu'ils ont été, et ne s'accoutument pas si facilement aux alimens de la flatterie. Ceux qui ont régné toute leur vie, ont toujours été nourris d'encens comme les dieux, et ils mourroient d'inanition s'ils manquoient de louanges.

Il seroit donc plus juste, ce me semble, de plaindre les rois que de les condamner; ce sont les flatteurs, et plus qu'eux encore, les calomniateurs, qui méritent la condamnation et la haine du public, de même que tous ceux qui sont assez ennemis des princes pour leur déguiser la vérité.

CHAPITRE XXIV.

Pourquoi les princes d'Italie ont perdu leurs États.

La fable de Cadmus, qui sema en terre les dents du serpent qu'il venoit de *dompter*, et dont naquit un peuple de guerriers qui se détruisirent, *convient parfaitement au sujet de ce chapitre. Cette fable ingénieuse est l'emblème de l'ambition, de la cruauté et de la perfidie des hommes, qui à la fin leur est toujours funeste. C'étoit l'ambition illimitée des princes d'Italie, c'étoit leur cruauté qui les rendoient l'horreur du genre humain, c'étoient* les perfidies et les trahisons qu'ils commettoient les uns envers les autres, *qui* ruinèrent leurs affaires. Qu'on lise l'histoire d'Italie de la fin du quatorzième siècle jusqu'au commencement du quinzième, ce ne sont que cruautés, séditions, violences, ligues pour s'entre-détruire, usurpations, assassinats, en un mot un assemblage énorme de crimes, dont l'idée seule *et la peinture* inspirent de l'horreur *et de l'aversion.*

Si à l'exemple de Machiavel on s'avisoit de renverser la justice et l'humanité, on bouleverse-

roit *à coup sûr* tout l'univers, *personne ne se contenteroit des biens qu'il possède, tout le monde envieroit ceux des autres, et comme rien ne pourroit les arrêter, ils se serviroient des moyens les plus affreux pour satisfaire leur cupidité; l'un engloutiroit le bien de ses voisins, un autre viendroit après lui, qui le déposséderoit à son tour; il n'y auroit aucune sûreté pour personne, le droit du plus fort seroit l'unique justice de la terre et une pareille* inondation des crimes réduiroit dans peu ce continent *dans* une vaste *et triste* solitude. *C'étoit donc* l'iniquité et la barbarie des princes d'Italie qui *firent qu'ils perdirent* leurs États, ainsi que les faux principes de Machiavel perdront à coup sûr ceux qui auront la folie de les suivre.

Je ne déguise rien; la lâcheté de quelques-uns de ces princes d'Italie peut avoir également avec leur méchanceté concouru à leur perte; la foiblesse des rois de Naples, il est sûr, ruina leurs affaires; mais qu'on me dise d'ailleurs en politique tout ce que l'on voudra, argumentez, faites des systèmes, alléguez des exemples, employez toutes les subtilités *des sophistes*, vous serez

obligé d'en revenir à la justice malgré vous, *à moins que vous consentiez à vous brouiller avec le bon sens. Machiavel lui-même ne fait qu'un galimatias pitoyable lorsqu'il veut enseigner d'autres maximes, et quoi qu'il ait fait, il n'a pu plier la vérité à ses principes. — Le commencement de ce chapitre est un endroit fâcheux pour ce politique, sa méchanceté l'a engagé dans un dédale, où son esprit cherche vainement le fil merveilleux d'Ariadne pour l'en tirer.*

Je demande *humblement* à Machiavel ce qu'il *a prétendu* dire par ces paroles: „si l'on remarque dans un souverain nouvellement élevé sur le trône (ce qui veut dire dans un usurpateur) de la prudence et du mérite, on s'attachera bien plus à lui qu'à ceux qui ne sont redevables de leur grandeur qu'à leur naissance. La raison de cela, c'est qu'on est bien plus touché du présent que du passé, et quand on y trouve de quoi se satisfaire, on ne va pas plus loin."

Machiavel suppose-t-il que, de deux hommes également valeureux et spirituels, *le peuple* préférera l'usurpateur au prince légitime? ou l'entend-il d'un souverain sans vertus, et d'un ravisseur vaillant

et lui fit résistance jusqu'à ce que le reste de la garnison s'assemblât. En second lieu, le guide qui devoit mener le prince de Vaudemont à une *autre* porte de la ville, dont ce prince devoit s'emparer, manqua le chemin, ce qui fit que ce détachement arriva trop tard. *Je crois que la prêtresse de Delphi écumant de ferveur sur son trépied sacré, n'auroit pas prévu ces accidens par aucun secret de son art.*

Le second événement dont j'ai voulu parler, est celui de la paix particulière que les Anglois firent avec la France vers la fin de la guerre de la succession d'Espagne. Ni les ministres de l'empereur Joseph, ni les plus grands philosophes, ni les plus habiles politiques, n'auroient pu soupçonner qu'une paire de gants changeroit le destin de l'Europe: cela arriva cependant au pied de la lettre, *comme on pourra le voir.*

Milady Marlborough exerçoit la charge de grand'-maîtresse de la reine Anne à Londres, tandis que son époux faisoit dans les campagnes de Brabant une double moisson de lauriers et de richesses. Cette duchesse soutenoit par sa faveur le parti du héros, et le héros soutenoit le crédit de son épouse par ses victoires. Le parti des

Torys, qui leur étoit opposé, et qui souhaitoit la paix, ne pouvoit rien, tandis que cette duchesse étoit toute puissante auprès de la reine. Elle perdit cette faveur par une cause assez légère: la reine avoit commandé des gants *auprès de sa gantière*, et la duchesse en avoit commandé en même tems; l'impatience de les avoir lui fit presser la gantière de la servir avant la reine. Cependant Anne voulut avoir ses gants: une dame *du palais* (*), qui étoit ennemie de milady Marlborough, informa la reine de tout ce qui s'étoit passé, et s'en prévalut avec tant de malignité que la reine dès ce moment regardoit la duchesse comme une favorite dont elle ne pouvoit plus supporter l'insolence. La gantière acheva d'aigrir cette princesse par l'histoire des gants, qu'elle lui conta avec toute la noirceur possible. Ce levain, quoique léger, fut suffisant pour mettre toutes les humeurs en fermentation, et pour assaisonner tout ce qui doit accompagner une disgrace. Les Torys, et le maréchal de Tallart à leur tête, se prévalurent de cette affaire, qui devint un coup de parti pour eux.

(*) Madame Masham.

La duchesse de Marlborough fut disgraciée peu de tems après, et avec elle tomba le parti des Whigs et celui des alliés *et* de l'Empereur. Tel est le jeu des choses les plus graves du monde; la Providence se rit de la sagesse et des grandeurs humaines: des causes frivoles et quelquefois ridicules changent souvent la fortune des États et des monarchies entières.

Dans cette occasion, de petites misères de femmes sauvèrent Louis XIV d'un pas dont sa sagesse, ses forces et sa puissance ne l'auroient peut-être pu tirer, et obligèrent les alliés à faire la paix malgré eux.

Ces sortes d'événemens arrivent, mais j'avoue que c'est rarement, et que leur autorité n'est pas suffisante pour décréditer entièrement la prudence et la pénétration; il en est comme des maladies qui altèrent quelquefois la santé des hommes, mais qui ne les empêchent pas de jouir la plupart du tems des avantages d'un tempérament robuste.

Il faut donc nécessairement que ceux qui doivent gouverner le monde, cultivent leur pénétration et leur prudence: mais ce n'est pas tout; car s'ils veulent captiver la fortune, il faut qu'ils ap-

prennent à plier leur tempérament sous les conjonctures, ce qui est très-difficile.

Je ne parle en général que de deux sortes de tempéramens, celui d'une vivacité hardie, et celui d'une lenteur circonspecte; et comme ces causes morales ont une cause physique, il est presqu'impossible qu'un prince soit si fort maître de lui-même, qu'il prenne toutes les couleurs comme un caméléon. Il y a des siècles qui favorisent la gloire des conquérans, et de ces hommes hardis et entreprenans qui semblent nés *pour agir et* pour opérer des changemens extraordinaires dans l'univers, des révolutions; des guerres *les favorisent;* et principalement *ces* esprits de vertige et de défiance qui brouillent les souverains, *leur* fournissent des occasions *pour déployer leurs dangereux talens; en un mot toutes les conjonctures qui sympathisent avec leur naturel turbulent et actif, facilitent leur succès.*

Il y a d'autres tems où le monde moins agité ne paroît vouloir être régi que par la douceur, où il ne faut que de la prudence et de la circonspection; c'est une espèce de calme heureux dans la politique, qui succède ordinairement *après* l'orage: c'est alors que les négociations sont plus

efficaces que les batailles, et qu'il faut gagner par la plume ce que l'on *ne* sauroit acquérir par l'épée.

Afin qu'un souverain pût profiter de toutes les conjonctures, il faudroit qu'il apprît à se conformer au tems, comme un habile pilote, *qui déploie tous ses voiles lorsque les vents lui sont favorables, mais qui va à la bouline, ou qui les cale même, lorsque la tempête l'y oblige, est uniquement occupé de conduire son vaisseau dans le port désiré, indépendamment des moyens pour y parvenir.*

Si un général d'armée étoit circonspect *et téméraire* à propos, il seroit presqu'indomptable; *il y auroit des occasions où il tireroit la guerre en longue, comme lorsqu'il auroit à faire à un ennemi qui manqueroit de ressources pour fournir aux frais d'une longue guerre, ou lorsque l'armée opposée auroit une disette de provisions et de fourage.* Fabius *matoit* Annibal par ses longueurs; ce Romain n'ignoroit pas que les Carthaginois manquoient d'argent et de recrues, et que sans combattre il suffisoit de voir tranquillement fondre cette armée, pour la faire périr, pour ainsi dire, d'inanition. La politique d'Annibal étoit au contraire de com-

battre; sa puissance n'étoit qu'une force d'accident, dont il falloit tirer avec promptitude tout l'avantage possible, afin de lui donner de la solidité par la terreur qu'impriment les actions brillantes et *héroïques*, et par les ressources qu'on tire des conquêtes.

En l'an 1704, si l'électeur de Bavière et le maréchal de Tallart n'étoient point sortis de Bavière pour s'avancer jusqu'à Blindheim et Hoechstaedt, ils seroient restés les maîtres de toute la Souabe; car l'armée des alliés ne pouvant subsister en Bavière faute de vivres, auroit été obligée de se retirer vers le Mein, et de se séparer. Ce fut donc manque de circonspection, lorsqu'il en *étoit tems*, que l'électeur confia au sort d'une bataille à jamais mémorable et glorieuse pour la nation allemande, ce qui ne dépendoit que de lui de conserver. Cette imprudence fut punie par la défaite totale des François et des Bavarois, et par la perte de la Bavière, et de tout ce pays qui est entre le haut Palatinat et le Rhin. *La témérité est brillante, je l'avoue, elle frappe et elle éblouit; mais ce n'est qu'un beau dehors: elle est féconde en dangers; la prudence est moins vive, elle a moins d'éclat, mais elle marche d'un pas ferme et sans vaciller.*

On ne parle point d'ordinaire des téméraires qui ont péri: on ne parle que de ceux qui ont été secondés de la fortune. Il en est *ainsi que* des rêves et des prophéties; entre mille qui ont été fausses et que l'on oublie, on ne se ressouvient que *d'un* petit nombre qui *se sont trouvées vraies.* Le monde devroit juger des événemens par leurs causes, et non pas des causes par l'événement.

Je conclus donc qu'un peuple risque beaucoup avec un prince *téméraire*, que c'est un danger continuel qui le menace; et que le souverain circonspect, s'il n'est pas propre pour les grands exploits, semble né *avec des talens plus capables que ceux du premier pour rendre les peuples heureux sous sa domination. Le sort des téméraires ce sont les conquêtes, le sort des prudens c'est de les conserver;* pour que les uns et les autres soient grands hommes, il faut qu'ils viennent à propos au monde, sans quoi *les* talens leur sont plus pernicieux que profitables. Tout homme raisonnable, et principalement ceux que le ciel a destinés pour gouverner les autres, devroient se faire un plan de conduite aussi bien raisonné et lié qu'une démonstration géo-

métrique; *en suivant* en tout un pareil système, ce seroit le moyen d'agir conséquemment, et de ne jamais écarter de son but: on pourroit ramener par là toutes les conjonctures et tous les événemens à l'acheminement de ses desseins, tout concourroit pour exécuter les projets que l'on auroit médités.

Mais qui sont ces princes desquels nous prétendons tant de rares talens? Ce ne *sont* que des hommes, et il sera vrai de dire que selon leur nature il leur est impossible de satisfaire à *tous leurs* devoirs; on trouveroit plutôt le phénix des poètes, et les unités des métaphysiciens, que l'homme de Platon. Il est juste que les peuples se contentent des efforts que font les souverains pour parvenir à la perfection. Les plus accomplis d'entr'eux seront ceux qui s'éloigneront plus que les autres du prince de Machiavel. Il *n*'est *que* juste que l'on supporte leurs défauts lorsqu'ils sont contre-balancés par des qualités du coeur, et par de bonnes intentions; il faut nous souvenir sans cesse qu'il n'y a rien de parfait dans le monde, et que l'erreur et la foiblesse sont le partage de tous les hommes. Le pays le plus heureux est celui où une indulgence mutuelle du sou-

verain et des sujets répand sur la société cette douceur *aimable*, sans laquelle la vie est un poids qui devient à charge, *et* le monde une vallée d'amertumes *au lieu d'*un théâtre de plaisirs.

CHAPITRE XXVI (*).

Des négociations et des raisons justes de faire la guerre.

Nous avons vu dans cet ouvrage de Machiavel comment il plait à ce monstre de politique d'ériger les scélérats en grands hommes. Je me flatte d'avoir prouvé le contraire, et d'avoir désabusé le monde de l'erreur dans laquelle sont bien des personnes sur la politique des princes; je leur ai montré que l'unique métier d'un prince étoit de faire du bien, et d'être le plus accompli de

(*) Du chapitre vingt-six, existent comme du troisième, deux rédactions. Bien que toutes les deux diffèrent assez peu de l'imprimé, nous les donnons ici.

ses sujets, et que son véritable intérêt demande qu'il soit juste, afin qu'il ne soit pas obligé de condamner en d'autres ce qu'il autorise en lui, comme son ambition et sa gloire exigent de lui non-seulement des actions brillantes, mais des actions qui tendent au bonheur du genre humain, et non à sa ruine, afin que sa réputation établie sur un fondement solide méritât de passer sans souffrir aucune altération jusqu'à la postérité la plus reculée. J'ajouterai à ceci deux considérations, l'une regardera la manière de négocier, et l'autre les raisons qu'on peut appeler valables pour qu'un souverain s'engage dans une guerre ouverte.

Les ministres que les princes entretiennent dans les cours étrangères, sont des espions privilégiés, qui veilent sur les actions des rois où ils se trouvent, pour découvrir s'il n'y en a aucun contraire aux intérêts de leurs maîtres; ils doivent cimenter les liens d'amitié entre les souverains, mais au lieu d'être les artisans de paix, ils sont souvent les organes de la guerre. Ils savent délier les liens les plus sacrés du secret par

l'appas de la corruption. Ils savent tout l'usage que l'on peut tirer d'une confidence faite à propos, d'une partie de plaisir bien entendue, d'une débauche adroitement ménagée, et comme leur amour propre va de paire avec leur devoir, ils se dévouent entièrement au service de leurs maîtres. C'est donc contre leurs corruptions et leurs artifices que les princes ont lieu d'être en garde, et il est nécessaire que le gouvernement soit informé de leurs démarches, afin de les deviner d'avance, et d'empêcher que ce qui ne doit point être connu, ne puisse transpirer jusqu'à eux. Mais s'ils sont dangereux à l'ordinaire, ils le sont encore beaucoup plus lorsque l'importance de leurs négociations augmente; c'est alors qu'un prince ne sauroit assez user de prudence dans les résolutions qu'il prend, c'est alors qu'il doit examiner le plus rigoureusement la conduite de ses ministres, afin de voir si quelque pluie de Danaë n'auroit point amolli l'austérité de leur vertu: et c'est dans ces sortes d'occasions où il faut le plus de jugement et de prudence pour bien examiner si la na-

ture des choses que l'on veut promettre sont de celles que l'on peut tenir. Il faut envisager le traité sous toutes ses faces, afin d'en connoître toutes les conséquences; il faut voir s'il peut servir de base au bonheur solide des peuples, et à leur avantage réel, ou si ce n'est qu'un palliatif et un effet de la ruse et de l'artifice de vos voisins; il faut bien éclaircir les termes, afin que cette distinction frauduleuse de l'esprit et de la parole du traité ne puisse point avoir lieu, et l'on doit réfléchir mûrement à ce qu'on doit faire avant que de prendre aucun engagement, afin qu'après avoir entrepris une chose, on n'ait pas lieu de s'en repentir.

Les souverains se servent encore d'une manière de négocier différente de celle-ci; on envoie des personnes sans caractère en un lieu tiers, où, sans que personne n'en puisse prendre ombrage, se font les propositions de part et d'autre. L'Empereur convint de cette manière-là des préliminaires avec la France à la fin de cette dernière guerre, à l'insu de l'Empire et des puissances maritimes. Cette négociation se fit chez

le comte de Neuwied, dans un château qu'il a proche du Rhin.

Victor Amédée que nous avons vu mourir après son abdication, étoit un prince à qui toutes les ruses du monde étoient connues, et qui savoit plus que personne l'art de cacher ce qu'il ne vouloit pas qu'on sût. M. de Catinat sous le froc d'un moine, et sous le prétexte de travailler au salut de son âme, retiroit ce roi du parti de l'Empereur, et en fit un prosélyte à la France. Cette négociation se fit entre eux deux uniquement. Je ne propose point cet exemple pour justifier la duplicité et les fourberies de ce roi, mais pour louer simplement son adresse, qui peut toujours être employée, pourvu que ce ne soit point d'une manière malhonnête.

On ne devroit donc employer à des négociations que d'honnêtes gens, afin que les deux parties puissent mettre leur confiance en eux; mais il faut qu'ils soient en même tems pénétrans et adroits, afin que les ruses des autres ne les prennent point au piége.

Un prince donc qui ne sera rusé que pour découvrir les desseins des autres et honnête homme pour mériter la confiance de tout le monde, sera heureux sans être fourbe, et puissant par la seule vertu.

Je dois ajouter à ceci que toutes les négociations des princes ne devroient proprement avoir pour but que le bonheur et la paix de l'Europe, et que leur principal objet devroit être de maintenir toujours cet équilibre, sans lequel une révolution générale ne manquera pas d'établir une nouvelle monarchie sur les débris les plus foibles.

Une certaine prédilection pour une nation plutôt que pour une autre, de petits préjugés de femme, des querelles particulières, et des minuties doivent être bannis sur toute chose de l'esprit de ceux qui conduisent l'Europe; ils ne doivent avoir que de grands objets en vue, et sacrifier toujours la bagatelle au principal. Rien de plus mortel au bonheur comme ces petits nuages qui dérobent aux princes la vue de leurs véritables intérêts; c'est comme une aversion pour une saignée, dont l'omission les fait

tomber tôt ou tard dans une fièvre chaude où souvent le remède n'est plus applicable. Ainsi l'impartialité est non-seulement bonne en justice, mais elle est d'une nécessité toute aussi indispensable en politique.

Si la négociation étoit le seul moyen d'entretenir la paix et le repos dans le monde, les hommes seroient bien heureux; on n'auroit que des argumens au lieu d'armes, et l'on se disputeroit au lieu de s'entretuer. Une nécessité fâcheuse oblige les princes d'avoir recours à une voie beaucoup plus cruelle, plus funeste et plus odieuse; il y a des occasions où il faut défendre avec les armes la liberté des peuples que l'on inquiète par des injustices, et où il faut obtenir par la violence ce que l'iniquité des hommes refuse à la douceur; et c'est en de pareils cas que ce paradoxe est véritable, qu'une bonne guerre donne et affermit une bonne paix.

NB. Comme un souverain est obligé surtout d'être avare du sang de ses sujets, il ne doit entreprendre une guerre qu'en

ayant de très-bonnes raisons, et qu'en étant obligé en quelque manière par la nécessité.

Les guerres qu'il peut faire avec justice, sont des guerres défensives, où il repousse l'attaque de ses ennemis, et où il oppose la violence à la violence; des guerres, où il maintient ses droits, qu'on veut lui disputer. Comme les grands princes n'ont point de juges au-dessus d'eux, ils sont eux-mêmes les arbitres et les vengeurs de leurs querelles, et ils soutiennent par la force ce qu'on leur dispute par injustice; le sort des combats décide entr'eux de la validité de leurs raisons; c'est donc pour maintenir la justice, et par conséquent la liberté dans le monde, qu'ils font ces sortes de guerres, et c'est ce qui en rend l'usage indispensable et sacré.

Il y a une troisième sorte de guerre, différente encore des deux autres, mais non moins juste; les alliés des princes et leurs alliances les y engagent. Puisqu'aucune puissance n'est assez forte pour résister seule à la violence de ses voisins, les princes ont été obligés de faire entr'eux des alliances dé-

fensives, par lesquelles ils s'engagent à se donner un secours mutuel en cas de besoin, et de s'assister dans la nécessité avec un certain nombre de troupes. C'est donc l'événement qui décide entre les alliés, lequel des deux retirera les fruits de l'alliance; mais comme ce qui arrive à l'un aujourd'hui, peut arriver demain à l'autre, un prince sage ne sauroit assez religieusement observer la foi des traités, ni les exécuter assez scrupuleusement, car l'intérêt de ses peuples veut qu'il entre dans ces sortes d'alliances pour que sa protection soit d'autant plus puissante et plus efficace lorsque l'occasion pourra la requérir.

Une puissance dont le débordement menace d'engloutir l'univers, peut encore fournir à un prince un juste sujet de guerre. C'est ce qu'on nomme une guerre de précaution. On voit un orage qui se forme, on ne sauroit le conjurer seul, ainsi l'on s'unit à ses voisins pour y résister en corps. Si les autres nations eussent pu se réunir contre la puissance romaine, jamais elle n'auroit pu bouleverser tous les autres em-

pires. Une alliance bien projetée et une guerre vivement entreprise auroit fait avorter tous ces desseins qui enchaînèrent l'univers dans la suite. Ainsi une guerre de précaution est juste puisqu'elle garantit en quelque façon la liberté de ceux qui l'entreprennent à tems. La prudence veut qu'on préfère un petit mal à un plus grand: il vaut donc mieux que l'on fasse la guerre à un ennemi puissant lorsqu'on est encore le maître de s'opposer à ses desseins, de faire des alliances, et d'opter entre l'olivier et les lauriers, que si l'on attendoit jusqu'à ces tems désespérés où votre déclaration de guerre ne peut plus reculer que de quelques momens votre esclavage et votre ruine. Ce sont, je l'avoue, des situations fâcheuses pour un souverain; mais il n'y a pas cependant à balancer entre le parti qu'il doit prendre, et on doit toujours commencer par se défendre avant que d'en perdre le pouvoir lorsqu'on vous lie les mains. Ces guerres dont je viens de parler, sont des guerres justes, puisqu'elles ne sont entreprises que pour le maintien de la liberté, et pour l'ap-

pui de l'équité et du droit contre la violence et l'oppression.

Ce sujet me conduit naturellement à parler des princes qui donnent leurs troupes pour des subsides. J'ai toujours trouvé cette coutume très-inhumaine: c'est trafiquer du sang des peuples. Les princes devroient rougir de vendre ainsi lâchement des hommes que leur emploi (sic) *(caractère) veut qu'ils protègent. Je parle peut-être trop librement selon l'avis de mes lecteurs; mais je n'ai point appris à trahir la vérité de mes sentimens, et je crois qu'il n'est point indigne d'un être pensant de faire entendre aux oreilles de ces petits tyrans la voix de l'humanité, qui déteste l'abus qu'ils font de leur petit pouvoir, et qui les juge dès-là indigne d'une plus haute fortune, et des couronnes qu'ils n'ont point.*

Je me suis expliqué suffisamment dans le chapitre vingt-un, sur les guerres de religion; j'y ajoute encore qu'un souverain doit faire ce qu'il peut pour les éviter, ou du moins qu'il est de sa prudence de faire tous ses efforts pour changer l'état de la ques-

tion, puisque par là il entre tout le venin, l'acharnement et la cruauté, qui ont toujours été inséparables des querelles de parti et des démêlés de religion. On ne sauroit assez condamner d'ailleurs ceux qui par un criminel abus se servent en tout ce qu'ils font des termes de justice et d'équité. C'est une scélératesse infinie que de prendre légèrement ce prétexte pour tromper le public, et les princes devroient être assez avares du sang de leurs peuples pour ne point prodiguer leur vie et faire un mauvais usage de leur valeur.

C'est une affreuse chose que la guerre, et c'est une cruauté tyrannique à un souverain que d'en entreprendre une injustice; je ne parle point à présent de l'injustice que ce prince commet envers ses voisins, je me renferme aux maux qu'il fait souffrir à ses sujets. Il faut de nouveaux impôts pour fournir aux frais exorbitans de la guerre; il faut de nouvelles levées pour renforcer ou recruter les troupes; on fait sortir la jeunesse du pays, on l'expose aux maladies inévitables des armées, à mourir de misère

ou de contagion; ici ce sont des marches qui les accablent, là ce sont des travaux qui les fatiguent; ici c'est la faim qui les talonne, là c'est l'exténuation de force qui les ruine; hasarde-t-on des batailles: que d'hommes qui terminent leur vie douloureusement, que de blessés plus misérables que ces morts qui perdent pour le reste de leur vie leurs membres ou du moins l'usage qu'on en peut faire! entreprend-on des siéges: que de travaux, que de dangers redoublés, on a mille morts à effronter à chaque instant, et au lieu que le sort d'une bataille se décide en quelques heures, le destin d'une place forte vous arrête des mois; ce sont des siècles entiers de périls et de risques continuels pour les travailleurs qui ouvrent ces routes souterraines par lesquelles on approche de l'ennemi, pour ces combattans qui s'y logent, pour ceux qui livrent ces assauts meurtriers et sanglans aux assiégés, pour ceux qui font jouer ces volcans artificiels que le démon de la rage et de la guerre inventa, et pour ceux qui aux dépens de leurs membres et de leur vie font ces digues auda-

cieuses que leurs cadavres servent souvent à perfectionner, afin de frayer à leurs camarades le chemin à l'ennemi et à la brèche; que d'injustices sans nombre et de violences ne se connectent point à la guerre, que de familles désolées par la mort de leurs parens et de leurs proches, d'amantes éplorées par la perte de ceux qu'elles chérissoient plus qu'elles-mêmes, d'orphelins privés de ceux qui, à la sueur de leur corps et aux dépens de leur sang, fournissoient à leur nourriture; que d'hommes utiles à l'État que la mort moissonne avant le tems; quel tyran feroit jamais de plus terribles cruautés! Ce sont cependant les princes qui commencent des guerres injustes, qui ont ces reproches à se faire; ils sacrifient ainsi à l'impétuosité de leurs passions, le bonheur, la santé et le repos d'un nombre infini d'hommes que leur devoir devoit protéger au lieu de les exposer légèrement et sans raison valable à tout ce que l'humanité a le plus à redouter.

Je conclus donc qu'un prince ne sauroit assez examiner si le sujet qu'il croit avoir de faire la guerre, est valable ou non, afin

qu'il n'ait jamais le sang de ses sujets (qui sont ses semblables) à se reprocher. — Je prie les souverains en finissant cet ouvrage, de ne se point offenser de la liberté avec laquelle je leur parle; j'ai eu, en écrivant ceci, assez bonne opinion d'eux pour croire qu'ils méritoient d'entendre la vérité. Il n'y a que des monstres et des tyrans à qui on doive la cacher; c'est à un César Borgia à qui on n'auroit osé la dire, puisque c'auroit été choqué trop directement ses crimes et sa scélératesse. Grâce au ciel! nous ne comptons aucun monstre parmi les souverains de l'Europe, mais nous savons comme eux qu'ils sont des hommes, et c'est faire leur plus bel éloge que de dire qu'on ose hardiment blâmer devant eux les crimes des rois, et tout ce qui se trouve opposé aux sentimens de la justice et de l'humanité.

CHAPITRE XXVI (*).

Des différentes sortes des négociations, et des raisons justes de faire la guerre.

Nous avons vu dans cet ouvrage tous les faux raisonnemens par lesquels Machiavel a prétendu nous donner le change, et nous faire prendre des scélérats pour des grands hommes. J'ai fait mes efforts pour réprouver le contraire, et pour désabuser le monde de l'erreur où sont bien des personnes sur la politique des princes. Je leur ai montré que la véritable sagesse des souverains étoit de faire du bien, et d'être les plus accomplis dans leurs États; que leur véritable intérêt exigeoit qu'ils soient juste, afin que la nécessité ne les obligeât point de condamner en d'autres ce que leur indulgence autorise en eux-mêmes; qu'il ne leur doit point suffire de faire des actions brillantes pour contenter leur ambition et leur gloire; mais qu'ils doivent leur préférer même tout ce

(*) Seconde rédaction.

qui peut tendre au bonheur du genre humain, en évitant ce qui peut contribuer à sa ruine. J'ai dit que c'étoit là l'unique moyen d'établir leur réputation sur un fondement solide, et de mériter que la gloire de leur nom passa sans souffrir aucune altération jusqu'à la postérité la plus reculée.

J'ajouterai à ceci deux considérations, dont l'une regarde la manière de négocier, et l'autre ce qu'on peut appeler des raisons valables pour qu'un souverain s'engage dans une guerre ouverte.

Les ministres *que les* princes *entretiennent dans les* cours étrangères, sont des espions privilégiés, qui veillent sur la conduite des rois chez lesquels ils *résident;* ils doivent pénétrer *les* desseins *de ces princes, éclairer* leurs démarches, *approfondir* leurs actions, *pour* en informer leurs maîtres, *et les avertir* à tems, *s'ils en aperçoivent de contraire à leurs intérêts. Un des principaux* objets de leur mission est de *cimenter* les liens d'amitié entre les souverains; mais au lieu d'être les artisans de la paix, ils sont souvent les organes de la guerre. *Ils savent délier les liens les plus sacrés du*

secret par l'appas de la corruption; ils sont souples, accomodans, adroits et rusés, et comme leur amour propre va de paire avec leur devoir, ils se dévouent entièrement au service de leurs maîtres.

C'est contre les *corruptions et les* artifices de ces espions que les princes *ont lieu d'être en garde. Il est nécessaire que le gouvernement soit attentif sur leurs démarches, et qu'il en soit informé, afin que les devinant d'avance, il puisse en prévenir les suites dangereuses, et cacher aux yeux de ces lynx les secrets que la prudence défend de laisser transpirer. Mais s'ils sont dangereux à l'ordinaire, ils le sont infiniment plus lorsque l'importance de leur négociation augmente;* c'est alors que les princes *ne sauroient* examiner *assez rigoureusement* la conduite. de leurs ministres, afin d'approfondir si quelque pluie de Danaë n'auroit point amolli l'austérité de leur vertu.

Dans ces tems *critiques* où *des* traités *et des* alliances *se font,* il faut que la prudence des souverains soit plus vigilante qu'à l'ordinaire, qu'ils dissèquent *bien* la nature des choses

qu'ils *veulent* promettre, pour *voir si elles sont telles qu'ils pourront* remplir leurs engagemens; *qu'ils* envisagent *les traités* sous toutes les faces, *afin d'en prévoir* les conséquences, *et de juger s'ils pourroient servir de base au bonheur solide des peuples et à leur avantage réel, ou si ce n'est qu'un palliatif et une production de l'artifice et de la ruse d'autres souverains.* Il faut *de plus* ajouter à *toutes* ces précautions le soin de bien éclaircir les termes, *il faut que* le grammairien pointilleux précède le politique habile, afin que cette distinction frauduleuse de la parole et de l'esprit du traité ne puisse point avoir lieu; *et il est sûr que les grands hommes n'ont jamais regretté le tems qu'ils ont donné à la réflexion avant que d'agir, puisqu'ensuite, après avoir pris des engagemens, ils n'ont pas eu lieu de s'en repentir; ou du moins, on a moins de reproches à se faire lorsqu'on a employé tous les ressorts de la sagesse en ses conseils, que si l'on avoit pris une résolution avec feu, et qu'on l'eût exécuté avec précipitation.*

Toutes les négociations ne se font pas par des ministres accrédités; on envoie souvent des

personnes sans caractère dans les lieux tiers, où ils font des propositions *sans que personne n'en puisse prendre l'ombrage.* Les préliminaires de la dernière paix entre l'Empereur et la France furent conclus de cette manière, à l'insu de l'Empire et des puissances maritimes: cet accommodement se fit chez un comte (*) *de l'Empire qui a ses terres au bord du Rhin.*

Victor Amédée, le prince le plus habile et le plus artificieux de son tems, savoit *plus* que personne *au monde* l'art de dissimuler ses desseins; *il trompa l'univers* plus d'une fois par ses ruses: entr'autres lorsque le maréchal de Catinat, dans le froc d'un moine, et sous prétexte de travailler au salut de cette âme royale, retira ce prince du parti de l'Empereur, et en fit un prosélyte à la France. Cette négociation *qui se fit* entr'*eux deux uniquement*, fut conduite avec tant de dextérité que la *nouvelle* alliance de la France et de la *Sardaigne*, parut *aux politiques de ce tems-là* un phénomène inopiné et extraordinaire.

Je ne propose point *cet exemple* pour jus-

(*) Le comte de Neuwied.

tifier la conduite de Victor Amédée; *ma plume fait aussi peu de quartier à la fourberie des rois qu'à la déloyauté des particuliers. Je prétends simplement montrer les avantages d'une conduite discrète, et le profit qu'on peut retirer de l'adresse, pourvu qu'on ne s'en serve point pour rien d'indigne et de malhonnête.*

C'est *donc* une règle générale *que les princes doivent* choisir les esprits les plus transcendans, pour les employer *dans* des négociations difficiles; qu'il faut *des hommes qui soient* nonseulement rusés *et* souples pour s'insinuer, mais qui aient le coup d'oeil assez fin pour lire *dans les yeux* les secrets des coeurs, *et pour juger par les gestes et par les moindres démarches, les intentions secrets des autres*, afin que rien n'échappe à leur pénétration, et que tout se découvre par la force de leur raisonnement.

Les souverains ne devroient se servir des ruses et des finesses que de la manière dont une ville nouvellement investie se sert des feux d'artifice, simplement pour découvrir les desseins de leurs ennemis. D'ailleurs s'ils font sincèrement profession de probité, ils

se concilieront infailliblement la confiance de l'Europe; ils seront heureux sans fourberie, et puissans par leur seule vertu. La paix et le bonheur *d'un pays est le but naturel des négociations, c'est* un centre où les chemins *différens* de la politique doivent *tous* se réunir.

La tranquillité de l'Europe se fonde principalement sur le maintien de ce sage équilibre par lequel la force supérieure *de quelques souverains* est contre-balancée par *les forces* réunies de quelques autres *puissances.* Si cet équilibre *vient* à manquer, il *est* à craindre qu'il n'arrive une révolution *générale*, et qu'une nouvelle monarchie ne s'établît sur les débris des princes que leur désunion rend foibles *et impuissans.*

La politique des princes de l'Europe semble donc exiger d'eux qu'ils ne *perdent* jamais *de vue les négociations, les* alliances et les traités par lesquels ils peuvent *établir l'égalité entre les princes les plus formidables; et qu'ils évitent avec soin tout ce qui peut semer* parmi eux la désunion et la zizanie, *comme leur étant mortel tôt ou tard. Une certaine prédilection pour une nation, une aversion pour*

une autre, des préjugés de femme, des querelles particulières, de petits intérêts, des minuties, ne doivent jamais éblouir les yeux de ceux qui gouvernent des peuples entiers. Il faut qu'ils visent au grand, et qu'ils sacrifient sans balancer la bagatelle au principal. Les grands princes se sont toujours oubliés eux-mêmes, pour ne songer qu'au bien commun, s'entend qu'ils se sont soigneusement sevrés de toute prévention, pour mieux embarrasser leurs véritables intérêts. L'éloignement que témoignèrent les successeurs d'Alexandre à se réunir contre les Romains, étoit semblable à l'aversion qu'ont quelques personnes contre une saignée dont l'omission peut les faire tomber dans une fièvre chaude, ou leur causer un vomissement de sang, après quoi les remèdes ne sont souvent plus applicables. — Ainsi l'impartialité et un esprit débarrassé de préjugés est aussi nécessaire en politique qu'en justice, dans l'une, pour se conduire sans cesse selon que le veut la sagesse, dans l'autre, pour ne jamais léser l'équité.

Le monde seroit bien heureux s'il n'y avoit

d'autres moyens que celui de la négociation pour maintenir la justice, et pour rétablir la paix *parmi* les nations. On emploieroit les *argumens* au lieu d'armes, et l'on s'entre-disputeroit au lieu de s'entr'égorger. Une fâcheuse nécessité oblige les princes d'avoir recours à une voie beaucoup plus cruelle, *plus funeste et plus odieuse;* il y a des occasions où il faut défendre par les armes la liberté des peuples qu'on veut opprimer par injustice; où il faut obtenir par *la* violence ce que l'iniquité *des hommes* refuse à la douceur, où les souverains *nés arbitres de leurs démêlés, ne sauroient les vider qu'en mesurant leurs forces, et commettant leur cause au sort des batailles.* C'est *en* des cas pareils que ce paradoxe devient véritable, qu'une bonne guerre donne et affermit une bonne paix.

Examinons à présent en quelle occasion les souverains peuvent entreprendre des guerres sans avoir à se reprocher le sang de leurs sujets répandu ou sans nécessité ou pour leur vanité et leur orgueil.

De toutes les guerres les plus justes, et dont on peut le moins se dispenser, sont les défensives, lorsque les hostilités de leurs en-

nemis obligent les souverains à prendre de justes mesures pour se maintenir contre leurs attaques, et qu'ils sont dans la nécessité de repousser la violence par la violence. La force de leurs bras les soutient contre la cupidité de leurs voisins, et la valeur de leurs troupes garantit la tranquillité de leurs sujets; et de même qu'il est juste de chasser un voleur lorsqu'on le trouve intentionné de commettre un larcin dans votre maison, ainsi est-ce un acte de la justice des grands et des rois, de contraindre par la voie des armes les usurpateurs de sortir de leurs États. — Les guerres que les souverains font pour le maintien de certains droits ou de certaines prétentions qu'on leur veut disputer, ne sont pas moins justes que les premières dont nous venons de parler. Comme il n'y a point de tribunaux supérieurs aux rois, et nul magistrat dans le monde qui juge de leurs différens, c'est aux combats à décider de leurs droits, et à juger de la validité de leurs raisons; les souverains plaident les armes à la main, et ils obligent, s'ils peuvent, leurs envieux de lais-

ser un libre cours à la justice de leur cause. C'est donc pour maintenir l'équité dans le monde, et pour éviter l'esclavage, que ces sortes de guerre se font: ce qui en rend l'usage sacré et d'une utilité indispensable.

Il y a des guerres *offensives qui sont aussi justes que celles dont nous venons de parler: ce* sont *des guerres de précaution, et que les princes font sagement d'entreprendre,* lorsque la grandeur excessive *des plus grandes* puissances semble près de se déborder, et menace d'engloutir l'univers. On voit un orage qui se forme, *on ne sauroit le* conjurer seul; *ainsi on* se réunit *à* tous ceux *qu'un commun danger* met dans les mêmes intérêts. Si les *autres peuples* se fussent *réunis* contre la puissance romaine, jamais elle n'auroit pu bouleverser *tant* de *grands* empires; une alliance sagement *projetée,* et une guerre vivement entreprise, auroient fait avorter ces desseins ambitieux dont l'accomplissement enchaîna l'univers.

La prudence *veut que l'on* préfère les *petits* maux aux plus grands, *et que l'on agisse tandis qu'on en est maître.* Il vaut donc mieux *de* s'engager dans une guerre offensive lorsqu'on

est libre d'opter entre la branche d'olive et celle de laurier, que *d'attendre jusqu'à ces* tems désespérés où une déclaration de guerre ne *peut que* retarder de quelques momens *l'*esclavage *entier* et la ruine. *Quoique cette situation soit fâcheuse pour un souverain, il ne sauroit cependant mieux faire que de se servir de ses forces avant que les arrangemens de ses ennemis lui liant les mains, lui en fassent perdre le pouvoir. — Les alliances peuvent aussi engager les princes à entrer dans les guerres de leurs alliés, en leur fournissant le nombre des troupes auxiliaires dont ils sont convenus par les traités.* Comme les souverains ne sauroient se passer d'alliances, puisqu'il n'y en a *peu ou point* qui puisse se soutenir par ses propres forces, il s'engagent à se donner un secours mutuel en cas de besoin, *et de s'assister réciproquement par un nombre de troupes determinées;* ce qui contribue à leur sûreté *ainsi qu'*à leur conservation. *C'est donc* l'événement *qui* décide lequel des alliés retirera les fruits de l'alliance; *mais comme l'*occasion *qui* favorise une des parties *contractantes* en un tems, *peut de même favoriser celui qui donne*

les auxiliaires dans d'autres conjectures, il est de la sagesse des princes *d'*observer religieusement la foi des traités, et *de les remplir* même *scrupuleusement, de* plus que *l'intérêt de leurs peuples est que de pareilles alliances* rendent plus efficace *la* protection *des souverains en rendant leur puissance plus redoutable à leurs ennemis.*

Toutes les guerres donc *qui seront entreprises, après un examen rigoureux, pour* repousser des usurpateurs, *pour* maintenir des droits légitimes, *pour* garantir la liberté de l'univers, et *pour* éviter l'oppression et la violence des ambitieux, *sont* conformes à la justice *et à l'équité.* Les souverains qui en entreprennent de pareilles, *sont innocens de tout* le sang répandu, *puisqu'ils sont* dans la nécessité d'agir, et *que* dans *ces* circonstances la guerre est un moindre malheur que la paix.

Ce sujet me conduit naturellement à parler des princes, qui par un *infâme* négoce trafiquent du sang de leurs peuples; leurs troupes sont *au plus offrant; c'est une espèce d'encan où ceux qui renchérissent la plupart des subsides, amènent les soldats de ces indignes*

souverains à la boucherie. Ces princes devroient rougir de la lâcheté avec laquelle ils vendent la vie des hommes qu'ils devroient protéger comme pères des peuples; ces petits tyrans devroient entendre la voix de l'humanité, qui déteste le cruel abus qu'ils font de leur pouvoir, et que de même les juge indignes d'une plus haute fortune, et des couronnes qu'ils n'ont pas.

Je me suis suffisamment expliqué dans le chapitre vingt-un, sur les guerres de religion; j'ajoute encore qu'un souverain doit faire ce qu'il peut pour les éviter, ou du moins qu'il doit prudemment changer l'état de la question, puisque par là il diminuera le venin, l'acharnement et la cruauté qui ont été de tout tems inséparables des querelles de partie et des démêlés de religion. — On ne sauroit assez condamner d'ailleurs ceux qui, par un criminel abus, se servent en tout ce qu'ils font, des termes de justice et d'équité, et qui par une impiété sacrilége font de l'être suprême le bouclier de leur abominable ambition. Il faut une scélératesse infinie pour tromper le public par des

prétextes aussi légers, et les princes devroient être assez économes du sang de leur peuple, pour ne point prodiguer la vie de leurs soldats, en faisant un mauvais usage de leur valeur.

La guerre est si féconde en malheurs, l'issue en est si peu certaine, et les suites en sont si ruineuses pour un pays, que les princes ne sauroient assez réfléchir avant que de *l'entreprendre. Je ne parle point de l'injustice et des* violences *qu'ils* commettent *envers leurs voisins, mais je me borne aux* malheurs qui rejaillissent directement sur *leurs sujets.*

Je me persuade que, si les *rois et les* monarques *voyoient au vrai le* tableau des misères *populaires*, ils n'y seroient point insensibles. *Mais ils n'ont pas l'*imagination assez vive pour *se* représenter au naturel les maux *dont leur condition les met* à l'abri. *Il faudroit mettre sous les yeux d'un souverain que le feu de son ambition pousse à la guerre toutes les funestes suites qu'elle a pour ses sujets: ces impôts qui accablent les peuples, ces levées qui emportent toute la jeunesse du pays, ces maladies contagieuses des armées où pé-*

rissent tant d'hommes de misère, ces siéges meurtriers, ces batailles plus cruelles encore, ces blessés que la perte de quelque membre prive des uniques instrumens de leur subsistance, et ces orphelins à qui le fer ennemi a ravi ceux qui affrontoient les dangers, et achetoient au prince leur sang, leurs alimens et leur nourriture. Tant d'hommes utiles à l'État moissonnés avant le tems. Il n'y eut jamais de tyran qui de sang froid commit de pareilles cruautés. — Les princes qui font des guerres injustes, sont plus cruels qu'eux. Ils sacrifient à l'impétuosité de leurs passions le bonheur, la santé et la vie d'une infinité d'hommes, que leur devoir seroit de protéger et de rendre heureux au lieu de les exposer aussi légèrement à tout ce que l'humanité a de plus à redouter. Il est donc certain que les arbitres du monde ne sauroient être assez prudens et circonspectes dans leurs démarches, et qu'ils ne sauroient être assez avares de la vie de leurs sujets, qu'ils ne doivent point regarder comme leurs esclaves, mais comme leurs égaux, et à quelque égard comme leurs maîtres.

Je prie les souverains, en finissant cet ouvrage, de ne point s'offenser de la liberté avec laquelle je leur parle; mon but est de *rendre un hommage sincère à la* vérité, et de ne flatter personne. La bonne opinion que j'ai des princes qui règnent à présent dans le monde, me les a fait juger dignes d'entendre la vérité. C'est aux Tibère, aux Borgia, *aux monstres*, *aux tyrans*, *qu'il faut la cacher*, *puisqu'elle choqueroit trop directement leurs crimes et leur scélératesse*: grâces au ciel, nous ne comptons *aucun monstre* parmi les *souverains* de l'Europe; *mais nous savons, comme eux, qu'ils ne sont point au-dessus des foiblesses humaines;* et c'est faire leur plus bel éloge que de dire qu'on ose hardiment blâmer devant eux tous les *crimes des rois, et tout ce* qui *est* contraire *à la* justice *et* aux sentimens de l'humanité.

